

Jean EVEN

NOS ETES TROP COURTS

Journal d'un homme de soixante ans

Roman

NOS ETES TROP COURTS

Journal d'un homme de soixante ans

Jeudi 18 septembre 1997.

Hier matin, quand je me suis levé (il n'était pas loin de huit heures), je crois bien que je n'avais pas encore entendu une seule voiture passer dans la rue. Un silence matinal auquel je ne me suis pas encore habitué. Cette fois, la « *saison* » est bien finie : les derniers vacanciers ont plié bagages. Ça se voit, d'ailleurs : presque tous les volets sont maintenant fermés autour de chez moi. Mais, quand j'ai ouvert les miens, le ciel était clair, comme tous les matins depuis plusieurs jours et un petit soleil joyeux faisait chanter les murs blancs des jolies maisons du village... C'est un bel automne qui commence. Dans le silence sonore, on entendait, plus loin, dans la rue, le père Calonnec tousser à fendre l'âme, comme tous les matins.

Je suis descendu en pantoufles et robe de chambre, un peu raide, comme toujours au lever. (Qu'est-ce que ça va être quand le mauvais temps va commencer !) et je me suis mis à faire les gestes quotidiens ; d'abord sortir le beurre du frigo pour qu'il ait le temps de ramollir un peu avant que je ne beurre mes tartines, prendre le grille-pain sur le frigo et le brancher à la prise au bas de la cloison, près de la porte, prendre le sac à pain accroché au mur entre le frigo et le vaisselier, le poser sur la table, couper deux morceaux de baguette et les mettre à griller. En attendant, préparer mon bol de café : deux grosses cuillerées de poudre, deux morceaux et demi de sucre, du lait... Mettre le tout au micro-ondes et appuyer trois fois sur le bouton du haut jusqu'à ce qu'apparaissent les trois chiffres : 2:00. Attendre que ça sonne. Sortir une assiette pour y poser les deux morceaux de pain grillé, des petites cuillères, un couteau, les deux pots de confiture, un d'oranges, l'autre de myrtilles, prendre le bol dans le micro-ondes quand ça a sonné, préparer les tartines, les manger en regardant par la porte-fenêtre la cour illuminée de soleil, boire le bol de café au lait, mettre la vaisselle dans la machine... Et après ? Traîner en robe de chambre dans la salle de séjour qui donne de l'autre côté, sur la rue... feuilleter le programme de la télé... Le jeudi, en général, il y a quelque chose d'intéressant sur *Arte*. Et puis, il y a *Envoyé spécial* sur la 2, mais les sujets traités sont souvent mineurs...

J'ai traîné quelque temps, j'ai fait les cent pas entre la cuisine et la salle de séjour. Je me suis dit que, l'après-midi, je ferais une grande promenade à pied : la marche est un bon exercice et, de plus, j'aime marcher. Avant d'aller jusqu'au bourg faire mes courses (le frigo était vide), je suis monté faire mon lit, puis mes dix minutes de gym matinale, une corvée que je m'impose depuis que je suis à la retraite (même si je trouve parfois des prétextes pour m'en dispenser), et passer à la salle d'eau. Il était plus de 10 heures quand je suis parti au bourg.

Après déjeuner, quand je suis sorti pour aller faire ma sortie pédestre, j'ai vu les rideaux bouger à la fenêtre des Falher, mes voisins. J'ai l'habitude. Et puis, quoi, un village, c'est un village, on le sait bien. En arrivant sur la place, devant la chapelle, j'ai hésité : quelle direction

prendre ? Ici, c'est comme chez Proust : il y a deux *côtés*, le Golfe et l'Océan, *Mor bihan* et *Mor braz*. Je suis parti, je ne sais trop pourquoi, dans la direction de l'Océan. Il faisait un temps estival, mais la petite route était déserte. A Keravelo, pas un chat non plus dans l'ancien village : toutes les maisons étaient fermées, les volets hermétiquement clos. Les hideuses tours en béton, plaquées de fausses pierres *qu'ils* ont bâties plus loin, sur le petit promontoire qui domine la plage, avaient l'air désertes aussi ; seuls les volets de deux ou trois appartements étaient ouverts.

L'immense plage de Keravelo, très large à cause de la marée basse, et inondée de soleil, était vide également, elle qui, il y a un mois, était noire de monde. Pas une silhouette de baigneur. Je me suis déchaussé et j'ai marché au bord de l'eau, pieds nus, sur le sable dur et fin. Cette plage s'étire sur plusieurs kilomètres jusqu'au promontoire massif, au loin, sur lequel se détache la tour carrée de l'ancienne abbatale qui sert aujourd'hui d'église paroissiale au bourg de St Guenaël. En son milieu, cette plage, qui change plusieurs fois de nom avant son extrémité, est protégée des regards indiscrets par des dunes de sable et, l'été, elle est, en cet endroit, livrée aux nudistes... Au début de mon parcours, la mer était presque immobile, protégée sans doute de la brise par la petite avancée qui porte les tours. Mais, à mesure que j'avancais, des vaguelettes d'abord, puis des petits rouleaux ont commencé à se former ; ils claquaient puis s'étaient sur le sable qui buvait l'écume. Le soleil devint aveuglant. La plage est très large en son milieu et elle monte insensiblement vers les dunes. Personne... Rien que le claquement régulier des vagues.

Soudain, j'ai aperçu très loin, venant de la direction de St Guenaël, une silhouette qui s'avavançait dans les rouleaux, l'unique être humain dans le paysage. La silhouette se précisa peu à peu : c'était un vieil homme, entièrement nu, au torse noueux et osseux, aux longues jambes maigres. Il portait une barbe courte et me rappela irrésistiblement le St Jean-Baptiste de Rodin. Il avait de l'eau jusqu'aux mollets. Il s'arrêta, se tourna vers la mer, porta ses mains au-dessus de ses yeux en abat-jour, puis soudain, il s'étendit dans les vagues et se mit à s'y rouler longuement et, à l'évidence, voluptueusement. Quand j'arrivai à sa hauteur, je m'arrêtai et le regardai : il continuait à se rouler dans les vagues. Parfois, il s'arrêtait, sur le ventre ou sur le dos, puis il recommençait. Il se leva enfin, sortit de l'eau et s'avança dans ma direction, ruisselant. La toison grisonnante de sa poitrine était collée à sa peau cuivrée. Il devait pratiquer régulièrement le nudisme car sa peau n'était pas claire à l'emplacement du maillot de bain :

- Marvellous ! me dit-il. D'yee und'stand wh't I say ?

Nous avons engagé la conversation en anglais. C'était bien un Britannique. J'appris qu'il campait à l'autre bout de la plage, côté St Guenaël, où il y a effectivement un camping. Il se déplaçait en *motor-home* et terminait un tour d'Europe en solitaire : après avoir suivi toute la côte méditerranéenne, d'Istamboul à Gibraltar, il remontait maintenant le long de l'Atlantique et allait rentrer en Angleterre. Je lui dis qu'il n'y avait que les Anglais pour faire de telles expéditions. « Personne n'interdit aux autres d'en faire autant », me répondit-il.

Je suis revenu à Keravelo en suivant la plage toujours déserte. Derrière moi, au loin, le St Jean-Baptiste de Rodin avait recommencé à se rouler dans les vagues. Arrivé au pied des tours, je me suis demandé ce que j'allais faire. Rentrer chez moi à Kerilis ? Pianoter sur l'ordinateur ? Me replonger dans l'histoire de Mistra et de Florence à la charnière du 15^e et du 16^e siècle ? Regarder le télé ? *Arte*, la chaîne que je regarde le plus souvent, diffusait, je crois, une émission sur la religion, avec l'interview d'un ecclésiastique allemand condamné par Rome...Bof ! Pas envie de télé, ni de recherches, ni d'écriture, ce soir... Je me suis retourné : dans le lointain, je n'ai pas aperçu le St Jean-Baptiste, ni dans les vagues, ni sur le rivage... J'ai traversé le village de Keravelo, mais, en arrivant au rond-point, j'ai obliqué vers la gauche, vers le port du Couédic et le Bosseno. Je ne me suis pas pressé et je suis même allé prendre l'apéritif sur le port en lisant *Le Monde*. Du coup, la nuit tombait quand je suis arrivé au Bosseno, une zone artisanale surtout occupée par des petits chantiers de construction et de réparation

de bateaux, en bordure de laquelle se trouve curieusement un Hôtel-restaurant, *Les Filets bleus*.

La salle du restaurant était presque vide quand je suis entré : seule une table était occupée par une famille qui avait l'air d'en être déjà au plat de résistance. Simone était derrière son comptoir. Elle a froncé les sourcils quand je me suis approché :

- Rien de grave, j'espère ?
- Rien du tout. Simplement je me promenais et soudain, je n'ai plus eu envie de rentrer à Kerilis. Alors je suis venu.
- Tu as bien fait. Tu n'as pas dîné, je suppose ?
- Non
- Bon, écoute, il va falloir attendre un peu que le service soit fini. Il est possible qu'il vienne encore quelques personnes.
- J'attendrai.
- Monte. Je t'appellerai quand ça sera prêt.

Sur le pallier du premier étage, j'ai ouvert la porte où se trouve l'inscription: « Privé ». Il ne devait pas y avoir loin de deux mois que je n'étais pas entré dans l'appartement de Simone : d'habitude, c'est elle qui vient chez moi. Au début de notre liaison, nous nous retrouvions dans cette chambre, aux *Filets bleus* ; mais, même si je n'avais pas vraiment de mal à la satisfaire, la fréquence de nos ébats me fatiguait un peu : elle a vingt ans de moins que moi, après tout ! Petit à petit, nous avons adopté notre rythme hebdomadaire actuel : le lundi, jour de fermeture de son établissement, est devenu « notre jour » : Simone vient passer la journée chez moi à Kerilis. Mais si, entre temps, il me prend fantaisie de venir chez elle, elle ne s'en plaint jamais. Elle est séparée de son mari, un gougeât qui la trompait effrontément. Ils avaient deux hôtels-restaurants, celui-ci et un autre à Plunéven. Ils ont réussi, (non sans mal, je crois), à s'arranger : il a gardé Plunéven et elle les *Filets bleus* qui lui venaient de son père. Depuis cette séparation, j'ai parfois l'impression que, sur le plan sexuel, elle cherche à se rattraper. Sur la commode, il y avait des livres que j'y ai toujours vus, pour l'essentiel des romans écrits par des femmes, mais aussi le *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir, dans une édition cartonnée. Sur la table de nuit, se trouvait un gros roman dont l'auteur, une Américaine probablement, m'était inconnu. Je l'ouvris à la page marquée : cela me parut lourdement sentimental.

J'avais un peu l'impression d'être un voyeur, de la surprendre dans son intimité, de plonger dans ses pensées secrètes. Dans la penderie, il y avait ses robes, ses chemisiers, son parfum... Je me suis assis et j'ai attendu. Au bout d'un moment, j'ai ouvert au hasard le *Deuxième sexe* : « *La femme ne s'accepte comme l'inessentiel qu'à condition de se retrouver l'essentiel au sein de son abdication. En se faisant objet, voilà qu'elle devient une idole dans laquelle elle se reconnaît orgueilleusement ; mais elle refuse l'implacable dialectique qui l'oblige à retourner à l'inessentiel...* »

Les premières lumières avaient commencé à s'allumer autour du port du Couédic. Les voitures tournaient autour du rond-point avant de filer vers le Bourg ou vers Port-Cado, tous feux allumés. Finalement, le téléphone a sonné :

- Tu peux descendre, m'a dit Simone, c'est prêt.

Il était neuf heures passées et il faisait déjà nuit. Simone avait libéré sa serveuse et son cuisinier et elle a fait elle-même le service. Je lui ai raconté ma rencontre avec le vieil Anglais nudiste sur la plage de Keravelo .:

- Je trouve ça sympathique, me dit-elle, pas toi ?
- Qu'est-ce que tu trouves sympathique ?
- Partir comme ça, tout seul, plusieurs mois, et bourlinguer...Je me verrais bien faire ça, quand je serai à la retraite.
- A mon avis, on ne s'improvise pas routard à la retraite. Il faut avoir fait ça toute sa vie ou, en tout cas, depuis longtemps...Surtout une femme...

- Peut-être.

Elle a disparu quelques instants puis, en revenant, elle a repris :

- Ce qui me surprend, c'est que toi, qui es retraité et qui as passé ta vie à courir d'un pays à l'autre, et même d'un continent à l'autre, tu puisses maintenant rester dans un trou comme celui-ci. Moi, il me semble que...

- C'est justement parce que j'ai passé ma vie à l'étranger que je suis maintenant rentré au pays... « *Heureux qui comme Ulysse... Et puis est revenu...* » Tu te rends compte que j'ai fait cinq postes successifs, avec une moyenne de six ans (et même un peu plus) pour chacun d'eux. Et, le plus souvent, pendant les vacances, je ne revenais pas en France, je voyageais dans les pays environnants. J'ai tenu bon comme ça jusqu'à la retraite. C'est rare, tu sais ? La plupart choisissent de rentrer avant la fin de leur carrière. Moi, j'ai été jusqu'au bout. Alors maintenant, je ne bourlingue plus. Ou plus beaucoup. Rarement, et pas loin.

- Et pourquoi toi, à la différence des autres, es-tu resté jusqu'à la fin ?

- J'aurais eu du mal à m'adapter en France. Tu comprends, l'enseignement à l'étranger, c'est très différent de ce que c'est ici. En fait, c'est une autre vie...

Elle m'a regardé avec un petit sourire en coin et m'a dit :

- Oui et puis, à l'étranger, il y a... les étrangères.

- Il y a les étrangères, c'est vrai. Mais en France, il y aurait sans doute eu des Françaises. Ce n'est évidemment pas la raison.

- Pourquoi ne t'es-tu pas marié ?

- C'est toi qui me demandes ça ?

- Pour moi, ça n'a pas marché, mais ça ne veut pas dire que ça ne marche jamais.

Elle s'est levée et a emporté les assiettes vides. Simone est agréable à regarder. Elle a la « quarantaine épanouie », comme disent les journalistes. Un beau fruit mûr. Je la regardais revenir, tenant une assiette dans chaque main. Elle était parfaite dans sa petite robe d'été. « *Grasse à point* », comme dit Giraudoux de son Alcène. Il y a un an, à peu près, que nous sommes amants. La solitude de Kérilis commençait à me peser. J'avais surtout besoin d'affection, et, son affection, Simone me l'a accordée tout de suite, assez flattée, je crois, des avances que je lui faisais, fière de pouvoir plaire encore, à près de 45 ans, et de prendre ainsi sa revanche sur le gougeât dont elle était séparée.

- Attention, dit-elle, en posant les assiettes, ça sort du micro-ondes.

Elle s'est assise.

- Et pourquoi ne racontes-tu pas tes voyages, ta vie dans tes pays successifs ? Tu devrais en faire un bouquin. Ce serait intéressant.

- Non, ça n'intéresserait personne, et surtout pas un éditeur. Autrefois, quand Théophile Gautier allait en Espagne, ou Stendhal en Italie, ils en faisaient un livre et ils avaient des lecteurs parce que les gens ne sortaient pas de chez eux. Aujourd'hui, tout le monde voyage et la télé permet à ceux qui ne voyagent pas de découvrir le monde en images.

- Tout le monde ne voyage pas. A commencer par moi. Je trime ici toute l'année.

Nous sommes montés, nous nous sommes couchés et nous avons fait l'amour. Je crois que j'ai été à la hauteur et effectivement Simone m'a confirmé qu'elle avait eu beaucoup de plaisir... Ce matin, quand je me suis réveillé, elle n'était plus là et je me suis souvenu qu'en effet, hier soir, elle m'avait dit qu'elle devait aller au marché de Pluneven. Je me suis donc habillé et j'ai quitté les *Filets bleus* sans passer par la salle de restaurant pour m'éviter et éviter à Simone à son retour, les petits sourires ironiques de ses employés. Je suis allé prendre un café-crème et des croissants sur le port du Couédic ; puis j'ai fait un crochet par le Bourg pour y faire quelques courses, et je suis rentré chez moi à Kérilis. Le temps restait au beau fixe. Au loin, le Golfe, parsemé d'îles, brillait comme un miroir. A l'entrée du village, le vieux père Calonnec était sur le pas de sa porte, toussant toujours comme un perdu. J'ai

traversé la rue pour aller lui dire bonjour.

- Bonjour, Vincent, me répondit-il en haletant. Et il se remit à tousser.

Je préférerais ne pas l'obliger à parler et je poursuivis mon chemin. En entrant chez moi, après avoir été mettre au frigo les achats que j'avais faits au Bourg, je suis allé dans la pièce qui donne sur la rue et qui me sert à la fois de salle de séjour et de bureau. Machinalement, j'ai pris sur une étagère *Un Barbare en Asie*, d'Henri Michaux. Sa technique est on ne peut plus simple, sinon banale : une succession de chapitres, *Un Barbare en Inde, Un Barbare en Chine, Un Barbare chez les Malais, Un Barbare au Japon...* Chaque fois, une juxtaposition de courts paragraphes, des jugements subjectifs, presque toujours systématiquement paradoxaux ; pratiquement pas de descriptions... Je me suis attardé sur le Japon, le pays d'Asie, avec l'Inde, que je connais le mieux. « *Ce qui a manqué aux Japonais. c'est un grand fleuve. La sagesse accompagne les fleuves, dit un proverbe chinois. Sagesse et paix. En fait de grande paix, ils n'ont qu'un volcan... Pas seulement un grand fleuve manque, mais les grands arbres, les grands espaces... Les hommes sont sans rayonnement, douloureux, ravagés et secs, l'air de tout petits, petits employés sans avenir... Les femmes ont l'air de servantes, les jeunes de jolies soubrettes...* » Il écrivait cela au moment où le Japon était en pleine crise nationaliste, militariste et fasciste. Tout le livre est écrit ainsi. Ces notes impressionnistes ont trouvé preneur à l'époque, et aujourd'hui elles sont rééditées. Des notes brèves, primesautières, surprenantes : c'est sans doute cela qui a plu.

Sur les rayons s'alignaient des quantités de romans : je les ai lus, autrefois ; j'en serais sûrement incapable aujourd'hui. Plus je vieillissais, plus je devenais chaque jour un peu plus allergique à la *fiction*, qu'elle soit littéraire ou cinématographique. Je ne lis plus guère que des essais, des livres d'histoire ou de philosophie, de même qu'à la télévision, je regarde surtout, des reportages, des documentaires, des magazines, des débats... S'agissant des romans, je ne les supporte plus que s'ils ne sont pas « réalistes », *balzaciens*, comme on dit. J'ai de plus en plus de mal à jouer au petit jeu qui consiste, pour le lecteur comme pour l'auteur, à *faire comme si c'était vrai*. J'ai feuilleté le programme de la télé. Cet après-midi, sur la 5, il y a un reportage sur la Hollande. Je le regarderai si j'y pense et si je ne laisse pas passer l'heure : j'irai peut-être, un de ces jours, faire une balade au Bénélux,... Et en revenant, je passerai voir Odile dans la région parisienne. Il doit y avoir... combien ?... près d'un an et demi que je ne l'ai pas revue. Odile, c'était à Dakar, mon dernier poste. Pour elle, c'était sa première expatriation, la seule, je crois, mais elle ne se plaisait pas en Afrique et elle aspirait au retour. Quand l'occasion s'est présentée pour elle de rejoindre le siège de son entreprise dans les Yvelines, elle n'a pas hésité. Moi, je suis rentré peu de temps après, il y a trois ans. La retraite. « *Et qui est revenu plein d'usage et raison..* » Si *usage* veut dire *expérience*, j'en ai. J'ai vu du pays, j'ai roulé ma bosse, j'ai eu des aventures féminines.. Mais je ne suis pas revenu « *vivre entre mes parents le reste de mon âge* », puisque je suis seul ici, comme un moine.

J'ai pris sur l'étagère *Les Nourritures terrestres*. Quand j'étais jeune, mon héros, c'était Ménélaque. Ça me fait sourire aujourd'hui, mais c'est pourtant vrai. Ménélaque refuse toutes les racines, toutes les attaches, tous les attachements. Sentimentalement, comme géographiquement, c'est un nomade. Quand j'avais seize ans, et que je voyais Ménélaque montrer à Nathanaël « *la splendeur de la plaine* », j'exultais. « *Ah, tous ces lieux où l'on aurait aussi bien pu vivre ! Lieux où foisonnerait le bonheur !* » Je me demande si ce n'est pas ce livre, au moins partiellement, qui m'a conduit, dix ans plus tard, à la fin de mon service militaire, que j'ai fait en Algérie, pendant la sale guerre, à demander un poste à l'étranger. Trois ans auparavant, j'avais reçu une affectation (la première) dans une ville du Nord et j'étais allé « y prendre possession de mon poste », comme on disait à l'époque, pendant un mois, avant de partir à l'armée. A la fin de mon service, la perspective de retourner dans le Nord et d'y passer une partie de ma vie, me glaçait. Je voulais partir, tout en sachant que cela désespérerait mes parents, et effectivement je suis parti. Calcutta...Sao Paulo...Tokyo...Istanbul...Dakar... J'ai passé plus de trente ans à arpenter le monde. Je ne le regrette pas. J'ai eu une vie plus « intéressante », comme on dit, que si j'étais resté. Mais... mais aujourd'hui, je suis ici dans mon

village, seul, sans famille. - *Pourquoi ne t'es-tu pas marié ? - C'est toi qui me demandes ça ? - Pour moi ça n'a pas marché mais ça ne veut pas dire que ça ne marche jamais.*

J'aurais en effet pu épouser Térésa ou Öznur (Euznour), ou une autre étrangère qui serait ici aujourd'hui avec moi. Nous aurions eu des enfants. Nous aurions maintenant des petits enfants... Je feuilletais *Les Nourritures terrestres* en souriant. Ménéalque marié ? Ménéalque grand-père ? Décidément, j'ai beaucoup changé.

J'ai replacé le livre sur l'étagère et je me suis installé pour écrire ce journal que j'ai décidé de tenir. Je ne sais trop pourquoi, d'ailleurs. Peut-être tout simplement pour exorciser ma solitude.

Mardi 7 octobre.

La mauvaise saison a commencé. Il pleut aujourd'hui sur Kerilis. Un crachin qui semble parti pour durer une bonne partie de la matinée. Ça se dégagera sans doute dans l'après-midi, comme d'habitude. Grand silence dans le village. Une voiture, de temps en temps, qui passe dans la rue en faisant gicler l'eau. C'est tout.

Il n'y a plus beaucoup d'habitants permanents, à Kerilis. Toutes les maisons, dont la moitié étaient en ruine à la Libération, ont été restaurées, mais la plupart sont des résidences secondaires et ne sont ouvertes qu'en été. Quant aux indigènes qui subsistent, ce ne sont plus guère que des vieux. Le père Calonnec est beaucoup moins âgé que ne l'était mon père, mais il a quand même plus de 85 ans. En ce qui me concerne, à 63 ans, je fais partie des plus jeunes du village.

Mon père est mort il y a neuf ans. Cela faisait plus de 30 ans qu'il était veuf. Je crois qu'il n'a jamais compris que je n'aie pas cherché à revenir au pays. Mes résidences lointaines ne lui disaient rien de précis. La seule fois qu'il avait quitté la France, c'était à la fin de la guerre 14/18. Blessé à Verdun, on l'avait envoyé finir la guerre au Proche-Orient où un contingent français renforçait les troupes anglaises. Il avait découvert la Palestine, la Syrie, le Liban... C'est tout ce qu'il connaissait du vaste monde. Je pense que son opinion, c'était : « Voyager, c'est bien, mais à condition que ça ne dure pas trop longtemps. » Passer sa vie à l'étranger, c'est une lubie dont le sens devait probablement lui échapper. Pourtant, il s'ennuyait ici depuis sa retraite, la solitude lui pesait depuis la mort de ma mère. Un jour, il y a une quinzaine d'années de cela (J'étais encore au Japon à cette époque, mais pour peu de temps), la mère Madec, avant qu'elle ne parte en maison de retraite, m'a raconté en confidence (Je lui avais rendu visite pendant ces vacances, que j'étais venu passer à Kerilis pour remplir mes obligations filiales) que mon père lui avait proposé « *de se mettre ensemble, elle et lui.* » C'est elle qui avait refusé. Quand je suis rentré à la maison, ce soir-là, je le regardais : il tournait dans la cuisine à petits pas, un peu voûté. Il s'activait à mettre le couvert, à couper le pain, et je me disais : « Il a proposé à la vieille Germaine Madec de se mettre avec lui. » J'ai pensé à sa solitude pendant les mois d'hiver et je me suis senti coupable. Mais quoi, même si j'étais rentré en France, je n'aurais pas été à ses côtés, à Kerilis. Je suis reparti à Tokyo à la fin du mois...

Vendredi 17 octobre.

Maria... *Maria de Bahia*, comme dans la chanson. Elle s'appelait en fait Maria-Conceição. Curieuse fille... Elle m'a littéralement sauté dessus comme je traversais la jolie petite place du *Pelourinho*, dans la ville haute de Salvador où j'étais de passage pendant les vacances scolaires,

mes premières vacances brésiliennes. Elle m'a pris le bras et, sans façon, a vérifié si je portais ou non, une alliance. Elle était « bien en chair », hâlée. Elle portait un short en jean délavé, une épaisse tignasse très noire. Je lui donnais à peu près mon âge, entre 25 et 30 ans. Elle baragouinait un mauvais anglais, mais, à l'époque, j'étais au Brésil depuis moins d'un an et je ne parlais que des bribes de portugais (je n'en ai d'ailleurs jamais su beaucoup). Nous avons été boire un verre à une terrasse, puis je l'ai emmenée au petit hôtel où je logeais, un ancien *solar* d'époque coloniale, avec une grande cour intérieure, de grands escaliers de pierre, de longs couloirs déserts, sonores, très hauts de plafond, aux murs nus.. Ma chambre aussi avait quelque chose de monacal, avec ses hauts murs blanchis à la chaux, sans aucune décoration, son mobilier spartiate, son lit étroit recouvert d'un tissu à petites fleurs... Maria a voulu prendre une douche et je l'ai accompagnée dans l'espèce de haut puits presque sombre qui était la salle de bain. Nous nous sommes savonnés, rincés, séchés, pelotés, léchés, sucés, puis, revenus dans la chambre, nous sommes tombés ensemble sur le lit. J'étais infatigable à l'époque, et Maria a fini par demander grâce, épuisée, comblée. Oui, curieuse fille... Enigmatique au fond... Elle était, paraît-il veuve, mère d'un petit garçon. Où était-il, cet enfant ? Qui le gardait, pendant que sa mère faisait des parties de jambes en l'air avec des étrangers de passage ? Elle travaillait, m'a-t-elle dit, dans le commerce. Était-elle en congé, ce jour-là ? Le lendemain, nous sommes allés passer la journée à Barra, une station balnéaire des environs : elle avait l'air d'être toujours en congé et ne semblait pas inquiète pour son gamin, bien qu'elle m'en parlât beaucoup et prétendît qu'il était de santé fragile. Elle habitait, paraît-il, dans la ville basse, une maison qu'elle tenait de son défunt mari et que, selon elle, convoitaient ses prétendants brésiliens. C'est pour cela qu'elle préférait les étrangers qui, eux, au moins, n'étaient pas bassement intéressés quand ils lui faisaient la cour ou cédaient à ses avances. Soit. Je ne cherchais pas à approfondir toutes ces embrouilles : ce n'était, après tout, qu'une « brève rencontre », sans lendemain. J'avais acheté un *air-pass*. Après Salvador, je devais continuer par Manaus, puis Brasilia, avant de rentrer à Rio où je retrouverais ma copine Térésa. Les années suivantes, il m'est arrivé de repasser par Salvador et de revoir Maria, mais je n'ai jamais réussi à percer ses mystères...

Le temps est assez beau, tous ces jours-ci. Il ne fait pas froid. Je suis parti faire une longue marche à pied sur les sentiers côtiers aménagés le long du Golfe. La marée montait : les petites baies se remplissaient et un fort courant battait les pointes. Je suis si habitué à ces paysages, depuis mon enfance, que je ne les vois plus : ils font partie de moi. Je suis tout surpris quand j'entends des vacanciers dire qu'ils les trouvent beaux. Pour moi, ils sont là, tout simplement ; ce ne sont même plus de paysages, comme ceux que j'ai admirés un peu partout à travers le vaste monde.

Pourquoi ne racontes-tu pas tes voyages, ta vie dans tes pays successifs ? Tu devrais en faire un bouquin. Ce serait intéressant. » Je n'ai certes pas envie d'écrire mes *Mémoires*, mais des petits croquis à la Michaux, pourquoi pas ? Des silhouettes, des « choses vues », des paysages, des gens, des anecdotes, des bizarreries... mes femmes... C'est pourtant vrai que j'en aurais, des choses, à raconter. Et il faudrait que je le fasse avant que ma mémoire ne me trahisse.

Quand je suis arrivé à la retraite, je me suis dit : « Il te reste dix ans utiles ». Aujourd'hui, il ne m'en reste donc plus que sept. Le compte à rebours est commencé. Evidemment on peut vivre au-delà de 70 ans, mais alors on est décidément « un vieux », et l'on doit commencer à se poser souvent la question : « Quand ? » Dépasserai-je de justesse les 70 ans ou atteindrai-je les 90 et plus, comme mon père ? Et dans quel état serai-je ? Quand on atteint les 90 ans, ils est rare qu'on ne soit pas en maison de retraite. Et plus ou moins gâteux. 90 ans ou même moins. Germaine Madec est moins âgée que ne l'était mon père et elle y est déjà depuis plusieurs années.

Toutes ces pensées m'ont rendu un peu cafardeux. Et dans ces cas-là, ça se termine toujours de la même façon : avant d'arriver à Port-Cado, j'ai pris des chemins de traverse et je suis parvenu au Bosseno à la nuit tombante. Je suis entré aux *Filets bleus* et j'ai passé la nuit avec Simone.

Samedi 1^o novembre.

Lundi dernier, « notre jour », comme il faisait un temps affreux, nous avons passé toute la journée enfermés ici chez moi, à Kerilis, et nous n'avons guère quitté ma chambre dont les volets sont restés clos : il n'y avait pas grand monde à passer dans la rue, mais il valait tout de même mieux que les rares passants n'aperçoivent pas, par la fenêtre, la nudité de Simone, ni... la mienne, quand nous nous déplaçons dans la pièce. Les voisins jasant déjà bien assez, ce dont je me moque d'ailleurs éperdument. Simone pas beaucoup moins. Mais enfin, il ne faut pas faire de provocation.

Aujourd'hui, c'était la Toussaint. Ce matin, je suis allé au Bourg : j'ai acheté des chrysanthèmes et je suis allé les déposer au cimetière, sur la tombe de mes parents. Les gens se tassaient sous les parapluies. *Famille LE ROUX*. Ma mère repose dans cette tombe depuis 33 ans. Mon père depuis 9 ans, Ils ont eu plus de peines que de joies, plus de difficultés que de satisfactions. Ils ont trimé toute leur vie. Ils ont tenu à ce que je reçoive une bonne éducation et que j'aie une meilleure situation que la leur. Et je les ai délaissés... J'ai pensé à moi. Et maintenant, les voilà dans ce caveau. Réduits à un état... ! Je ne pourrais pas tenir les yeux ouverts, si on ouvrait les cercueils. Horreur ! Moi, j'ai l'intention de me faire incinérer. Je préfère cent fois savoir mon corps réduit en cendres, plutôt que mis à pourrir dans une boîte sous terre. Et puis, ces tombes à l'abandon, quand il n'y a plus personne pour s'en occuper... Ce qui serait mon cas... Jamais ! Il faudra, un de ces jours que j'aille aux Pompes Funèbres et que je règle tout ça.

Famille LE ROUX. A quoi bon se donner tant de mal, s'inquiéter, s'alarmer, souhaiter, espérer, vouloir, prévoir..., puisque tout finit là ! A quoi bon apprendre, s'instruire, instruire les autres, avoir vu les plus beaux sites du monde, les plus beaux monuments, lu les plus beaux livres, visité les plus beaux musées, écouté les plus belles musiques.. ? Ma méditation était déprimante de banalité. Mais est-il possible de penser à autre chose qu'à des banalités dans un cimetière ? Même Hamlet n'y échappe pas. Se dire que l'existence est absurde est une banalité parce que c'est une évidence. Cela n'empêche d'ailleurs pas qu'en sortant, on se remet à s'inquiéter, à souhaiter, à espérer, à vouloir, à prévoir... A faire, au fond, comme si on n'était pas mortel et comme si la vie n'était pas absurde...

Vendredi 7 novembre.

Quand je suis arrivé à la retraite, j'ai décidé de reprendre et d'approfondir un travail que j'avais bien commencé quand j'étais étudiant, quand je préparais mon « Diplôme d'études supérieures », comme on disait à l'époque, l'équivalent de la maîtrise d'aujourd'hui. J'avais travaillé sur les tout débuts de la Renaissance et de l'Humanisme, qui se situent bel et bien, non pas en Italie mais en Grèce, et plus précisément à Mistra, dans le Péloponèse, la « Morée » du Moyen-âge. Et je m'étais intéressé au personnage étonnant de Pléthon qui, en plein XV^o s., entreprit de faire renaître le paganisme antique. Au péril de sa vie d'ailleurs car, dans l'Empire byzantin, la liberté de pensée n'était pas plus grande que dans le monde catholique. Pléthon avait fondé une sorte de société secrète, la *Phratrie des Hellènes*, dont plusieurs membres furent persécutés et même mis à mort. C'est d'ailleurs parce qu'il avait eu, lui aussi, des ennuis à Constantinople qu'il s'était réfugié à Mistra.

Il y a plus de quarante ans maintenant que j'ai étudié ce sujet et, chose curieuse, quand je suis rentré en France, il y a trois ans, je ne m'en souvenais pas trop mal. De plus, mon *Mémoire* de

Diplôme et mes notes de lectures que j'avais gardés dans un gros dossier qui se trouvait toujours à Kérilis, m'ont bien aidé à me rafraîchir la mémoire. J'ai donc décidé de me replonger dans ce sujet, compte tenu du temps libre que j'avais devant moi. On me dira que c'était une curieuse idée, mais j'ai toujours éprouvé de l'intérêt pour les périodes charnières de l'Histoire, les périodes de mutation, la fin de l'Antiquité, la fin du Moyen-âge, et Dieu sait si la Renaissance en est une... Je me suis inscrit à la Bibliothèque universitaire de Nantes et périodiquement je vais y faire le plein. Il m'est même arrivé, il y a deux ans, d'aller faire un petit séjour à Paris et de passer mon temps à la Bibliothèque byzantine du Collège de France ! J'ai lu tout ce qui a été publié sur le sujet en français, en anglais, et même en grec, et sur cette période de l'Histoire, je suis incollable.

Seulement, il faudrait maintenant que je fasse quelque chose de toutes ces connaissances et notes accumulées, mais quoi ? Un essai historique ? Je ne suis pas un spécialiste connu et reconnu de la civilisation byzantine : je ne peux pas avoir la prétention de pénétrer dans ce cercle très fermé. Moi qui lis de moins en moins de fictions, j'en suis venu à penser que je dois tenter d'écrire une fiction. Mais sous quelle forme ? Des *Mémoires* fictives de Pléthon ? Le genre est à la mode depuis les *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar : j'ai ainsi lu des *Mémoires* de Sylla, de la Reine Zénobie, de l'Empereur Julien, et même un *Journal* de Néron ! Mais Pléthon n'est pas un personnage romanesque. Il ne pourrait intéresser un lecteur moderne qui doit se moquer complètement de son idée, pourtant surprenante, de restauration du paganisme à l'orée des « Temps modernes ».

Je me dis maintenant que Pléthon, Mistra et les derniers despotes de Morée ne peuvent être que la toile de fond d'un roman historique dont le premier plan serait occupé par une intrigue romanesque. Quelle intrigue ? Une histoire sentimentale ? Mais entre qui et qui ? Et comment la relier à la toile de fond qui seule, il faut bien le dire, m'intéresse vraiment ? Ou bien dois-je braquer le projecteur sur un personnage historique, un comparse qui deviendrait le héros de l'histoire, quitte à romancer un peu, (ou même beaucoup), son aventure ? Par exemple ce pauvre Juvénal, sans doute membre de la *phratrie* de Pléthon, assassiné dans des circonstances atroces deux ans avant la mort du Maître ? Il serait possible d'imaginer une sorte de policier historico-théologique à la manière du *Nom de la Rose*...

Je n'ai encore rien décidé pour l'intrigue, mais ce dont je viens de m'aviser aujourd'hui, alors que je retournais le problème dans tous les sens, c'est que, quoi que je décide, je ne peux pas me lancer dans cette aventure sans avoir revu Mistra. J'y suis passé l'année qui a précédé ma nomination à Maubeuge, mon premier poste, et mon départ au service militaire : j'étais parti faire un camping-tour en 2 CV pendant les vacances. Cela fait une éternité. J'ai conservé en mémoire quelques images des ruines de la ville byzantine de Mistra, de ses églises, du palais des Despotes. Je revois la silhouette bleutée d'un if se détachant sur le fond des montagnes qui ferment au loin la plaine de Sparte. Si je fouillais dans mes papiers, je trouverais peut-être quelques photos que j'avais faites cet été-là... Ce n'est décidément pas suffisant pour avoir mon décor en tête, comme j'ai en tête tous les détails des événements. L'idée m'est alors venue brusquement de partir faire un saut à Mistra. J'ai téléphoné au bureau nantais de l'agence *Elsewhere* pour avoir le prix d'un vol à tarif réduit Paris-Athènes et retour : c'est un prix dérisoire, d'autant que nous sommes en « basse saison », donc ça ne pose aucun problème. J'ai immédiatement commandé mon billet. J'avais pensé aller faire un petit périple routier au Bénélux : je n'y renonce pas, mais cela pourra se faire plus tard. Dans l'immédiat, priorité à Mistra. J'avais pensé aussi aller rendre visite à Odile dans les Yvelines en rentrant de Hollande : je pourrai tout aussi bien le faire en rentrant de Grèce puisque j'atterrirai à Paris.

Mardi 11 novembre.

Hier lundi, « notre jour », j'ai dit à Simone que j'envisageais, le mois prochain, d'aller faire un saut de puce en Grèce et je lui ai expliqué les motifs de ce projet. Elle a paru surprise :

- Quelle idée de partir en cette saison ! me dit-elle. Pourquoi n'as-tu pas fait ce voyage cet été ?
- En été, ici, c'est agréable, alors qu'en Grèce, je me serais trouvé au milieu de l'invasion touristique. Quand on a la chance d'être à la retraite, il faut en profiter pour partir en-dehors de la période des vacances.
- Alors tu pourrais attendre le mois de janvier. C'est le mois où je ferme. Après les fêtes. Nous aurions pu partir ensemble.
- Tu sais, ce n'est pas un voyage touristique que je vais faire. Pas même à proprement parler un « voyage ». Tout au plus un saut de puce très bref. Je te l'ai dit : j'ai besoin de connaître d'un peu près un site sur lequel j'ai entrepris des recherches.

Je sentais qu'elle était un peu contrariée. Et encore m'étais-je bien gardé de lui dire qu'en revenant, je comptais m'arrêter chez Odile. Je ne lui ai d'ailleurs jamais parlé d'Odile, alors qu'il m'est arrivé (à sa demande d'ailleurs) de lui dire quelques mots sur mes femmes étrangères... Tout de même, j'ai senti qu'elle aimerait quitter un peu son trou de campagne et, après tout, c'est bien normal. Sans y avoir vraiment réfléchi, je lui dis :

- En janvier, si tu as envie de partir, on pourrait prendre l'avion et faire un vrai voyage. Où tu voudras.

Je vis son visage s'éclairer :

- Ça te plairait ?
- Peut-être. Où envisagerais-tu d'aller ?
- Moi, je n'envisage rien du tout. Ce serait à toi de décider.
- Moi, tu sais, je n'ai pas d'opinion bien précise... Je ne connais pas le monde. Et puis, c'est aussi une affaire de prix. Il faudrait que ça reste dans des limites raisonnables.
- Il n'est pas question d'arriver à l'aéroport en disant : « Donnez-moi deux billets sur le vol régulier d'Air-France qui part demain matin pour Rio, pour Bangkok ou ailleurs ». Il y a des agences qui vendent des billets à tarif réduit pour toutes les destinations. Il suffit de s'y prendre un peu à l'avance. Pour janvier, par exemple, il serait temps de faire les réservations.

J'ai cherché sur Internet le dernier catalogue de l'agence *Elsewhere*, et je lui ai lu une liste de destinations, proches ou lointaines, avec les prix des vols aller et retour.

- C'est vrai, me dit Simone, à ce prix-là, il ne faut pas se priver.

J'ai été surpris de constater que ce n'étaient pas forcément les destinations lointaines qui l'attiraient le plus : elle pensait plutôt aux pays méditerranéens

- Il faudrait savoir, lui dis-je, ce qui t'attire : la plage ? les vieilles pierres ? les paysages ?
- La plage, tu sais, à mon âge... Enfin, une fois le temps, pourquoi pas ? Surtout en plein hiver... Mais ce serait plutôt, comment te dire ?,... le dépaysement, le changement de décor, de climat, de paysage, de mode de vie des gens...
- Dans ce cas, il faut choisir l'Afrique. Là, tu changes non seulement de climat et de décor, mais d'époque : dans certains villages, tu reviens carrément à la préhistoire. Mais l'Afrique, c'est toujours un peu une expédition et c'est rarement de tout repos. Le dépaysement, tu peux le trouver aussi beaucoup plus près de nous, au Maroc ou en Tunisie, par exemple. L'Algérie, en ce moment, n'est pas recommandée.

Simone a dû penser à tout cela la nuit dernière car, ce matin, elle m'a appelé pour me faire connaître le choix qu'elle avait fait. Je pensais qu'elle opterait pour l'Afrique du Nord et c'est peut-être ce que je souhaitais. Mais non : c'est l'Afrique noire subsaharienne qu'elle a retenue. J'ai cru

comprendre qu'elle envisageait ce voyage comme une sorte d'aventure. J'ai alors pensé à un périple partant d'Abidjan et remontant vers le Sahel, à travers le Burkina-Faso. Un parcours que je connais et que je n'envisageais certainement pas de refaire il y a... ne serait-ce que trois jours... Mais, quoi, il est bien normal que je fasse quelques efforts pour permettre à Simone de connaître un peu le monde extérieur. Ce parcours, de la Côte de Guinée au Mali, lui permettra de découvrir toute la variété des paysages africains, de la forêt dense jusqu'au désert. Il va falloir que je téléphone à l'agence *Elsewhere* : pour l'aller, un vol Paris-Abidjan ne pose pas de problème, mais je ne sais pas ce que je vais pouvoir trouver comme vol retour, si nous ne repartons pas d'Abidjan.

Jeudi 13 novembre.

De Uiko, je n'ai jamais connu que le prénom. Si tant est, du moins, que le prénom qu'elle m'a donné soit bien le sien, ce qui, après tout, n'est pas sûr. Je l'avais rencontrée le jour où j'étais allé faire l'excursion du Mont Fuji. Elle faisait partie du groupe auquel je m'étais joint pour cette ascension qu'il est impossible, et d'ailleurs interdit, de faire seul. Pendant toute la montée et au moment de notre arrivée au refuge (puisque nous devons arriver au sommet le lendemain matin pour admirer le lever du soleil), Uiko se montra si entreprenante à mon égard que j'en étais presque gêné. Très étonné aussi, tant ce comportement contrastait avec la pudibonderie qui caractérise généralement les Japonaises. Tout le contraire d'Otoko que je devais rencontrer plus tard... Les autres nous regardaient avec ironie ou réprobation, selon leur caractère ou leur humeur. Le lendemain, pendant la descente, Uiko m'enlaçait ouvertement. Elle s'arrangeait pour que nous soyons un peu en arrière du groupe et se frottait ouvertement contre moi. Tout ce que je réussis à savoir, à part son prénom, c'est qu'elle était prof de japonais dans un lycée de Nagano. Je lui dis que j'étais moi-même enseignant au lycée français de Tokyo, ce qu'elle enregistra sans paraître y prêter une attention particulière.

Elle voulut savoir où je logeais à Fuji-Yoshida. Je lui dis le nom de la petite pension où j'avais passé la nuit avant l'ascension, en précisant que je ne comptais pas y retourner : dès le retour en ville, je prendrais le premier train pour la capitale. Mais Uiko se récria en se blotissant contre moi : cette nuit serait *notre* nuit. Elle demanderait seulement à son hôtel de nous donner une chambre double. Rien ne m'obligeait en fait à être à Tokyo le soir même et Uiko était d'autant plus attirante qu'elle ne ressemblait pas du tout à la poupée japonaise traditionnelle ; de plus sa silhouette était des plus aguichantes et son visage avenant. Je lui donnais entre 25 et 30 ans.

Jamais, je crois, je n'ai rencontré une amoureuse plus avide, avec une telle rage de jouir. J'avais l'impression, d'autant plus curieuse que je faisais cette expérience pour la première fois, et de plus en Extrême-Orient où l'on n'en a pas l'habitude, que les rôles étaient inversés, que c'était moi l'objet sexuel, et qu'elle « se payait un mec », comme on dit vulgairement, comme une sorte de nymphomane. C'est elle qui prenait toutes les initiatives, et je pensais à mes Brésiliennes qui, au lit, attendaient tout du mâle, ou même à mon Américaine de Calcutta chez qui je prenais parfois plaisir à choquer un restant de puritanisme anglo-saxon, bien qu'elle fût assez « libérée ».

Curieusement, Uiko ne voulut pas que cette aventure ait des suites. Elle m'avait prévenu en arrivant à l'hôtel que, le lendemain, elle devait prendre de bonne heure le train de Nagoya pour avoir sa correspondance pour Nagano. Et effectivement, le matin, à mon réveil, je constatai qu'elle avait disparu. Elle avait emporté le petit papier où j'avais, la veille au soir, noté mon nom et mes coordonnées, et, sur celui que j'avais préparé pour qu'elle en fasse autant, je trouvai seulement un mot disant : « *I'll not forget you. Thank you very much.* » Elle ne m'a, depuis, jamais donné signe de vie.

Samedi 15 novembre.

Hier j'ai fait faire ma prise de sang annuelle. J'ai des problèmes de prostate. Je n'en suis pas très gêné et je ne me lève guère qu'une fois au milieu de la nuit. Cela étonne d'ailleurs mon urologue, le Dr Cornec, car à l'échographie on voit très bien, paraît-il, l'hypertrophie de cette glande. Et puis surtout mon taux de P.S.A. est anormalement élevé et c'est ce taux qu'il surveille régulièrement par une analyse de sang: Tant que le P.S.A. reste à peu près stable, Cornec me donne chaque année, en novembre, un sursis d'un an, tout en me prévenant à chaque fois que ça ne durera sans doute pas indéfiniment. Peu de temps après ma retraite, il m'a même fait une biopsie. Elle a été négative. Mais si le P.S.A. continue à grimper, il faudra en faire une nouvelle et si des cellules cancéreuses sont décelées, alors je n'y couperai pas : ablation de la prostate et donc impuissance sexuelle assurée ! A chaque fois, quand je trouve l'enveloppe du laboratoire dans ma boîte aux lettres, c'est le cœur battant que je l'ouvre et que je découvre le chiffre fatidique.

L'autre jour, je suis allé rendre visite à la mère Madec à la maison de retraite de Mérillac. Le temps était ensoleillé, même si le soleil était un peu pâlichon. L'établissement semble tout neuf et, comme ce n'est pas le cas, cela signifie sans doute qu'il a été fraîchement rénové. C'est un bâtiment en équerre de deux étages, au milieu d'un petit parc bien peigné. Dans le hall où le revêtement de sol, luisant comme un miroir, crissait sous mes pas, la jeune fille de l'accueil m'a dit d'attendre un moment, le temps d'aller chercher « madame Madec » dans sa chambre. Je me suis donc assis dans un petit salon-parloir, en me disant que j'étais peut-être venu un peu tôt : la Germaine devait faire sa sieste. Dans la grande salle en face, derrière des cloisons vitrées, des vieillards étaient assis autour de petites tables carrées, jouant aux cartes ou aux dominos : quelques rares petits vieux, mais surtout des petites vieilles toutes rabougries, et je me suis souvenu que l'écart entre l'espérance de vie des hommes et des femmes dans des pays comme le nôtre, est de plus de huit ans. Personne ne sait exactement, je crois, pourquoi les femmes vivent plus longtemps que nous, mais c'est un fait...

Au bout d'un moment, j'ai vu arriver au fond du couloir, s'accrochant au bras d'une jeune fille en blouse bleu clair, une petite vieille presque cassée en deux, avec des lunettes rondes, regardant dans ma direction d'un air un peu hébété et vaguement inquiet. Je me suis levé et approché d'elles :

- Eh bien, Germaine, lui dis-je en lui prenant les mains, comment allez-vous ?

Qui c'est donc ?, demanda-telle en levant les yeux vers moi

- Vincent ! Vincent Le Roux, de Kerilis !

- Ah, mon Dieu, c'est toi, Vincent ? Je ne t'avais pas reconnu, mon gars ! Je suis vieille, tu sais. Je n'y vois plus beaucoup.

La jeune femme nous avait quittés. Je pris la mère Madec par le bras :

- Venez, Germaine, allons nous asseoir.

Quand nous fumes assis dans le petit salon, je lui dis, histoire d'engager la conversation :

- Mais dites-moi, ça a l'air très bien, ici. Vous vous plaisez, Germaine ?

- Oh oui, me dit-elle d'un ton convaincu, c'est très bien, ici, très confortable.

- Et vous mangez bien aussi ?

- Oh pour ça oui, mieux qu'à la maison, c'est sûr ! A la fin, je mangeais presque plus rien. Quand on est tout seul, tu sais, la popote, on n'a plus tellement envie d'en faire.

- Bien sûr

- Et toi, ça va, Vincent ?

- Ça va.

- Rien de neuf à Kerilis ?

- Ma foi non, pas grand chose, sauf que Joseph Calonnec a l'air de plus en plus mal en point...

La saison a été bonne, les commerçants sont contents, mais maintenant c'est calme, comme tous les ans.

Il y eut un assez long silence : je cherchais quelque chose à lui dire. Je pensais : « Elle m'a

demandé s'il n'y a rien de nouveau à Kerilis. Elle a oublié que je n'étais pas encore revenu quand elle a quitté le village pour cette maison de retraite. Il y a donc au moins quelque chose de nouveau, c'est mon retour. Mais passons... » A priori, je gardais le sujet de ses enfants en réserve, mais, tout compte fait, autant l'aborder tout de suite pour éviter le silence :

- Vous voyez toujours aussi rarement Marcel ?
- Oh oui, forcément. Que veux-tu ? Nouméa, ce n'est pas la porte à côté, hein ?
- Bien sûr. Mais il est à la retraite, maintenant. Il pourrait revenir.
- Ben non, parce qu'il s'est installé là-bas définitivement. Alors, faire un aller et retour, tu penses, ça coûte cher.
- Mais ses enfants sont en France ?
- Ils sont étudiants à Nantes. C'est en pensant à leurs études qu'il avait acheté un appartement.
- A Nantes ?
- Oui.
- Ce n'est pas bien loin. Ils ne viennent pas vous voir de temps en temps ?
- De temps en temps, comme tu dis. Pas souvent. Ils doivent préférer courir les filles de leur âge que de venir voir une vieille bonne femme comme moi. C'est normal, qu'est-ce que tu veux !
- Et Michèle, elle est moins loin que Marcel, elle. Toujours à Rennes ?
- Toujours. Tu sais qu'elle est grand-mère ?
- Ah bon ? Ça alors !
- Oh, ça n'a rien d'étonnant. Son aînée a 23 ans, après tout. Alors moi, je suis arrière-grand-mère.
- Et vous la voyez tout de même plus souvent que Marcel ?
- Un peu plus souvent, oui.
- Et ici, vous vous êtes fait des amis ?
- Bof ! Ils jouent aux cartes toute la journée, ou aux dames. Moi, ça ne m'intéresse pas beaucoup. Et puis je n'y vois pas assez clair.
- Il n'y a pas d'animation, de temps en temps ?
- Si, pour les fêtes. Et puis, il y a des soirées-crêpes. Et même des soirées dansantes. Mais à mon âge, la danse, tu comprends. . .

Cette fois, je n'avais vraiment plus de sujets de conversation. Je la regardais : ses yeux, grossis par les verres de ses lunettes, fixaient le sol, et je me disais : « Neuf ans de vie de plus que nous... Faut-il vraiment leur envier ces neuf ans ? Tout de même, quelle naufrage, la vieillesse ! » Ce fut elle qui reprit :

- Et toi, Vincent, tu es tout seul à Kerilis ? Tu ne t'ennuies pas ?
- Non, je m'occupe. Je lis, j'étudie, je regarde la télévision. . . Vous la regardez, vous, Germaine, la télévision ?
- Je ne peux pas, mon pauvre. Je vois tout flou, tout trouble, comme je te vois en ce moment.

Les verres de ses lunettes étaient pourtant épais comme des loupes. Par contre, elle n'avait pas l'air d'avoir de problèmes d'audition. Le contraire de mon père, en somme. . . Mon père, qui lui avait proposé de « se mettre ensemble, tous les deux » !... Trois petites vieilles sortirent de la grande salle à petits pas. Elles me dévisagèrent en passant devant le petit salon vitré où nous nous trouvions et firent des signes de la main à Germaine qui ne les vit d'ailleurs pas. Toutes ces vies... Ces vies qui se terminent toutes de la même façon, dans la déchéance, dans le néant... Toutes ces vies qui disparaîtront sans qu'on s'en aperçoive, la mienne comprise, bien sûr, comme celle de 99,9 % des êtres humains. Toutes ces vies qui n'auront servi à rien, si ce n'est à donner la vie à des enfants qui, eux-mêmes, n'auront servi à rien... Et moi non plus, je n'aurai servi à rien. Seuls Shakespeare, Beethoven ou Einstein auront servi à quelque chose et, en additionnant tous ceux dont on peut en dire autant, on arriverait à combien au juste ?... Le silence devint de plus en plus pesant.

La mère Madec regardait droit devant elle, fixement. Pourquoi étais-je venu lui faire cette visite ? Peut-être, au fond pour voir une maison de retraite, plus que pour la voir elle-même. Et je pensais: « Il te reste vingt ans, grand maximum... Peut-être même moins... Si les microbes et les virus t'épargnent d'ici-là, dans une quinzaine d'années, tu seras, toi aussi, un petit vieux trotinant dans ces couloirs. » Par la baie vitrée, on voyait les allées du parc serpentant entre les parterres gazonnés semés de petits massifs de fleurs :

- Vous ne voulez pas aller faire une promenade dans le parc, Germaine ? lui demandai-je, persuadé qu'elle me dirait non.

Et j'ajoutai :

- Il fait beau aujourd'hui, et il a l'air très joli, ce jardin. . .
- Oh oui, me répéta-t-elle à nouveau d'un air convaincu, c'est très bien, ici... Très bien... Ma foi, allons-y, si tu veux, Vincent. Mais pas longtemps, tu sais. . . Je n'ai plus de bonnes jambes.

Nous avons cheminé un moment dans les allées, elle s'accrochant à mon bras. Vingt ans, grand maximum. Sans doute moins. Je pensais à la dernière page des *Essais* que j'ai si souvent relue : « *A mesure que la possession du vivre est plus courte, il la faut rendre plus profonde et plus pleine.* » Dans l'esprit de Montaigne, comme dans celui de Plutarque à qui presque toute cette page est empruntée, cela ne veut pas dire : vivre plus intensément, multiplier les plaisirs, mais bien : prendre une conscience plus aiguë du bonheur que représente par elle-même la vie et les petites joies toutes simples qu'elle nous offre. C'est ce que je ne fais pas assez, je le sais bien... Nous marchions à tout petits pas, mais la mère Madec avait l'air de haleter un peu :

- Il fait beau, aujourd'hui, n'est-ce pas, Germaine ? Cette promenade ne vous fatigue pas ? Vous préféreriez peut-être rentrer ?

- Oui, me dit-elle dans un souffle, rentrons, Vincent.

J'avais pensé la raccompagner jusque dans sa chambre, mais, comme elle ne se souvenait pas du numéro, j'allai le demander à l'accueil où l'hôtesse appela au téléphone la petite jeune fille en blouse bleue que j'avais vue tout à l'heure : les visiteurs n'étaient autorisés à voir les résidents qu'au salon. Je dus presque me plier en deux pour embrasser la mère Madec :

- Allez, au revoir, Germaine, je suis bien content de vous avoir vue
- Au revoir, Vincent. Merci de ta visite et bonjour à tout le monde à Kerilis.
- Je n'y manquerai pas, Germaine. Au revoir.

Cette visite m'avait déprimé. Qu'étais-je venu faire là ? Voir ce que je serai dans vingt ans ? Vingt ans maximum, probablement plutôt quinze, dont sept « utiles » : c'est à cela que je pensais sur la route, en rentrant à Kerilis. Pour Plutarque et Montaigne, prendre conscience de son bonheur, c'est aussi se comparer à ceux qui sont plus défavorisés que nous, et même, dans la meilleure tradition épicurienne, imaginer les infortunes auxquelles on échappe. Je pourrais être atteint d'un cancer. Je pourrais être affligé d'un anus artificiel pour le restant de mes jours : c'est le cas du père Falher, mon voisin. Je pourrais surtout être amputé de ma prostate, incapable de jouir et de faire jouir... Quand les résultats de mon analyse arriveront au début de la semaine prochaine, s'ils ne sont pas mauvais, je devrai, une fois de plus, m'en souvenir : ça décuplera mon plaisir la prochaine fois que je ferai l'amour.

Mercredi 19 novembre.

Les résultats de ma prise de sang sont arrivés hier matin : le taux de P.S.A. est passé de 14 à 16. Il était déjà monté à 16 il y a deux ans, avant de redescendre. C'est donc à peine une aggravation. Sur le moment je me suis dit : « Ouf ! un an de sursis. » Mais ce matin, à Vannes, le Dr Cornec avec qui j'avais rendez-vous, a été moins optimiste :

- Ce n'est pas très significatif, c'est vrai, m'a-t-il dit, mais enfin c'est une petite remontée. Il ne faudrait pas que ça continue. Je vous redonne un sursis, mais de six mois seulement.

Prochaine analyse en mai prochain.

Je suis reparti un peu défrisé. En rentrant à Kerilis, je me suis remis à ce que j'appelle mes *Croquis*, des petits textes courts où j'évoque mes pays successifs, ceux où j'ai vécu, mais aussi ceux où je n'ai fait que passer pendant les vacances. Je me suis imposé une règle : il faut que chacun de ces textes fasse moins d'une page, et même beaucoup moins, si possible. Il y a de tout là-dedans : des anecdotes, des descriptions, des réflexions... Le tout en vrac, sans queue ni tête... L'arrivée de la mousson dans les villes de l'Inde, les rituels des temples japonais, les taxis-brousse africains, des rencontres dans des bus de ville chinois, la vie dans le Transsibérien, le *candomblé* du Brésil... Est-ce que je pourrai un jour faire quelque chose de tout cela ? Je ne m'en préoccupe pas du tout. Pour l'instant, je dessine ces croquis pour moi seul.

Mardi 25 novembre.

C'est demain que je prends la route : j'ai décidé de partir à Paris en voiture pour pouvoir, en partant, m'arrêter à Nantes où je commanderai les billets pour l'Afrique au bureau de l'agence *Elsewhere*, et aussi pour pouvoir me rendre chez Odile dans les Yvelines à mon retour d'Athènes. Le seul ennui, c'est que je devrai laisser ma voiture dans un parking à Roissy où, paraît-il, les places sont chères.

Hier, Simone est venue, comme tous les lundis, et, un moment, en entrant dans la salle de séjour, je l'ai trouvée assise à mon bureau. Elle avait ouvert le classeur où j'empile mes *Croquis* au fur et à mesure qu'ils sortent de l'imprimante. Ce journal, par contre, je l'enferme dans un tiroir pour éviter les éventuelles lectures indiscrettes.

- Eh bien, me dit-elle, tu m'as écoutée. Tu les racontes, tes voyages ! Tu me disais que ça n'intéresserait personne : moi, ça m'intéresse ; je trouve ça bien.

- Je ne « raconte » pas. Ce sont juste des petits coups de crayon sans suite. Des croquis décousus. Je ne sais pas du tout si j'aurai simplement envie d'en faire quelque chose.

Je m'approchai. Elle était en train de lire une évocation de la Casamance. J'avais fait une excursion d'une huitaine de jours dans cette province du sud du Sénégal, très différente du reste du pays, en compagnie d'Odile. Et d'ailleurs je citais à plusieurs reprises des observations ou des réflexions d'Odile

- Qui est cette Odile ? me demanda Simone. Pas une fille du pays, on dirait...

- Non, c'était une Française. Elle travaillait à Dakar pour une société dont le siège social était dans la région parisienne

- Et elle est toujours là-bas ?

- Euh... Je suppose... Du moins ne m'a-t-elle pas fait savoir qu'elle était rentrée.

- Vous correspondez ?

- De loin en loin. Tu sais, avec les autres aussi, je correspond de temps en temps.

Ce n'était pas tout à fait vrai. De Maria de Bahia je n'ai jamais reçu de lettre et je ne lui ai pas écrit non plus. J'ai correspondu quelque temps avec ma Teresa de Sao Paulo mais ça commence à être si loin maintenant, que nos lettres sont devenues plus que rares. Je n'ai jamais eu l'adresse de Uiko. Depuis qu'Otoko est mariée, elle ne m'a jamais donné de ses nouvelles. De Margaret, mon Américaine de Calcutta, que j'ai revue, il y a une vingtaine d'années à côté de Los Angeles, en retournant à Tokyo après des vacances en France, j'ai longtemps reçu une lettre une fois par an à peu près, au moment des fêtes de fin d'année, mais ça se raréfie d'autant plus qu'elle a à peu près mon âge et qu'elle doit maintenant être grand-mère. Il n'y a guère qu'avec Öznur (Euznour), ma copine d'Istanbul, que j'échange une correspondance, généralement électronique, plus ou moins régulière.

Simone continuait à tourner les pages. J'allai m'asseoir sur le canapé.

- Eh bien, dit-elle, tu en as vu, des choses ! Et moi qui ne suis jamais sortie de mon trou !

- Il n'est jamais trop tard pour bien faire. Nous allons partir en Afrique dans six semaines. C'est bien d'accord, n'est-ce pas ? Je commande les billets en passant à Nantes ?
- O.K., me dit-elle en venant s'asseoir à coté de moi et en passant son bras autour de mon cou.

Après son départ, j'ai téléphoné à Odile. J'avais calculé que je pourrais passer dans les Yvelines aux alentours du 11 ou du 12 décembre. En consultant le calendrier, je constatai que le 12, c'était un vendredi, veille de week-end. Excellent. J'ai donc demandé à Odile si elle serait libre le 12 au soir et, éventuellement, le week-end jusqu'au 14.

- Tu sais bien, me dit-elle, que je déteste tellement ne pas être « libre », comme tu dis, que je peux toujours m'arranger pour l'être. Le 12 au soir, c'est noté. Alors et toi, comment vas-tu ?
- Ça va. C'est calme, ici, tu sais ?
- C'est sans doute pour ça que, de temps en temps, tu vas te promener...
- C'est parfois pour ça, en effet, mais, cette fois-ci, ce n'est pas le cas.
- Tu ne manques pourtant pas d'affection, je suppose ?
- Non non, rassure-toi, je suis aimé.
- Mes compléments. C'est qui, ta copine ? Une pêcheuse d'huîtres ?
- Non pas, une hôtelière.
- A la bonne heure. J'espère quand même qu'elle ne t'a pas fait prendre trop d'embonpoint.
- Tu sais, nous ne vivons pas ensemble. Nous nous voyons régulièrement, c'est tout. A mon âge, on doit se ménager.
- Eh bien, écoute : j'espère que, quand on se retrouvera le 12 décembre, tu te seras ménagé pour moi. Sois sage d'ici là.
- Promis. A bientôt. Je t'embrasse.

Odile est la femme la plus libre que j'aie jamais connue. Elle a certainement un amant à Paris ou dans son patelin des Yvelines, mais elle est tout à fait capable de faire avec lui ce que je me sens incapable de faire avec Simone, et de lui dire : « Ecoute, le week-end prochain, j'ai un copain qui passe me voir. Tu seras bien gentil de ne pas nous déranger. » Je me demande pourquoi je ne dis pas la vérité à son sujet à Simone. Elle aurait sans doute une réaction hostile, mais pourquoi craigné-je cette réaction ?

Samedi 6 décembre.

Me voilà à Monemvasie, pittoresque port du Péloponèse où j'ai loué une chambre chez l'habitant. Où que je sois, quand c'est possible, je préfère cette formule à l'hôtel. Ici, ça me donne l'occasion de baragouiner un peu de grec avec mes logeurs, deux petits vieux, mari et femme, qui ne savent pas un mot d'anglais. Par la fenêtre, j'aperçois la mer violette d'Homère, sur laquelle le soir tombe. Je reviens de Mistra où j'ai passé la journée à arpenter, une fois de plus, les ruines de la ville médiévale dont je connais maintenant chaque recoin... Je viens d'écrire un bout de texte qui pourrait être le début de mon livre si je choisissais la formule des « Mémoires fictives ». C'est le vieux Pléthon, âgé de 86 ans, qui parle :

Celui que les Dieux aiment meurt jeune », disait, je crois, le vieux Ménandre. Si cela est vrai, je ne dois pas être aimé des Dieux. Mais Ménandre avait-il raison ? Le grand Platon n'est-il pas mort octogénaire ? Je n'ai, après tout, que cinq ans de plus que l'illustre Maître quand son âme quitta ce monde avant d'y revenir pour s'y réincarner. Et même si je commence à avoir du mal à marcher, même si les voyages me fatiguent plus qu'autrefois, en particulier le dernier que je viens de faire en Italie, ma tête ne me trahit pas. J'ai beau n'avoir sans doute plus que peu de temps à vivre, je ne crois toujours pas à ma propre mort. Voilà quarante ans passés que j'ai sous les yeux

les derniers contreforts du Taygète dévalant vers la plaine de Laconie : comment croire qu'ils puissent disparaître à jamais ? Je la contemple à mes pieds, cette plaine de Sparte, passant du bleu le plus sombre au vert le plus lumineux à mesure que l'ombre d'un nuage s'éloigne vers les collines qui, là-bas, prolongent la chaîne du Parnon, et je me sens immortel.

Je ne sais si j'aurai l'occasion d'utiliser ce passage, par exemple dans un dialogue ou dans un cours professé par Pléthon. En tout cas, ce ne sera pas le début de ses *Mémoires*. Car je m'oriente vers un roman historique dont Mistra ne sera que la toile de fond. Mon personnage principal sera sans doute un disciple du vieux Maître, un de ces jeunes nationalistes grecs, que j'imagine assez exalté, un de ces jeunes gens dont Pléthon avait fait des fanatiques de l'« Hellénisme », mot qui, depuis un millénaire et plus, désignait, dans le vocabulaire chrétien, le paganisme antique. J'ai déjà trouvé un nom pour ce jeune homme : je l'appellerai Démétrios, nom qui fut d'ailleurs celui d'un obscur personnage de l'époque, et j'ai commencé à lui inventer une vie. Quant à sa mort, ce sera sans doute celle de Juvénal, victime connue de l'Inquisition byzantine : accusé de la mort de plusieurs moines, il eut la langue et la main droite coupées et fut jeté, une pierre au cou, dans un port du Péloponèse. Dans mon roman, ce port pourrait être celui de Monemvasie où je me trouve en ce moment.

La toile de fond du récit, ce ne sera pas seulement Mistra, mais aussi l'Italie, et spécialement Florence où l'Académie platonicienne reprit le flambeau allumé à Mistra. Ainsi, mes « comparses » ne seront pas seulement Pléthon, Bessarion, l'« inquisiteur » Scholarios, le despote de Morée Théodore II et sa belle épouse Cléopa, mais aussi les Médicis, Ficin, et bien d'autres... Je commence à être un peu effrayé par l'immensité de la fresque que j'ai à peindre et à me demander si je ne m'embarque pas dans une entreprise qui me dépasse... En tout cas, les deux décors principaux de la fresque, Mistra et Florence, m'ont conduit à imaginer une intrigue sentimentale plus ou moins symbolique et à donner à mon jeune Démétrios une petite amie florentine. Cela suppose qu'il ait fait un voyage en Italie, par exemple qu'il ait accompagné la délégation grecque au concile de Ferrare et Pléthon dans la ville des Médicis. J'en suis donc venu à faire de lui le disciple le plus cher du vieux philosophe et peut-être son secrétaire particulier...

J'ai aussi griffonné un *Epilogue* :

Pléthon mourut à Mistra le 26 juin 1452 à l'âge de 97 ans. Un an plus tard, les Turcs prenaient Constantinople ; le dernier Empereur byzantin, Constantin XI, trouvait la mort dans la bataille et, après un massacre et un pillage en règle, toutes les églises de la ville furent transformées en mosquées, à commencer par Ste Sophie. La glorieuse ville qui, pendant plus de mille ans, avait été la « Nouvelle Rome », devint la capitale d'un empire musulman. Dans les dix ans qui suivirent, les derniers réduits de la résistance grecque, Trébizonde et Mistra, furent à leur tour enlevés par les Ottomans.

Cependant, deux ans après la chute de Mistra, l'enseignement des « Hellènes », que Marcile Ficin avait ressuscité à Florence, commençait à se répandre en Europe. C'était le début de la Renaissance, qui est à l'origine de notre monde moderne.

Ce morceau-là risque, un peu plus que le précédent, d'être utilisable comme un épilogue, mais à condition... que le reste soit écrit !

Mardi 23 décembre. Je suis revenu à Kerilis juste à temps pour assister aux obsèques du père Calonnec. Il paraît qu'il est mort vendredi dernier. Il a été enterré hier en fin d'après-midi. Je rentrais de Paris et je passais par le Bourg pour aller au Bosséno et aux *Filets bleus*... Il y avait un

enterrement à l'église ; je me suis arrêté : « *C'est Joseph Calonnec* », m'a dit quelqu'un. Je suis entré, après avoir signé le registre sous le porche : l'office était commencé. Le curé était en train de lire le récit de la résurrection de Lazare. Après quoi vint le petit sermon de rigueur sur la mort qui n'est qu'un passage vers la vie éternelle... Le père Calonnec était beaucoup plus jeune que mon père. Il devait avoir à peu près l'âge de la mère Madec. Il avait été dans la marine marchande, comme beaucoup d'hommes de la commune autrefois, au temps, maintenant révolu, où il y avait encore une flotte de commerce avec des équipages français... Tout cela faisait qu'il connaissait de nombreux pays du monde ou du moins leurs ports, et nous parlions parfois d'escales lointaines que nous connaissions tous deux. Il était veuf depuis longtemps comme mon père...

A la fin de la cérémonie, je vis s'avancer derrière le cercueil un homme grisonnant, un peu chauve, en qui je reconnus son fils Yves ; il est plus jeune que moi, mais nous avons été au même moment à la communale. Je ne l'avais pas revu depuis au moins cinquante ans, mais c'était bien lui, sans aucun doute. Il vit à Paris, bien qu'il soit probablement à la retraite aujourd'hui. Il était « *au Gaz de France* », m'avait dit le père Calonnec. La femme un peu forte qui s'avançait à ses côtés, était certainement son épouse. Je reconnus aussi sa sœur, une jolie fille autrefois ; elle était restée plus longtemps que lui au pays, mais elle était déjà mariée et avait quitté la commune quand je suis revenu d'Algérie et que je suis parti à Calcutta. Derrière, des jeunes : les petits enfants évidemment. Une petite blonde pleurnichait un peu et je me souvins que Joseph Calonnec m'avait en effet parlé d'une de ses petites-filles qu'il aimait bien et qui était la plus attentionnée à son égard.

Chaque fois que j'assiste à un enterrement, je me demande à quoi ressemblera le mien : je n'ai ni femme ni enfants, ni frères et sœurs. J'ai quelques cousins éparpillés un peu partout, que je n'ai jamais revus depuis plus de 50 ans et que je ne connaîtrais pas si je les croisais dans la rue. Il n'y aura de toute façon personne pour leur apprendre ma mort. Si je meurs dans une maison de retraite ou dans un hôpital, la direction s'occupera probablement de mes obsèques, c'est-à-dire de mon incinération. Sinon ?...

Il était près de 18 heures quand je suis entré aux *Filets bleus*. Simone savait que je devais arriver : je l'avais appelée en fin de matinée pour lui dire que j'étais sur la route. Elle m'a posé très peu de questions sur mon voyage. Nous avons évidemment passé la nuit ensemble. Mais j'avais été avec Odile pendant tout le week-end et je n'avais eu qu'une nuit pour récupérer. Simone s'est-elle doutée de quelque chose ? En tout cas, elle m'a semblé un peu sur la réserve.

C'est vendredi en fin d'après-midi, comme prévu, que j'étais arrivé chez Odile. Elle habite un agréable appartement dans une résidence de bon standing au milieu d'un petit parc. Quand elle m'a ouvert sa porte, je l'ai trouvée très belle, très « cadre dynamique », avec son petit tailleur sombre, son chemisier blanc et ses cheveux blonds coiffés en chignon :

- Ma chère !, dis-je, quelle élégance ! Tu es superbe.
- Permets-moi de te retourner le compliment.
- Oh, je t'en prie !
- Mais enfin, j'ai tout de même bien le droit de te trouver beau ! Si tu te déprécies, tu déprécies aussi le choix que j'ai fait en devenant ta maîtresse, ne l'oublie pas.
- Allons, changeons de sujet. Tu es bien ici, dis donc !
- N'est-ce pas ? Mieux qu'avant, non ? Viens, je vais te faire visiter.

Elle m'apprit qu'elle avait acheté cet appartement. Il y a déjà plus d'un an qu'elle a commencé à rembourser son emprunt. Je jetai un coup d'œil par la grande baie vitrée quand nous fumes revenus dans la salle de séjour : on devinait au loin, malgré le crépuscule, les plaines de l'Ile-de-France.

- C'est idéal, dis-je. Tu es à la campagne.
- Et par le R.E.R., je suis à peine à plus d'une demi-heure du Châtelet. Bien, qu'est-ce que je te sers ? Whisky ? Porto ?
- Plutôt porto, s'il te plait.

Je m'installai sur le canapé et elle s'assit en face de moi dans un fauteuil.

- Alors, reprit Odile, parle-moi de ton voyage. Qu'as-tu vu de beau ?
- Tu sais, ce n'était pas un voyage touristique. Pas même un « voyage », au sens strict. Plutôt une sorte de saut de puce pour revoir le site de Mistra, dans le Péloponèse. Je me suis remis à étudier le sujet sur lequel j'avais travaillé au temps lointain de mes études supérieures, de ma « maîtrise », comme on dit maintenant. Mais cette fois, j'approfondis. Je vais devenir un vrai spécialiste de la question.

- Quelle question, au juste ?

- Les origines de la Renaissance et de l'Humanisme à Mistra, au XV^e siècle.

- Tu penses que ça intéressera beaucoup de monde ?

Je ne sais pas ce que je ferai de tout ça, dis-je (ce qui n'était pas tout à fait vrai) : essai, chronique, Mémoires fictives, roman historique..., ni même si j'en ferai quelque chose. Mais en tout cas, si je dois en faire quelque chose, par exemple un roman historique (c'est le plus probable), j'avais besoin de connaître le site de Mistra de façon précise. J'y étais passé il y a quarante ans, mais je m'en souvenais très mal.

- Mon impression, c'est que tu as l'intention de « faire quelque chose », comme tu dis, de tes recherches. Sinon, avoue que tu n'aurais pas éprouvé le besoin urgent de partir là-bas toutes affaires cessantes.

- J'en ferai sans doute quelque chose ou, du moins, j'essaierai. Mais pour être franc, je ne suis pas du tout sûr de réussir. En tout cas, la Grèce a changé, crois-moi. C'est inimaginable. Je ne sais pas si c'est grâce à l'Europe, (je suppose que oui), mais l'impression qu'on a, c'est que le pays a davantage changé en quarante ans que pendant les quatre siècles précédents. Les chemins de chèvres d'autrefois sont devenus de larges routes bien goudronnées, les villes sont modernes... Par contre, les petits villages ont conservé tout leur pittoresque. Et j'ai retrouvé intacts les souvenirs que j'avais gardés de Mistra : les ruines de la ville byzantine, les églises, le palais des Despotas, le paysage de la plaine de Sparte en contrebas...

- Je souhaite que ça marche, ton projet. En tout cas, si tu veux publier quelque chose, fais-moi signe : j'ai une amie qui travaille dans l'édition. Ça pourra servir.

- Evidemment. Je te remercie. J'ai commencé aussi des petits croquis sans suite sur les différents pays que j'ai connus ou que j'ai eu l'occasion de visiter. Mais ça, je sais encore moins ce que ça pourra donner, ni même si ça sera utilisable.

- A priori, il me semble que ça pourrait plaire davantage. Je n'y connais pas grand chose, mais ce que je crois savoir, d'après la copine dont je te parlais, c'est qu'avant de publier un livre, les éditeurs font une véritable étude de marché. C'est une affaire de gros sous, essentiellement...

Elle était assise en face de moi, les jambes croisées. De temps en temps, elle se penchait pour saisir son verre et boire une gorgée.

- Que tu es belle ! lui dis-je, je ne me lasse pas de te regarder.

Elle se leva sans un mot et vint s'asseoir sur mes genoux. Je l'enlaçai, pris sa bouche et y glissai ma langue.

- Et à part ça, me dit-elle, tu t'ennuies un peu dans ton village ? C'est ça ?

- Mais non, tu vois bien, je travaille.

- Et tes amours ?

- C'est un bien grand mot. Disons : « ma liaison ». Je n'aime pas être seul et, sans Simone, certains soirs, dans mon patelin, je me sentirais un peu seul, tu sais... Je vais partir avec elle en voyage, le mois prochain. En Afrique, tiens... C'est elle qui a choisi la destination.

Odile ne releva pas ce propos, comme si elle ne l'avait pas entendu. Elle me dit : « J'ai du mal à comprendre qu'après avoir bourlingué toute ta vie, tu sois allé t'enterrer dans un trou perdu au moment de ta retraite. »

- On m'a déjà dit ça, figure-toi... Au fait, et toi ? Tu dois bien avoir une « liaison » aussi ?

Elle était en train de me donner des petits bécots sur les yeux et sur le nez.

- Plus ou moins.

- Plus ou moins ? Plutôt plus ou plutôt moins ?

- Plutôt moins... Dis-moi, j'ai réservé une table dans une auberge des environs. Il serait peut-être temps d'y aller.

A table, elle me dit :

- Je me demandais comment, dans ton trou perdu, tu peux faire des recherches sur Mistra et sur la Renaissance.

- J'ai une carte à la Bibliothèque universitaire de Nantes et je vais y faire le plein de temps en temps.

Ce qui m'a toujours plu, chez Odile, c'est qu'elle est capable de s'intéresser à l'autre. Elle sait écouter, poser des questions, donner des conseils, et toujours en toute sincérité.

- Et toi, tu es contente de ton travail ? Tu as parfois des nouvelles de là-bas ?

- Ici, tout se passe bien. Mais là-bas, je crois que ça bat un peu de l'aile. Robert et Nathalie sont très compétents, techniquement, mais ils ne savent pas du tout s'y prendre avec les Africains. Chaque fois que le patron en revient, il me raconte des choses aberrantes. Ils accumulent les maladresses...

- Je vois...

Nous sommes revenus chez elle. Quand je l'ai vue marchant nue et les cheveux dénoués dans sa jolie chambre couleur bouton d'or, je me suis émerveillé comme si ç'avait été la première fois.

- J'avais presque oublié, lui dis-je, combien tu es belle. Tu me donnes envie de détailler tout ton corps, comme dans le *Cantique des cantiques* ou dans le poème d'André Breton.

- Eh bien détaille, me dit-elle en venant vers moi.

Je savais que, pour ces retrouvailles, nous devions prolonger les préliminaires et nous les avons prolongés. Longtemps. Odile connaît mes petits péchés mignons et je connais les siens... Quand nous nous sommes unis, nous étions déjà presque saouls de plaisir et nous avons joué ensemble immédiatement.

Mercredi 7 janvier 1998.

C'est demain que nous partons pour l'Afrique, Simone et moi. Dès que je suis revenu de Grèce, nous avons commencé les préparatifs : vaccinations, pharmacie... Et surtout, j'ai préparé Simone à ce voyage : je lui ai longuement expliqué ce que sont les trains africains, les taxis-brousse, les hôtels dès qu'on quitte les villes principales... Je lui ai répété que tout est pollué, qu'il faut soigneusement peler tous les fruits et les légumes, se méfier de la viande, ne pas boire l'eau du robinet, préparer, le soir, une gourde d'eau à l'hydrochlonezole pour se laver les dents le lendemain matin... Tout cela ne semble pas l'inquiéter du tout. Elle semble même goûter par avance le charme de l'aventure. On verra bien.

Comme l'an dernier, j'ai été heureux qu'elle soit là au moment des fêtes de fin d'année. Si j'avais dû les passer seul, j'aurais sans doute été cafardeux. A moins que je ne sois resté chez Odile ? « *J'ai du mal à comprendre qu'après avoir bourlingué toute ta vie, tu sois allé t'enterrer dans ce trou perdu au moment de la retraite.* » C'est ce qu'elle m'avait dit. A la fin de mon séjour à Dakar, environ sept ans après la mort de mon père, j'ai fait rénover la maison familiale de Kerilis : le calme d'un village, après avoir mené une vie de nomade, m'attirait, et, au fond, je ne regrette pas d'avoir fait ce choix. Si j'étais dans la région parisienne comme Odile, « *à une demi-heure du Châtelet par le R.E.R.* », si même j'étais à Paris, je n'en serais pas moins seul. Il y aurait plus d'animation autour de moi, mais on peut se sentir seul au milieu de la foule et de l'agitation. Peut-être même plus. Si je devais regretter quelque chose, ce serait le choix que j'ai fait du nomadisme sentimental, du refus des « attachements », et du foyer familial. Mais ce fut un choix si délibéré, si constant, renforcé d'ailleurs par le nomadisme géographique auquel je m'étais voué, que je serais bien illogique aujourd'hui d'éprouver un tel regret. Il est significatif, du reste, que presque toutes les femmes que j'ai connues,

n'ont jamais eu, voire n'ont jamais voulu, d'enfant. Simone n'a pas pu en avoir. Mais Odile, elle, a délibérément fait le choix de privilégier sa carrière professionnelle, mais surtout sa liberté, son indépendance, et de n'avoir ni mari ni enfants... Au début de ma carrière, mon Américaine de Calcutta prévoyait d'en avoir, mais plus tard, quand elle serait rentrée aux Etats-Unis et mariée à l'un de ses compatriotes...

J'ai reçu un mail d'Öznur (Euznour), ma Stambouliote, à l'occasion des fêtes. Elle travaille toujours dans la succursale d'une banque d'affaires française à Istanbul. Mais elle se désespère, elle, la plus européenne des Turques, parfaitement francophone et occidentalisée : le retour en force de l'Islam en Turquie et même la montée de l'« Islamisme » lui fait s'arracher les cheveux. Les deux principales villes du pays, me dit-elle, Istanbul et Ankara, sont aux mains de municipalités islamistes et, pire que tout, le traditionalisme religieux fait des progrès dans les têtes et dans les moeurs. Quand j'ai quitté la Turquie, il y a 8 ans, on commençait déjà à voir réapparaître les foulards, les robes longues, et même quelques grands tchadors noirs... Il paraît que, depuis, ça n'a fait qu'empirer. Les haut-parleurs des mosquées se répondent maintenant jour et nuit d'un bout à l'autre d'Istanbul, et les cours des mosquées, y compris les anciennes églises byzantines, sont transformées en abattoirs à moutons et ruissèlent de sang, le jour de l'*Aid-el-kebir* des Arabes, la *Tabaski* des Africains, (*kurban bayrami* pour les Turcs). Öznur n'ignore évidemment pas que l'Islam contribue à couper la Turquie de l'Europe, au moins autant que les violences au Kurdistan, les violations des Droits de l'Homme, et l'espèce de dictature militaire larvée qui régit le pays depuis Mustapha Kemal et qui seule, d'ailleurs, empêche aujourd'hui ce pays de sombrer dans l'intégrisme islamique. Sans parler de la quasi-faillite monétaire... Mais elle sait bien aussi que l'Islam fait partie de l'identité turque de manière indélébile. Au fond, me dit-elle, le choix pour les Turcs est entre la dictature militaire et la dictature islamiste. « *Je commence à détester mon pays* », conclut-elle.

Elle va sans doute faire prochainement un voyage en France, comme elle le faisait déjà quelquefois quand j'étais là-bas. « *Je te ferai signe*, me dit-elle, *on pourrait peut-être se voir si tu es libre ?* »

J'ai téléphoné à Odile pour le premier de l'an. Quand je suis passé chez elle, le mois dernier, et que je lui ai demandé si elle avait, elle aussi, une « liaison », elle m'a répondu : « *Plus ou moins* », en précisant (à ma demande) : « *Plutôt moins* ». Cela ne peut signifier qu'une chose, c'est qu'elle a un amant occasionnel auquel elle ne tient pas tellement. En tout cas, quand je lui ai dit au téléphone : « *Je t'aime* », j'ai eu la joie de l'entendre me répondre : « *Je crois bien que je t'aime aussi.* »

Jeudi 29 janvier.

Je reprends ce journal (que je n'avais pas emporté en Afrique) après trois semaines d'interruption. Kerilis est désert. Il fait gris et froid. Quand on rentre du Sahel, on a un peu de mal à y croire. A réaliser qu'on est bien en Europe et qu'il y a quelques jours seulement, on était au sud du Sahara.

L'Afrique a représenté pour Simone, du jour au lendemain, un dépaysement total : de la forêt dense du sud de la côte d'Ivoire au désert malien, elle a découvert toute la variété des paysages avec l'étonnement de quelqu'un qui ne connaissait que l'Europe. Elle était même beaucoup plus curieuse que moi quand nous visitons les petits villages du pays Senoufo ou de la boucle du Niger. Et elle a fort bien accepté les difficultés d'hébergement et de déplacement en Afrique : elle les prenait pour une forme, finalement plaisante, d'« aventure », y compris quand nous voyagions dans ces tas de ferraille ambulants qu'on appelle là-bas « taxis-brousse », où l'on s'entasse et où l'on est arrêté tous les 20 km. par des barrages de policiers, de douaniers ou de gendarmes, et plus ou moins rançonné à chaque fois.

Une fois même, elle m'a franchement stupéfié. C'était au Burkina-Faso. Dans une petite ville du sud, nous avons loué des mobylettes pour aller faire une excursion conseillée par le *Guide du*

roulard, jusqu'à une sorte d'étang dans une clairière. Et nous avons aussi loué les services d'un petit guide local, un de ces jeunes ados, presque encore des enfants, qui harcèlent les touristes et leur proposent de les guider jusqu'où ils veulent aller pour l'équivalent de quelques francs français. Notre jeune guide, très noir de peau, s'appelait Mouloud. Je l'ai pris sur mon porte-bagages et nous sommes partis..

Quand nous sommes arrivés au but, Mouloud s'est déshabillé et a piqué une tête dans l'étang :

- Ils ne craignent pas la bilharziose, ces gamins, dis-je. Ils doivent être vaccinés. Si on en faisait autant, nous,...

Nous nous étions assis au pied d'un arbre et le regardions nager. Au bout d'un moment, Mouloud sortit de l'eau ruisselant, nu comme un jeune dieu ; sa peau luisante était tachetée des plaques de lumière passant à travers le sous-bois. Nous le regardions et il nous regarda. Était-ce cela qu'il voulait, ce petit pervers, que nous le regardions ? En tout cas, il était difficile de ne pas remarquer son érection naissante. Simone lui fit-elle signe de s'approcher ? Je ne l'ai pas remarqué, mais ce qui est sûr, c'est que c'est devant elle que ce petit exhibitionniste est venu se planter en la fixant dans les yeux.

Je vis alors avec stupeur Simone tendre une main et, d'un doigt, effleurer la petite verge noire qui se cabra. Sous l'effet du plaisir, le gamin se courba et geignit. Des gouttes blanchâtres avaient perlé. Simone se mit debout et je l'imitai :

- Allons, Mouloud, dit-elle, rhabille-toi. Il est temps de rentrer.

Pendant que le gamin enfilaient ses frusques, je m'approchai d'elle et chuchotai :

- Eh bien, te voilà jouant une version africaine du *Blé en herbe*, maintenant ? C'est de la pédophilie !

- Je le trouve charmant, ce petit, répondit-elle sans me regarder. Et puis il était demandeur, tu as bien vu...

Le lendemain matin, quand nous sommes sortis du petit hôtel où nous logions, nous avons aperçu Mouloud en face, de l'autre côté de la rue, en compagnie de quelques ados de son âge. Nous avons un peu parlé de l'épisode de l'étang, Simone et moi : son geste, m'avait-elle dit, lui était venu spontanément, comme une sorte de réflexe irréflecti, et elle s'était vue le faire avec la même surprise que moi. Mouloud quitta ses copains, traversa la rue et vint vers nous :

- Vous avez peut-être encore besoin de moi aujourd'hui ?, demanda-t-il.

Ce fut Simone qui répondit :

- Non, Mouloud, nous n'avons pas besoin de toi. Tu peux repartir.

- Demain ? hasarda-t-il.

- Non, dit-elle. Demain nous partons.

- Dommage, dit l'enfant en la regardant d'un air canaille.

Je me suis dit que cette anecdote ferait un « croquis » de plus dans la pile que j'ai commencé à rassembler à Kerilis. Une *chose vue* en Afrique, en quelque sorte. Mais tout de même, je ne m'attendais pas à cela de Simone !

Mardi 3 février.

Le train-train a repris, rythmé par « nos lundis ». Simone reparle rarement de l'Afrique. Hier elle m'a montré les quelques photos qu'elle y a faites.. Moi, je travaille : je pianote sur le clavier de l'ordinateur. Impossible de reprendre les promenades à pied que j'affectionne : il y a trop de vent et le froid est vif le long de la côte.

J'ai retrouvé le dossier de mes « croquis », auxquels j'ai ajouté l'épisode de Mouloud. Je les ai relus : je ne les trouve pas si mauvais. Mais ça n'a ni queue ni tête : on passe continuellement du coq à l'âne et je ne vois toujours pas si je pourrai un jour faire quelque chose de tout ça. J'ai aussi retrouvé

tous les dossiers de mes notes et de mes photocopies sur Mistra et Florence. Pour la toile de fond historique, je suis prêt. Il reste l'intrigue, que j'ai pris l'habitude d'appeler mon « scénario ». C'est finalement ce qui m'intéresse le moins, mais ce sera le cœur du livre, puisque j'ai décidé que ce livre serait un roman historique. La personnalité de mon héros prend forme. Reste l'héroïne, qui n'existe encore qu'en filigrane : je rassemble tout ce qu'on peut savoir sur les jeunes florentines de cette époque.

Hier soir, après le départ de Simone, j'ai trouvé sur l'ordinateur un mail d'Öznur. Elle sera à Paris dans un peu moins d'un mois. Pourrons-nous nous rencontrer ? J'ai quelques jours pour y penser et lui donner une réponse. Si je réponds oui, dois-je dire à Simone la vraie raison pour laquelle je vais faire un aller et retour à Paris ? Ou dois-je inventer un mensonge ? Depuis quelque temps, j'ai l'impression que Simone a changé. Je la trouve un peu bizarre. Si j'essaie de me souvenir, il me semble que c'est à mon retour de Grèce (presque un mois et demi déjà !) qu'elle a commencé à me paraître un peu différente. Pendant le voyage en Afrique, elle n'a pas eu exactement non plus, à mon égard, les attitudes auxquelles je m'attendais... Une sorte d'indifférence, peut-être... C'est difficile à définir et j'ai un peu de mal à réaliser ce qui a changé, mais il y a quelque chose... A priori, les cachotteries n'ont pas de sens et je n'ai aucune raison de ne pas tout lui dire comme je dis tout à Odile. Dans le cas présent, je ne vois pas ce qui m'empêcherait de lui parler d'Öznur que j'ai connue il y a plus de douze ans et qui, de plus, ne va rester à Paris que quelques jours.

Mardi 10 février.

Eh bien, quelle histoire ! Si la scène que m'a faite Simone n'est pas, comme on dit, « du cinéma », je crois bien que c'est fini entre nous. Mardi dernier, j'écrivais que je la trouvais « *un peu bizarre* » depuis quelque temps, mais tout de même, je ne m'attendais pas à une sortie pareille !

J'avais décidé de lui annoncer la vérité et de lui dire qu'à la fin du mois, j'allais rejoindre Öznur à Paris. Je m'attendais à ce qu'elle ne réagisse pas très bien, mais à ce point ! Peut-être ai-je commis une erreur en attendant, pour lui annoncer la nouvelle, qu'elle soit sur le point de partir. Je n'aurais sans doute pas dû non plus lui présenter cela comme une décision déjà prise. En tout cas sa réaction a été immédiate. Elle n'a pas blêmi. Elle m'a seulement regardé calmement, fixement, presque intensément, et m'a lancé :

- Eh bien, dis donc, toi, au moins, tu ne manques pas de culot.

J'ai esquissé un pas dans sa direction, mais elle m'a repoussé :

- Oh, je t'en prie, arrête ta comédie ! Tu as du la jouer si souvent déjà !

- Mais enfin, Simone, qu'est-ce qui te prend ? Tu sais bien que tu n'es pas la première femme que j'aie connue, enfin !

- Oui, seulement, maintenant, je suis là, moi ! Alors il faudrait peut-être que tu saches ce que tu veux, si c'est moi ou celles d'avant... Tu me diras que l'une n'empêche pas les autres. Tu pourrais les amener toutes ici, pendant que tu y es, on ferait harem !

- Mais enfin, ne sois pas stupide : cette Öznur dont je te parle, je l'ai connue il y a plus de dix ans, presque quinze. Elle va venir quelques jours à Paris pour raisons professionnelles et elle va repartir à Istanbul. Je ne la reverrai peut-être plus jamais. Que viens-tu me parler de harem ?

Elle n'écoutait visiblement pas, elle suivait son idée.

- Et je suppose que ce n'est pas la seule. Tu dois en revoir d'autres quand tu vas te balader. Avec qui étais-tu en Grèce pour faire tes soi-disant recherches ?

Mon sang n'a fait qu'un tour, peut-être parce que ce qu'elle venait de me dire à propos de la Grèce était faux. Mais surtout cette fermeture d'esprit, ce conformisme étriqué, ce visage buté, me sont soudain apparus insupportables et j'ai pris une sorte de plaisir malsain à la défier, à la provoquer :

- Eh bien oui, j'ai revu Odile, puisque tu tiens à le savoir. Elle n'était pas avec moi en Grèce, mais je l'ai vue à mon retour à Paris. Et elle sait que tu existes. Et elle n'en fait pas une comédie pareille,

crois-moi bien.

- Si ça ne la dégoûte pas de manger mes restes, grand bien lui fasse !

Elle alla vers la porte, mit la main sur la poignée et se retourna :

- Un jour, dans un film, à la télé, j'ai entendu une femme dire à un type qui la plaquait : « *J'espère au moins que je t'ai aidé à bien te vider les couilles !* » Eh bien, je te dis la même chose !

- Ne sois pas vulgaire, de grâce.

Elle avança vers moi, l'air méchant :

- Vulgaire ? Ah oui ? Monsieur va fourrer sa bite partout, à droite et à gauche, et il me trouve vulgaire ! Arrête, je t'en prie.

Brusquement, elle fit demi-tour et sortit en claquant la porte. Je me suis retrouvé seul, un peu désemparé, et je me suis dit : « Qui plaque l'autre ? C'est moi ou c'est elle ? »

Vendredi 13 février.

Je continue à me demander si je n'ai pas rêvé, l'autre soir... Un mauvais rêve... Mais non. Simone est bien sortie en claquant la porte après m'avoir insulté. Depuis, elle n'a pas téléphoné. Moi non plus. J'attends lundi. Si elle ne vient pas, je l'appellerai.

Depuis cette scène, je n'arrive à m'intéresser à rien. La télé parle d'une vive tension entre les Etats-Unis et l'Irak, de bombardements qui pourraient déboucher sur une guerre ouverte. Tout le monde soupçonne Clinton de chercher par là à détourner l'attention de la pitoyable et rocambolesque affaire Lewinsky dans laquelle il est empêtré... Il est question aussi de tensions entre Serbes et Albanais au Kosovo, une région où je me souviens d'être passé il y a bien longtemps. Rien de tout cela ne parvient à me passionner.

J'essaie de travailler mais je n'y arrive pas. Les petites ou grandes histoires de Mistra ou de Florence me semblent soudain sans intérêt. Et puis, j'en viens à douter ; hier soir, je me disais, une fois de plus, que je suis en pleine contradiction : moi qui, à mesure que je vieillis, lis de moins en moins de romans, regarde de moins en moins de films de fiction, j'ai entrepris d'écrire une fiction, un roman...

Je viens de relire ce journal. Bientôt six mois que je l'ai commencé. Si on m'avait dit alors que, moins de six mois plus tard, je verrais Simone avancer vers moi, l'air mauvais et l'insulte à la bouche ! J'ai relu aussi mes *Croquis*. L'avant-dernier, c'est celui où je raconte l'épisode de la Casamance, lorsque nous avons cédé, Odile et moi, au chantage d'un type qui nous menaçait du « Bois sacré », autrement dit des incantations maléfiques d'un sorcier. C'est cet épisode que Simone était en train de lire quand je l'avais surprise, plongée dans mes feuillets. « *Qui est cette Odile ? Pas une fille du pays, on dirait. - Non, c'était une Française...* » Le dernier croquis, au sommet de la pile, c'est celui où je décris Simone en train de jouer un *Blé en herbe* africain avec Mouloud. Est-il possible que tout soit fini entre nous ? Hier soir, je suis passé à tout hasard à proximité des *Filets bleus*. Je ne suis pas entré dans la rue où se trouve l'hôtel, face aux chantiers de construction et de réparation navale. Je me suis contenté de longer le chantier en suivant la route et de jeter un coup d'oeil dans la direction de l'hôtel depuis le carrefour. Je n'ai vu personne. Le restaurant était ouvert, comme d'habitude, car il y avait de la lumière.

J'avais laissé inachevée l'histoire d'Otoko, ma Japonaise qui m'a fait languir des mois, et je m'y suis remis. Cette année-là, un de mes plus brillants élèves au Lycée français de Tokyo, était un jeune Japonais. C'était rare : je n'avais, en général, comme partout, que les enfants des diplomates ou hommes d'affaires français ou francophones, exilés provisoirement. Ce garçon, Omi, lui, était japonais ; son père était traducteur de livres français pour un éditeur de Tokyo. Omi était

très brillant, parlait remarquablement le français (l'anglais aussi d'ailleurs). Il est maintenant ingénieur chimiste et c'est une des rares personnes au Japon avec qui je continue à correspondre. Quand il fut reçu au Bacc, son père donna une petite réception à laquelle je fus invité. C'est là que je rencontrai Otoko, une vague cousine d'Omi. Comme toujours, elle était plus jeune que moi : elle devait avoir dans les 25 ans à l'époque. Elle travaillait dans une firme d'informatique. Je m'arrangeai pour la revoir, en faisant en sorte que ce fût le hasard qui semblât nous faire nous rencontrer. Je réussis à obtenir un rendez-vous, mais à condition que ce fut elle qui en fixât le lieu ! A ma grande surprise, elle me donna rendez-vous devant le grand *torii* du temple d'Asakusa, un lieu généralement envahi par la foule. Je me tenais debout sous les gros lampions multicolores quand je la vis arriver. Elle m'entraîna jusqu'au brûle-parfum, hérissé, comme toujours, de bâtonnets d'encens fumants, et me dit (en anglais, bien sûr) :

- On prétend que celui qui respire ici le parfum de l'encens, est guéri de sa folie, s'il est fou. Je vous conseille de le respirer.

- Je m'en garderai donc bien, lui répondis-je, car je tiens à ce que vous appelez ma « folie », et qui, à mes yeux, bien sûr, n'en est pas une.

J'obtins un nouveau rendez-vous et j'eus même le droit d'en fixer cette fois le lieu : je choisis le jardin français du Parc de Shinjuku, un endroit calme mais proche du quartier le plus trépidant de Tokyo. Notre marivaudage dura longtemps. Otoko finit cependant par capituler et ce fut une bonne maîtresse. Il n'était pourtant pas question que je l'épouse. Elle le savait bien et ne le demandait pas. Elle finit par rencontrer un jeune cadre américain, originaire de la Californie, qui faisait régulièrement des déplacements professionnels au Japon (il travaillait comme elle dans l'informatique). Elle l'épousa, partit aux Etats-Unis, et depuis, elle ne m'a jamais donné signe de vie. En la décrivant, j'ai essayé de rendre le côté « bégueule » de bien des Japonaises, qui parfois me faisaient penser à nos « Précieuses ridicules » et qui, par contraste, rendaient si originale, hors-normes, ma Uiko de Fuji-Yosnida. J'ai tapé mon texte, mais il sera à reprendre : je ne pouvais m'empêcher de repenser à Simone et à ses propos orduriers, l'autre soir.

J'ai refermé le dossier de mes « croquis ». L'Asie, l'Afrique, l'Amérique, l'Europe... A quoi bon toutes ces images, tous ces souvenirs ? A quoi bon, puisque tout cela doit se terminer dans une maison de retraite comme celle de la mère Madec, puis par une petite cérémonie dérisoire comme l'enterrement du père Calonnec, suivi d'un oubli définitif.. Si au moins il pouvait rester quelque chose de tout cela !... « *Mais quoi ?* comme dit Simone de Beauvoir. *Une colline ? Une fusée ?* » Un livre plutôt.. « *La vraie vie, c'est la littérature.* » Y compris les plus belles vies. Sans Homère, la vie d'Ulysse n'aurait servi à rien. Terrible, tout de même, qu'on ne puisse dire que des banalités quand on parle de la mort.

Mardi 17 février.

Hier lundi, Simone n'est pas venue. Hier soir je l'ai appelée. A peine eus-je dit : « Allô, c'est moi », qu'elle a raccroché violemment. Apparemment, sa colère est durable, peut-être même, je le crains, définitive. C'est incompréhensible. Même si je ne lui avais pas jeté Odile au visage, j'ai l'impression qu'elle était décidée à la rupture. Il y a des moments où j'ai l'impression qu'elle ne cherchait qu'un prétexte. Dès que j'ai parlé d'Öznur, elle a joué son grand jeu. Comme si elle n'attendait que ça. Comme si, au fond, c'était l'occasion qu'elle attendait. Mais pourquoi ?

Je ne suis pas désespéré, mais je suis triste. Je pense au sentiment de solitude que je vais éprouver maintenant. Je ne connaissais que Simone, ici ; je n'avais qu'elle à qui parler. Sans elle, je ne suis plus que... que quoi, au juste ? Peut-être pas « un vieux », mais un « vieux garçon », ou (pire) un « vieux beau ». Il est vrai que j'étais tout cela aussi avec Simone, mais j'en avais moins conscience. Elle me donnait l'illusion que ma vie continuait comme avant, avec une maîtresse

dans chaque lieu de séjour... Maintenant, me voilà seul et vraiment... « à la retraite ».

Mercredi 4 mars.

Avant-hier je rentrais de Vannes par la route (J'y avais laissé ma voiture dans un parking pendant que j'étais à Paris). Un moment, dans une automobile qui arrivait en face, j'ai bien cru reconnaître Simone assise à côté du chauffeur. Je n'ai pas eu le temps de voir qui conduisait. Quant à la voiture, c'était une assez grosse cylindrée. De couleur noire, si je me souviens bien. Hier soir, je suis allé flâner à tout hasard dans les parages des *Filets bleus*, mais, comme l'autre jour, je n'ai rien remarqué de particulier.

A Paris, tout s'est bien passé avec Öznur. Je ne l'ai pas trouvée vieillie. Juste un peu changée, parce qu'elle n'a plus la même coiffure qu'autrefois. Nous avons surtout parlé de la Turquie. Elle est de plus en plus mal à l'aise dans ce pays où l'Islam revient en force : elle m'en a donné de multiples exemples. Alors, elle qui hait l'Islam, à la fois pour son obscurantisme, en particulier vis à vis des femmes, évidemment, mais, plus généralement, parce qu'il symbolise un « Orient » qu'elle déteste, elle fait de la provocation : elle se promène dans Istanbul dans des tenues voyantes et osées, même si elles ne sont plus tout à fait de son âge, elle commande des boissons alcoolisées au restaurant, et puis elle « collectionne les mecs », comme elle dit, ouvertement et en refusant obstinément de se marier. Et même à Paris, elle a voulu aller dans tous les lieux qui symbolisent la liberté des mœurs, au *Lido*, au *Crazy horse*, des lieux où je n'avais jamais mis les pieds et qui, soit dit en passant, sont hors de prix.

Elle a repris l'avion le mercredi. Jeudi, j'ai appelé Odile qui a été toute surprise de me savoir à Paris :

- Je suis venu retrouver une ancienne copine d'Istanbul, lui dis-je. Elle était ici pour quelques jours. Elle a repris l'avion hier... Serais-tu libre, par hasard, le prochain week-end ?
- Je t'ai déjà dit que j'étais toujours libre ou que je pouvais toujours m'arranger pour l'être
- Et ça ne te gêne pas de... manger mes restes ?
- Ne dis pas de bêtises, veux-tu ?
- Je t'expliquerai.
- Alors, tu arrives quand ? Demain soir ?
- Demain soir, si ça te convient.
- Ça me convient

Nos corps se sont retrouvés avec la même ferveur qu'à chacune de nos rencontres. Après l'amour, nous étions couchés sur le dos, côte à côte, silencieux, comblés. Au bout d'un moment, j'ai dit :

- Tu sais, Simone, ma...
- Ta concubine, oui, je sais...
- Ma concubine, si tu veux... Eh bien, elle m'a plaqué.

Il y eut un moment de silence, au point que je me suis demandé si elle avait bien entendu. Et puis je l'entendis me demander :

- C'est sûr ? définitif ?
- Je pense que oui.
- Qu'est-ce qui s'est passé ?
- Il s'est passé que je lui ai dit : « Je vais aller à Paris quelques jours rejoindre une ancienne copine que j'ai connue il y a quinze ans à Istanbul. »
- C'est tout ?
- C'est tout.
- C'est incroyable.

- Incroyable mais vrai. Elle m'a fait une scène ! Si tu avais entendu ça ! Des insanités.
Je lui ai raconté la scène de l'autre jour à Kerilis. Il y eut à nouveau un assez long silence. Puis elle dit :
- Tu l'aimais ?
Je me redressai sur un coude, me penchai sur elle et pris sa bouche :
- Odile, c'est toi que j'aime.
Je posai mes lèvres sur ses yeux :
- C'est vrai, Odile, je t'aime. Tu me crois ?
- Je te crois... Je suis bien obligée de te croire, ajouta-telle avec un sourire. Puis après un instant, elle reprit :
- Ecoute, puisque tu es seul, maintenant, j'irai passer les prochaines vacances chez toi, avec toi, tu veux bien ?
Je repris sa bouche avec avidité.
- Tu me feras connaître ton coin de Bretagne, d'accord ?
Odile avait tout compris. Au fond, je n'avais jamais aimé Simone.

Vendredi 6 mars.

En début d'après-midi, je suis retourné roder du côté du Bosséno et j'ai une fois de plus jeté un coup d'oeil de loin vers *Les filets bleus*, depuis l'entrée de la rue. Une Mercedes noire était stationnée devant l'hôtel. J'ai instinctivement reculé de quelques pas et je me suis dissimulé derrière un des bateaux du chantier naval. Au bout de quelques instants, j'ai vu sortir un grand type, l'air sportif, coiffé d'une casquette et vêtu d'une gabardine serrée autour de la taille par une ceinture. Je lui ai donné entre 50 et 55 ans. En tout cas, il est plus jeune que moi. Simone est sortie peu après, l'a rejoint, a pris son bras : ils se sont dirigés vers la voiture, y sont montés, et ont démarré aussitôt. Dans ma direction. J'ai donc commencé à marcher vers le port du Couédic, d'un air détaché. La voiture m'a dépassé puis a tourné autour du rond-point et a pris la direction du Bourg. Elle était immatriculée dans les Côtes d'Armor.

C'était donc ça ! Voilà la vraie raison de la scène qu'elle m'a faite l'autre jour ! Elle voulait en finir avec moi parce qu'elle avait trouvé quelqu'un d'autre, mais elle voulait aussi me faire porter le chapeau de la rupture. Il lui fallait un prétexte et elle l'avait trouvé. Je me doutais bien aussi que cette dramatisation soudaine n'était pas tout à fait naturelle... Qui est ce type? Peut-être quelqu'un qui a une résidence secondaire dans la commune et qui y vient assez régulièrement, d'autant qu'il habite un département limitrophe. Simone doit le connaître depuis quelque temps. Sans doute avant notre voyage en Afrique. Peut-être pendant mon saut de puce en Grèce. Il a du venir dîner, un soir, aux *Filets bleus*. En Afrique déjà, et même les semaines qui ont précédé ce voyage, je la trouvais changée, et, comme je l'ai écrit un jour, « un peu bizarre ». Tout s'explique.

Je ne l'aimais sans doute pas vraiment. En tout cas, pas comme j'aime Odile, par exemple. Mais tout de même, il n'est jamais agréable de se voir préférer quelqu'un d'autre. Ce type est plus jeune que moi, certes, mais enfin pas tellement. Ce n'est pas un gigolo. Il est vrai qu'il y a peut-être des choses que je ne sais pas, des questions d'intérêt... Il est possible qu'il soit riche, gros commerçant ou chef d'entreprise. Simone peut envisager de se remarier. Mais alors, pourquoi ne pas me l'avoir avoué franchement ? J'aurais très bien pu le comprendre et je ne l'aurais sans doute pas mal pris.. La franchise : c'est l'attitude qu'aurait adoptée Odile, par exemple. Tandis que l'odieuse comédie de l'autre soir !...Etait-ce pour être bien sure que je ne chercherais pas à revenir, à renouer les fils ? Si c'était la raison, elle était dérisoire. En tout cas, cette fois, c'est clair : tout est terminé entre elle et moi. Me voilà seul.

Lundi 16 mars.

Deuxième lundi sans Simone depuis que je suis rentré de Paris. Il y a cinq semaines aujourd'hui qu'elle m'a joué sa grande scène. Cet après-midi, en passant près des chantiers navals du Bosséno, j'ai vu de loin la Mercedes noire arrêtée devant l'Hôtel et je n'ai pu m'empêcher de les imaginer au lit, tous les deux, comme nous l'étions autrefois, elle et moi, chaque lundi à Kerilis. Ce n'est pas très agréable à penser...

Le pire, finalement, c'est de n'avoir jamais personne à qui parler. Je n'avais pas de conversations d'un très haut niveau avec Simone, et puis elle était surtout préoccupée d'elle-même. Elle savait peu écouter, s'intéresser à l'autre, comme le fait Odile... Mais enfin nous parlions : du quotidien, d'elle, de moi, de nous... C'est même elle, au fond, qui m'a donné l'idée de mes *Croquis*. Et puis, quand je cafardais, ou simplement quand je n'avais pas envie de dîner seul devant la télé, j'allais aux *Filets bleus*. Maintenant c'est fini. Dans le village, il n'y a que des gens (d'ailleurs peu nombreux) comme mes voisins, les Falher, à qui je n'ai rigoureusement rien à dire.

Et pourtant, chose surprenante : le fait d'avoir découvert la vraie raison pour laquelle Simone a voulu rompre, de savoir que c'est bien elle qui a voulu cette rupture et que ce n'est pas moi qui l'ai provoquée par ma maladresse, cela m'a libéré : je me suis enfin mis au travail et mon roman avance. Il est vrai que j'ai décidé de commencer par le plus facile : j'ai entrepris de rédiger d'abord ce que j'appelle mes *morceaux de bravoure*. Ces morceaux sont finalement des fragments de la fresque, de la toile de fond, donc de ce que je connais le mieux : l'arrivée à Venise de la délégation byzantine, la rencontre de l'Empereur d'Orient et du Doge, la remontée du Grand Canal jusqu'au Rialto, ce sont des tableaux colorés, pittoresques, et d'autant plus faciles que j'en ai trouvé la plupart des éléments dans une biographie déjà ancienne du cardinal Bessarion. L'arrivée à Ferrare et l'ouverture du concile d'Union des églises (une Union rejetée par beaucoup de Grecs, dont Pléthon), cela n'est pas non plus très difficile à raconter. Pas plus que Mistra n'est difficile à décrire. J'en ai fait un long et beau tableau qui pourrait bien être l'« ouverture » du livre, et qui se termine par la présentation de Pléthon et de mon héros, le jeune Démétrios, homonyme du despote de Mistra à cette époque.

Le danger qui me guette, je le sais bien, c'est que mon intrigue romanesque, que j'ai pris l'habitude d'appeler mon *scénario*, ne soit noyée dans la fresque. Et comme ce scénario est au fond ce qui me passionne le moins, je retarde le moment de m'y atteler. Mon héroïne, surtout, ne m'apparaît pas encore clairement. Il m'arrive même de me demander si je dois en faire une Florentine. Si j'y renonce toute l'intrigue sera à reprendre...

Mercredi 18 mars.

Odile m'a appelé. Son sixième sens lui a sans doute fait deviner que je devais broyer un peu de noir ici tout seul. Elle a pris prétexte d'une exposition sur l'art khmer qui se tient en ce moment à Paris, pour me suggérer d'y « monter » quelques jours. Elle sait que je connais Angkor et notre ex- « Indochine » française que j'avais visitée, une année, pendant les vacances scolaires, quand j'étais à Tokyo. Et puis, elle a fini par me dire :

- De toute façon, expo ou pas, si tu cafardes dans ton village, tu viens quand tu veux... Tu sais que je suis toujours libre ou que je peux l'être à tout moment.
- Entendu, merci. Je te ferai signe. Bisous.

Pourquoi pas, après tout ? Mais pas un aller et retour par le train. J'ai déployé une carte routière de la France en repérant les villes ou les sites à voir ou à revoir entre la Bretagne et Paris à l'aller et au retour. Ça ne manque pas. Les jours commencent à allonger. Les prévisions météo à moyen terme ne semblent pas trop mauvaises. Si je pars en fin de semaine, je peux être là-bas pour le week-end suivant, celui des 28 et 29 mars. D'après les dates que m'a données Odile, l'expo ne sera pas

encore terminée. Je lui téléphonerai demain ou après-demain pour lui annoncer mon arrivée

Vendredi 27 mars.

Comme je l'avais fait à Mistra, j'ai emmené ce journal avec moi pour mon escapade dans la région parisienne. J'ai revu plusieurs châteaux de la Loire, et puis Tours, Blois...Ce soir je couche à Chartres : j'ai passé deux heures, cet après-midi, à revoir la Cathédrale, pour la cinquième ou sixième fois au moins. Evidemment, deux heures, c'est dérisoire. Mais quatre heures, ce serait tout aussi insuffisant. Je me suis dit qu'une année, quand je serai trop vieux pour voyager, je viendrai m'installer à l'hôtel pendant huit jours, plus s'il le faut, et que je visiterai Chartres vitrail par vitrail, chapiteau par chapiteau, statue par statue... *Quand je serai trop vieux pour voyager...*

Mais quand déciderai-je que je suis trop vieux pour voyager ?

Mardi 31 mars.

Odile reprenait son travail hier matin. J'ai donc pris la route du retour après un excellent week-end. Dimanche, nous avons été visiter l'exposition puis, comme le temps était printanier, nous nous sommes promenés dans Paris en amoureux...

Samedi soir, au restaurant, Odile a voulu savoir où j'en étais de mon roman . Puis c'est elle-même qui m'a reparlé des vacances à Kerilis. J'ai cru devoir lui dire :

- Si par hasard tu préférerais que nous fassions un voyage quelque part dans le vaste monde, je n'y vois pas d'inconvénient, tu sais...
- Non, je serai contente de connaître ton cadre de vie. Un voyage, ce sera toujours possible une autre année.

J'en ai profité pour lui poser une question qui me trottait dans la tête :

- Un jour, je t'ai demandé si tu avais une « liaison » et tu m'as répondu : « Plus ou moins », en précisant : « plutôt moins que plus ». Ça voulait dire quoi, si je ne suis pas indiscret ?

Elle a balayé la question d'un revers de main :

- On n'en parle plus, c'est fini. C'était un collègue de ma boîte. Marié, père de famille, et de plus catho ! Pour lui, cette histoire était un vrai drame, un écartèlement permanent. Le « démon de midi », quoi !

- Je vois. Et c'est lui qui a mis fin à l'aventure ?
- Evidemment. La mort dans l'âme, comme il se doit. Mais je ne l'ai pas chassé. Je ne l'ai pas retenu non plus, d'ailleurs. La tragédie, ce n'est pas vraiment mon truc, comme on dit.

J'avais sur le bout de la langue la question de l'éventuel remplacement de l'écartelé, mais je n'ai rien dit : j'aurais été un peu mufle. Ce que j'ai retenu de tout cela, c'est que, finalement, nous sommes seuls, Odile et moi.

Ce soir, je passe la nuit dans le ravissant petit village de Montsoreau, un site balzacien. Demain, je me fais une joie par avance de longer la Loire entre Saumur et Angers, une fois de plus. Je ne me lasse pas du fleuve royal et de sa vallée. Et puis je retournerai peut-être voir, au château d'Angers, la *Tapisserie de l'Apocalypse*, dont je me souviens à peine

Dimanche 12 avril.

Cet après-midi, comme il faisait beau, j'ai fait une grande sortie pédestre. J'ai suivi les sentiers côtiers jusqu'à Port-Cado, à l'entrée du Golfe, et je suis rentré par les chemins creux qui serpentent entre les champs, de village en village... Un fameux ruban ! Je pensais à Florence et à Mistra. J'ai fini par me convaincre qu'il est nécessaire, symboliquement, que mon héroïne soit Florentine. Car c'est bien l'Académie platonicienne de Florence qui a repris, même si elle les a passablement édulcorées, les idées de l'École de Mistra et donc de Pléthon. Il faut que l'Humanisme apparaisse à cette jeune femme comme un moyen de venger la mort de son Démétrios qu'elle n'aura pas réussi à empêcher. Mais je ne veux surtout pas en faire une « femme savante », encore qu'il n'en manquât pas dans l'Italie de la Renaissance.

Finalement, me disais-je en arpentant mes chemins creux, ce qui rend la vie absurde, ce n'est pas la mort, c'est l'oubli définitif qui suit la mort. La vie de Jean-Jacques Rousseau n'a pas été absurde, ni celle de Rimbaud, ni celle de Shakespeare. Quand je vois l'acharnement que mettent les érudits à reconstituer leur vie, leurs pensées, leurs sentiments, dans le cas de Shakespeare quand je lis de livre de Mme Longworth-Chambrun, par exemple, et que je constate la peine qu'elle se donne pour traquer la moindre allusion susceptible d'éclairer tel point obscur de sa vie, telle expression mystérieuse de ses *Sonnets* ou telle réplique de sa pièce la moins connue, quand je vois la piété avec laquelle des foules venues de partout visitent sa maison natale de Stratford, quand j'y découvre, dans les vitrines, des traductions de ses œuvres en bengali ou en chinois, je me dis que sa mort à lui n'a vraiment été, comme disent les Chrétiens, qu'un passage vers l'immortalité. Mais pour le coup, c'est le moment de dire qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus...

En rentrant, j'ai ouvert, une fois de plus, *La Force des choses* de Simone de Beauvoir à la dernière page : « *Pourtant je déteste autant qu'autrefois m'anéantir. Je pense avec mélancolie à tous les livres lus, aux endroits visités, au savoir amassé, et qui ne sera plus. Toute la musique, toute la peinture, toute la culture, tant de lieux : soudain plus rien...* » Elle termine en constatant qu'elle a été « *flouée* ». Non pas que la vie l'ait déçue, bien au contraire, puisqu'elle vient de dire que toutes ces « *promesses* » de la vie, qui lui faisaient battre le cœur, quand elle était adolescente, « *ont été tenues* ». Non, ce qui rend la vie absurde, c'est que toutes ces promesses que la vie a tenues et qu'elle énumère longuement, « *nulle part cela ne ressuscitera* » et que finalement « *rien n'aura eu lieu.* » Et encore, elle a écrit des livres, elle, qui ne lui procureront sans doute pas une immortalité comparable à celle de Shakespeare, mais qui, au moins, lui survivent. Elle aura laissé quelque chose après elle. Mais moi ? Les chances pour qu'un de mes manuscrits soit publié sont faibles, je le sais bien. On ne s'improvise pas écrivain à soixante ans passés.

Samedi 18 avril.

J'ai trouvé un curieux mail ce matin sur mon ordinateur. Un message en anglais envoyé de Tokyo par un Japonais, un certain Yutaka Eki, dont le nom ne me dit rien. Il est étudiant, paraît-il. Il m'annonce qu'il viendra en Europe, cet été, avec un groupe d'étudiants, (il ne précise pas à quel moment), et que, pendant qu'ils seront en France, il quitterait volontiers son groupe, quelques jours, pour venir me voir. « *J'ai à vous dire des choses qui vous intéresseront*, me dit-il. *Serez-vous, cet été, à cette adresse qu'on m'a donnée ?* » Suivait mon adresse à Kerilis.

Il n'y a qu'une personne à Tokyo qui connaisse mon adresse E-mail (mais pas mon adresse tout court, du moins je ne crois pas). C'est mon ancien élève, prénommé Omi, aujourd'hui ingénieur chimiste. Il m'arrive de recevoir un message de lui. Rarement d'ailleurs : après tout, il y a 14 ans que j'ai quitté le Japon. Quand je reçois un mail, il est généralement accompagné d'une « *pièce jointe* » portant sur la situation du pays ou de l'Extrême-Orient (la dernière fois, c'était sur les répercussions au Japon de la « *crise asiatique qui a commencé l'an dernier en Thaïlande et qui a fait tache d'huile...* ») Je

ne vois qu'Omi qui ait pu donner mon adresse E mail à ce Yutaka (mais comment a-t-il connu mon adresse postale ?). Je vais lui envoyer un mail pour lui demander de quoi il s'agit.

Mercredi 22 avril.

En attendant d'envoyer un mail à Omi et avant de décider ce que je dois répondre au dénommé Yutaka, j'ai appelé Odile et je lui ai expliqué de quoi il s'agissait :

- Je n'ai aucune raison de ne pas recevoir ce jeune homme, lui ai-je dit. Mais, avant de lui répondre, je voulais savoir quand tu comptes venir ici cet été, autrement dit quand tu seras en vacances : août ou juillet ? C'est pour être sûr qu'on sera là au moment de son passage, tu comprends ?
- Je ne le sais pas encore de façon sûre, mais il y a de fortes chances pour que ce soit en août. Pourquoi ? Tu comptes t'absenter en juillet ?
- Je n'ai aucun projet. Mais ce que je veux pouvoir dire à ce jeune homme, c'est quand il est sûr de me trouver ici.
- Disons août. Je vais demander confirmation demain : si ça changeait, je te le ferais savoir immédiatement..

Jeudi 30 avril.

J'ai reçu une réponse d'Omi. Un jour, me dit-il, il a en effet vu arriver ce Yutaka, un garçon très sympathique, paraît-il, qui lui a demandé s'il avait mes coordonnées. Sans préciser pourquoi il en avait besoin. Omi n'a pas vu de raison de ne pas lui donner mon adresse E mail. Comment Yutaka avait-il lui-même connu l'existence d'Omi et ses relations avec moi ? Il paraît que c'est le Lycée français de Tokyo qui l'a renseigné. Tout cela est bien mystérieux. J'échafaude mille hypothèses, mais elles sont toutes absurdes.

En tout cas, avant-hier soir, Odile m'a confirmé que c'est bien en août qu'elle sera en vacances. Je vais donc pouvoir répondre à Yutaka que je serai ici tout l'été. C'est généralement en août que les Japonais voyagent. Le plus souvent en voyage organisé, d'ailleurs. Il n'y a donc pas de raison pour que nous ne puissions pas nous rencontrer. Mais que peut-il avoir d'« intéressant » à me dire ?

Vendredi 22 mai.

Je ne tiens plus très régulièrement ce journal. C'est que je suis accaparé par mon roman et que je ne veux pas que ce journal devienne celui de mon livre. Je trouve passionnant le *Journal des Faux-monnayeurs*, mais un tel ouvrage n'a de sens que si l'on est Gide. De plus, ce n'est pas pour cela que j'ai commencé à noter au jour le jour ce qui me passait par la tête

Depuis que Simone m'a quitté et que je n'ai plus personne à qui parler, j'écoute la radio plus souvent qu'autrefois. Elle est infiniment moins paralysante que la télévision. On peut écouter de la musique en faisant autre chose. Même les interviews et débats de *France-Culture*, souvent passionnants, n'interdisent pas de s'occuper dans la maison : il n'y a que pour lire ou écrire que j'ai besoin du silence complet. Les informations radiophoniques sont plus complètes que celles de la télé, encombrées (sauf celles d'ARTE) par les chiens écrasés, les faits divers et les anecdotes dépourvues d'intérêt. Sans parler du sport.

Odile, qui m'a appelé hier soir, m'a parlé de mon livre. Elle semble avoir pris ce projet très au sérieux. Plus que moi, finalement. Et elle se place résolument, elle, dans la perspective d'une publication et donc au point de vue d'un éditeur (Elle a même dû en parler à son amie qui travaille dans une maison d'édition) Elle s'étonne (et son amie a dû la confirmer dans cette idée, peut-être même la lui suggérer) que j'aie eu l'idée de me lancer dans un roman historique, surtout, me dit-elle avec, à l'arrière-plan, des personnages peu connus et une époque qui, même si elle est importante historiquement, n'est pas, comme elle dit, « médiatique ». Elle a probablement raison et plus encore quand elle s'étonne que je prenne si facilement mon parti, par avance, d'un échec de ce projet. « *Ecrire, si ce n'est pas pour des lecteurs, n'a pas plus de sens que parler sans personne qui t'écoute* », ajouta-t-elle. C'est vrai, bien sûr. Je lui réponds que, si je me suis lancé dans cette aventure, c'est avant tout pour *faire* quelque chose de ma retraite et pour me prouver que je suis capable d'être aussi un *créateur* et pas seulement un consommateur de livres. Si je doute du résultat, c'est essentiellement parce que j'ai 64 ans et qu'on a rarement vu un auteur publier un premier livre à cet âge. Mais j'ai tort, c'est probable.

Lundi 1^o juin.

Samedi dernier, le Dr Cornec m'a donné un nouveau sursis. Mais à nouveau un sursis de six mois seulement : le taux de P.S.A. n'avait pas bougé mais il reste élevé. L'épée de l'opération, c'est-à-dire de l'impuissance, reste donc suspendue au-dessus de moi. Je sais qu'elle tombera tôt ou tard et il m'arrive de me demander comment je réagirai ce jour-là. Je n'ai pas osé en parler à Cornec : il faudra que je le fasse la prochaine fois. Je lui demanderai si aucun de ses patients, quand il s'est retrouvé dans cette situation, n'a fait de dépression nerveuse ou même n'a sombré dans la folie pure et simple... Je lui ai seulement demandé si, quand des cellules cancéreuses sont décelées, il est nécessaire de faire l'ablation totale de la prostate et, si j'ai bien compris, la réponse est oui.

Soudain, je ne sais pourquoi (car ce n'est pas la première fois que Cornec me donne un sursis, loin de là), je me suis mis à paniquer. Eunuque ! Avoir Odile nue à côté de moi et ne rien ressentir ! Il y a effectivement de quoi devenir fou. Et brusquement, je me suis dit : « Mais alors, mais alors... Qu'est-ce que tu fais là ? » J'ai repensé à Montaigne : « *A mesure que la possession du vivre est plus courte, il me la faut rendre plus profonde et plus pleine.* » Je me suis dit, que si le vieux Maître avait été là, devant moi, il n'aurait pas hésité, avec la verdeur de langage qui le caractérise parfois, à remplacer le verbe *vivre* par *bander* ou *baiser*, et à me dire : « *Réfléchis : dans un an, dans deux ans, dans six mois peut-être, tu vas devenir un eunuque. Et tu vas te mettre au lit seul ce soir, demain soir, après demain soir ?... Tu vas attendre tranquillement deux mois encore que ta maîtresse arrive ici pour faire l'amour avec elle ? Es-tu fou ? Comment peux-tu te résigner à perdre un temps si précieux et dont tu sais qu'il t'est compté ? Dépêche-toi de jouir, voyons, pendant que tu en as encore les moyens !* » J'ai pensé téléphoner immédiatement à Odile et lui annoncer mon arrivée. Mais j'ai eu peur qu'elle ne me prenne pour un cinglé. Et puis je me suis dit : « Tu es en train de faire une crise de démence. Prends le temps de la réflexion. » Et je suis parti prendre l'air, dans l'espoir de retrouver la raison .

Mercredi 3 juin.

Je n'ai pas retrouvé la raison et hier soir je me suis décidé à appeler Odile :

- Tu ne sais pas ce qui m'arrive ? lui dis-je. J'ai envie de faire l'amour avec toi. Est-ce que je peux venir le week-end prochain. Tu ne peux pas comprendre, mais je t'expliquerai
- Comment « Tu ne peux pas comprendre » ? Je comprends très bien, voyons !
- Non, tu ne sais pas tout. Il faudra que je t'explique.
- Comme tu voudras. Alors, vendredi soir ? D'accord ?

- D'accord. Je t'embrasse.

J'ai pensé que je prendrais le train, puis le R.E.R. pour gagner les Yvelines.. Et il m'est venu une pensée ignoble. Je me suis dit : « *Les Filets bleus*, c'était quand même moins loin. »

Mardi 16 juin.

L'été s'annonce. Il fait jour maintenant jusqu'à près de 11 heures du soir. Mais heureusement, à Kerilis, on n'est pas accablé par les fortes chaleurs qui, d'après la radio, règnent sur presque toute la France et qui, effectivement, régnaient sur la région parisienne. Les vacanciers commencent à arriver : quelques maisons du village sont déjà ouvertes et il y avait un peu d'animation, hier soir, sur le port du Couédic.

C'est le vendredi 5 juin au matin que j'ai pris le train pour Paris. Odile, qui m'attendait, puisque je m'étais annoncé, au bas de son immeuble, par l'interphone, m'a ouvert dès mon coup de sonnette et s'est contentée de me faire un petit sourire complice qui signifiait : « Pas besoin d'explication, va !... Des faiblesses comme ça, je les connais bien. ».

Après mon coup de fil du mercredi précédent, j'avais commencé par me dire que je perdais la tête, que la perspective de l'impuissance m'avait brusquement rendu fou. Et puis non, je m'étais systématiquement remis à me répéter, comme si c'était pour moi un devoir de ne pas oublier : « Un jour ou l'autre, ça va être terminé. *Il faut* que tu en profites pendant que tu le peux encore. Tu as une belle maîtresse, une femme que tu aimes, qui te met en transes chaque fois qu'elle commence à se déshabiller. Profites-en. Doublement, triplement. Dis-toi, quand tu vas la voir : « Je pourrais être déjà impuissant et je ne le suis pas, c'est merveilleux. » Pendant toute la journée du jeudi, sur les sentiers de Kerilis, je m'étais appliqué à imaginer Odile dans les situations les plus érotiques et le soir, loin d'écartier ces images, je m'exerçais à les rappeler et à les varier indéfiniment. Toute la journée du vendredi, dans le train, puis dans le R.E.R., je n'avais cessé d'entretenir et de raviver mon obsession. Aussi quand Odile m'ouvrit sa porte et me sourit, je commençai par la serrer dans mes bras et par dévorer à pleine bouche ses yeux, ses lèvres, son cou...

- Eh bien, me dit-elle, qu'est-ce qui se passe ?

- Il se passe que j'ai envie de toi.

- Je sais cela, mais tu m'as dit que je ne pouvais pas comprendre . Tu as même ajouté qu'il fallait que tu m'expliques. Qu'y a-t-il ?

- Je t'expliquerai, mais laisse-moi d'abord jouir.

- Mais qu'est-ce qui t'arrive ?

- Je t'expliquerai.

J'étais comme l'adolescent qui n'a cessé de rêver dans les moindres détails, pendant des jours et des nuits, à ce qu'il va faire la première fois, avec sa petite amie. J'entrepris de déshabiller Odile fébrilement puis de pétrir tout son corps de mes mains et de le labourer de mes lèvres. Après quoi j'allai l'allonger sur le bord d'une table et la pris presque violemment.

- Je ne t'ai jamais vu dans un état pareil, me dit-elle. Ce n'est pas que ça me déplaît, bien au contraire. J'ai joui. Tu t'en es rendu compte, je suppose. Mais je me dis qu'effectivement, il doit y avoir quelque chose que je ne sais pas.

Je l'ai reprise dans mes bras. Elle était nue, mais dans ma précipitation, je ne m'étais pas complètement déshabillé : j'étais en bras de chemise.

- Il y a quelque chose que tu ne sais pas. Quelque chose de dramatique.

- De dramatique... Laisse-moi réfléchir... Tu as une maladie grave.

- Tu brûles.

- Tu n'as plus que quelques mois à vivre.

- Presque. A vrai dire, tu sais, je ne comprends pas trop ce qui m'a pris subitement. Car c'est une

vieille histoire. Il y a quatre ans, on m'a fait une biopsie de la prostate. Négative : pas de cellules cancéreuses. Mais on vérifie mon taux de P.S.A. régulièrement et le médecin me donne à chaque fois un sursis en me prévenant chaque fois que, si le P. S.A. augmente brusquement, il faudra me faire une nouvelle biopsie et que si, comme c'est probable, on me trouve cette fois des cellules cancéreuses, il faudra me faire l'ablation de la prostate et alors... alors... écoute bien...

- J'écoute, mais j' ai compris.

- Je serai un eunuque. Impuissance sexuelle définitive. . Nous pourrons être comme nous sommes en ce moment, dans les bras l'un de l'autre : ça ne me fera rien. Je ne pourrai plus te faire jouir ni jouir moi-même.

Il y eut un long moment de silence. Je repris :

- Au début, mon médecin me donnait un sursis d'un an. En novembre, l'an dernier, il y a eu une alerte P.S. A. et le sursis a été réduit à six mois mais, sur le moment, je n'en ai pas fait une maladie. Je ne sais pas ce qui m'a pris cette fois. Mercredi soir, je me suis dit brusquement...

- J'ai compris. Mais, dis-moi, à supposer que tu doives subir une nouvelle biopsie, dans six mois ou plus, rien ne te prouve qu'on te trouvera des cellules cancéreuses. Après tout, la fois précédente, on n'en a pas trouvé.

- Il n'y a pas de certitude, c'est vrai, mais il y a, disons, une forte probabilité. Si le P.S.A. monte brusquement, tu sais, ce sera mauvais signe.

- S'il monte.. Mais tu ne peux pas savoir en ce moment s'il montera.

- C'est vrai. Le sursis peut être renouvelé encore plusieurs fois, mais tôt ou tard...

- Tôt ou tard tu mourras. Et moi aussi. Il n'est pas raisonnable d'anticiper sur les catastrophes, même si on est sûr qu'elles se produiront.

- Tu as raison. Je ne suis pas raisonnable. Tu dois même me prendre pour un fou d'arriver comme ça brusquement et de te sauter dessus comme un satyre.

- Mais pas du tout. Je t'ai même dit un jour au téléphone que tu pouvais venir quand tu voulais si tu cafardais dans ton village

Elle m'entraîna par la main, me fit asseoir dans un fauteuil, s'installa à califourchon sur mes jambes, tournée vers moi, me prit par les épaules, les bras tendus, et me dit :

- Ecoute... Puisque tu es venu pour ça, on fera l'amour tous les soirs. Et même de jour, si tu le veux, comme en ce moment. Si tu en as envie, on pourra même se payer des fantaisies qui sortent de l'ordinaire, comme tout à l'heure. Ça me convient très bien. Même des fantaisies de détraqués, si tu y tiens...

J'ai repensé à mon vieux Montaigne. Quand on a des « *contentements* », dit-il, ce qui est important, c'est de ne pas les laisser « *friponner aux sens* », mais au contraire de les « *étudier, savourer et ruminer* », autrement dit de bien en prendre conscience. Même s'il s'agit des « *contentements* » les plus simples, à commencer par le sommeil.

- Ce n'est pas tellement à des fantaisies sortant de l'ordinaire que je pense, lui dis-je. L'essentiel, c'est de prendre conscience très fortement du bonheur qu'on a, surtout quand on sait que ce bonheur ne va pas durer très longtemps. Par exemple, je suis en train de faire l'amour, même de la façon la plus classique, la plus banale, et je me dis (*// faut que je me dise*) : « Je pourrais être impuissant. Je le serai sans doute bientôt. Mais pour l'instant je ne le suis pas. Je bande, je baise, j'éjacule. C'est fabuleux. »

- D'accord. Tu feras comme tu voudras et tu resteras le temps que tu auras envie. Et on recommencera jusqu'à ce que tu sois rassasié. Ça te va ?

- Ah, dis-je, si j'avais trente ans de moins, ou même seulement vingt, je pourrais rester toujours sans être jamais rassasié.

- Si tu appliquais bien ta théorie, tu ne dirais pas : « Si j'avais vingt ans de moins », tu dirais : « Je pourrais avoir vingt ans de plus et je ne les ai pas. C'est fabuleux. »

- Tu as raison. Tu es décidément plus raisonnable et plus logique que moi.

- Allez, viens, on recommence !

Et sans façon, elle alla se mettre en levrette sur le tapis. Cette fois, je me déshabillai

entièrement avant de la rejoindre.

Le week-end fini, je suis finalement resté toute la semaine. Comme Odile ne rentre pas le midi, j'étais seul dans son appartement toute la journée. J'allais généralement faire un tour dans la petite ville ou ses environs immédiats, puis je rentrais un peu avant l'heure de son retour. J'allais ouvrir dès que j'entendais sa voix, en bas, dans l'interphone, et je l'attendais sur le seuil de la porte. Nous avions pris l'habitude de faire l'amour tout de suite, systématiquement, au point que, le soir, quand nous nous couchions, j'étais épuisé et le plus souvent, je m'appliquais à la faire jouir sans la pénétrer. Dimanche soir, je lui ai avoué que cette fois, je n'en pouvais plus et, lundi matin, je suis rentré. Odile doit me rejoindre à Kerilis dès le soir du 31 juillet. C'est un vendredi. J'irai l'attendre à la gare de Vannes.

Jeudi 25 juin.

Je ne sais si c'est mon séjour chez Odile qui en est la cause mais, dès mon retour, je me suis remis à mon bouquin avec une ardeur renouvelée. J'ai enfin pris à bras-le-corps mon *scénario* et je commence maintenant à connaître assez bien mon héroïne. J'ai finalement décidé d'en faire une suivante de l'épouse italienne d'un prince de Mistra, princesse fictive mais inspirée d'un personnage historique. Tout cela a passablement bouleversé mon intrigue et en particulier les conditions de la rencontre de mes deux amants. Mais, pour l'instant, les passages de fiction se relient fort bien aux « morceaux de bravoure » historiques. S'agissant de la fiction, d'ailleurs, je m'aperçois que je ne dois pas chercher à prévoir les événements à l'avance dans tous leurs détails : les personnages ont leur logique et je dois la respecter ; ce sont eux qui me guident, au moins autant que l'inverse. Par contre, pour l'arrière-plan historique, j'ai établi une chronologie des faits aussi précise que possible (car rien ne me paraît plus condamnable que de falsifier l'histoire) et je veille à ce que les événements successifs du « scénario » prennent exactement place dans ce cadre. Jusqu'à présent, j'ai constaté avec une sorte d'étonnement que cela se passait bien ainsi. Je commence à me prendre au jeu. Certes je continue à croire que les chances pour que ça puisse convenir à un éditeur sont limitées, mais je sens maintenant que je serai déçu si mon projet échoue. Ce qui n'est pas sans m'inquiéter d'ailleurs.

Je suis tellement accaparé par ce roman que je délaisse mes *Croquis*. Je n'en ai guère écrit qu'un ou deux depuis celui que j'ai appelé *Le Blé en herbe*, des « choses vues » dans les pays arabes du Proche ou du Moyen-Orient où j'ai fait quelques voyages quand j'étais à Istanbul. J'ai relu ces *Croquis*, l'autre jour. Il y a un problème (je viens de le découvrir) qui tient à la chronologie : ces petits textes renvoient à des époques différentes ; ces « choses vues » sont datées et certaines d'entre elles, à l'heure actuelle, sont même périmées : ce que l'on pouvait voir dans la Russie de l'époque soviétique n'existe évidemment plus ; quand je suis arrivé à Calcutta, il y aura bientôt 35 ans, on voyait encore, le matin, sur les trottoirs du centre-ville, des cadavres de pauvres malheureux morts pendant la nuit, ce qui aujourd'hui, Dieu merci, a disparu... Je donnerai tout cela à lire à Odile, quand elle sera là, de même, d'ailleurs, que le début de mon roman historique : elle aura un regard neuf et neutre que je ne peux évidemment plus avoir.

Samedi 11 juillet.

Il m'arrive de repenser à mon délire du mois dernier et à la folle semaine (et même un peu plus) que j'ai passée chez Odile, et que je lui ai fait passer. Elle m'a appelé plusieurs fois depuis mon retour, surtout les premiers jours : elle était manifestement inquiète, se demandant si je n'allais pas sombrer dans une dépression nerveuse. Elle m'a dit aussi, l'autre soir, que ma rage de prendre conscience du bonheur au moment où on l'éprouve, devrait sans doute être érigé en règle de vie.

- C'est fait depuis longtemps, lui dis-je. Depuis Montaigne, en tout cas, et même depuis les

Epicuriens antiques.

- Ah ? Il faudra que tu m'expliques ça. Je suis moins cultivée que toi, tu sais...
- A propos, j'ai appris que tout espoir n'est pas définitivement perdu, même en cas d'opération.
- Tiens ! Comment sais-tu cela ?
- C'est mon médecin qui me l'a dit.

C'était vrai. Dans la semaine qui a suivi mon retour, j'ai demandé un rendez-vous au Dr Cornec et je lui ai avoué la vérité, à savoir que je broyais du noir à la pensée de devenir définitivement impuissant suite à une éventuelle opération.

- N'avez-vous jamais eu de clients, lui ai-je demandé, qui, dans cette situation aient fait une dépression nerveuse, voire qui aient carrément sombré dans la folie ?

Il a commencé par me répondre, comme je m'y attendais, que je ne devais pas « anticiper » (le même mot qu'Odile). Puis il a admis que, dans la situation que j'évoquais, il y avait en effet un risque *de frustration* qui pouvait avoir des « conséquences psychologiques néfastes ». C'est pourquoi, a-t-il ajouté, en utilisant le vocabulaire technique qu'affectionnent beaucoup de médecins, il conseille toujours à ses patients, après une *prostatectomie*, de recourir le plus vite possible à la technique des *injections intracaverneuses*, qui provoquent des érections, certes artificielles, mais d'une efficacité incontestable. « L'impuissance, ça se soigne, m'a-t-il dit, quelles qu'en soient les causes. ».

Il avait, sur son bureau, un objet en plastique représentant un sexe masculin et il alla chercher ce qu'il appela un *stylo injecteur*, ainsi qu'une ampoule qu'il y plaça et vissa. Puis, après avoir ôté le manchon protecteur de l'aiguille, il me désigna l'endroit de la verge en plastique (sur le côté, où devait être faite l'injection.

- Il faut veiller à ne pas piquer trop près du gland, précisa-t-il.
- Et une érection se produit ?
- Parfaitement. Vous pouvez même en moduler l'intensité en fonction de la dose injectée.
- Et l'éjaculation se fait aussi ?
- Non, bien sûr. Sans prostate, il ne peut y avoir d'éjaculation, mais il est parfois possible d'atteindre l'orgasme, dans le meilleur des cas.
- Bon, dis-je. C'est rassurant, effectivement.

Je me demandais ce que peut bien être un orgasme sans éjaculation mais je n'en dis rien et je repris :

- Seulement, se planter une aiguille dans le zizi, ce n'est quand même pas exaltant, sans compter que ça doit être douloureux.
- La piqûre, par elle-même est à peu près indolore. Il peut arriver parfois qu'une brûlure, et même une certaine sensation désagréable se produisent lorsque le produit commence à faire son effet. Mais (tous les hommes qui ont fait cette expérience vous le diront) : c'est très supportable. Et puis, c'est de toute façon largement préférable à l'impuissance, n'est-ce pas ? C'est pourquoi, en ce qui me concerne, je dis toujours à mes patients : « Tentez l'expérience. Si vous ne voulez pas la renouveler, vous ne la renouvelerez pas : ce sera votre choix. Mais ce ne sera pas une frustration subie. » Il existe bien aussi des médicaments par voie orale mais je ne les prescris guère car elles sont inefficaces.

J'ai résumé cette conversation au téléphone à Odile qui m'a dit :

- Hum ! Si, à chaque fois que tu auras l'envie de faire l'amour, tu dois te faire une injection, je doute que tu fasses l'amour très souvent.
- Ne me désespère pas, voyons ! Je commençais à retrouver la sérénité.
- Bon. Je te dis : « Au mois d'août. » Mais sans injection, n'est-ce pas ?
- Promis. Je te fais la bise.

Lundi 13 juillet.

Je dois être le seul Français à avoir été, hier soir, devant sa télé et à n'avoir pas regardé la finale de la Coupe du Monde. Ce sont les hurlements et les klaxons, dans la rue, qui m'ont averti que la France avait gagné. Aujourd'hui, il n'est question que de cela à la télé, à la radio, dans les journaux... Il paraît que l'équipe gagnante va descendre les Champs-Élysées sous les acclamations. C'est une des choses que je trouve insupportable dans le sport (ou plutôt dans le spectacle sportif médiatisé qu'on appelle « le sport » à notre époque) : il favorise le chauvinisme, variante du nationalisme, même si c'est une variante caricaturale. Je hais le nationalisme, comme le militarisme et le colonialisme, qui vont d'ailleurs ensemble. Pour un peu, j'y ajouterais le patriotisme, qui n'en est pas très éloigné. Demain, les mêmes imbéciles qui auront applaudi les footballeurs, applaudiront le défilé des troupes. La France est un des rares pays modernes à célébrer sa fête nationale par un défilé militaire. Pour le citoyen du monde que je suis, tous ces comportements cocardiers sont consternants.

Lundi 20 juillet.

Dans toute la commune, la foule estivale est au grand complet. Les plages sont noires de monde, tous les campings sont bondés, toutes les maisons louées... On voit même, comme tous les ans, des toiles de tente ou des caravanes dans des terrains clôturés, aménagés en campings privés. Les groupes de promeneurs se bousculent sur les sentiers côtiers du Golfe et les quais du Couédic ressemblent aux trottoirs des Grands Boulevards.

A mesure qu'approche l'arrivée d'Odile, je me fais un peu de souci : comment va-t-elle trouver le coin ? Ennuyeux, monotone, dépourvu de distractions, d'activités ? Ou, au contraire, trop envahi, pas assez reposant ? Et comment va-t-elle trouver ma maison ? Pas assez confortable, peut-être... Comment va-t-elle vouloir occuper son temps ? Ne va-t-elle pas s'ennuyer ? Voudra-t-elle aller à la plage, s'asseoir ou s'allonger sur le sable et bronzer en regardant la mer ? S'il faut le faire, je le ferai, bien sûr, bien que je trouve cette « activité » stupide et que je ne la pratique jamais... Je n'ai pas de bateau et nous ne pourrions même pas en louer un car je ne sais pas naviguer. Il restera les excursions, en mer ou par la route. Heureusement, ça ne manque pas.

Mercredi 22 juillet.

Nouveau mail de Yutaka Eki, ce matin. Son groupe va quitter Tokyo en fin de semaine. D'après son planning, il serait possible qu'il me rende visite vers la mi-août. « Si vous voulez bien me communiquer votre numéro de téléphone, me dit-il, je vous appellerai quand j'arriverai à Paris et nous nous entendrons sur le lieu de notre rencontre . J'aimerais bien que ce soit chez vous, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. »

J'avais oublié cette étrange affaire. Naturellement je lui ai donné mon numéro de téléphone et je lui ai dit que j'attendais son appel. Mais je me demande bien ce qu'il peut avoir à me dire.

Dimanche 2 août.

Je suis allé chercher Odile avant-hier soir à la gare. Son train est arrivé tard car, pour son dernier jour de travail, elle a fini à l'heure habituelle. Hier, j'ai été rassuré : ma maison lui plaît beaucoup : elle la trouve à la fois *typique* (c'est-à-dire, sans doute, bien bretonne) et confortable,

spacieuse , « fonctionnelle ». Mais ce qui l'intéresse surtout (je n'y aurais pas pensé), c'est la cour, clôturée de murs de pierre anciens, épais, pas très hauts, mais suffisamment pour qu'on soit à l'abri des regards indiscrets. J'ai une table et des chaises de jardin ainsi qu'un parasol, de sorte que nous pouvons déjeuner et dîner dehors,. Par contre Odile s'est étonnée que je n'aie pas de chaise longue et elle s'est empressée d'aller en acheter une, avec les coussins en mousse qui vont avec, et de l'installer au milieu la cour.. Elle a passé l'après-midi d'hier et celle d'aujourd'hui à se bronzer, entièrement nue, un livre en main et *France-Musique* en fond sonore. « *C'est plus confortable que la plage*, me dit-elle, *et c'est autrement plus calme.* » Les seuls qui pourraient la voir, ce seraient les vieux Falher, mes voisins, mais il faudrait pour cela qu'ils montent sur une chaise ou un escabeau et qu'ils passent le nez par dessus le mur. A leur âge, ça m'étonnerait. Quant aux maisons qui sont de l'autre côté de la petite rue qui passe derrière ma cour, elles n'ont pas d'étage et donc pas de vue plongeante. De toute façon, Odile se moque bien d'être vue et cela ne me tracasse pas beaucoup non plus. Je suis en tout cas bien content de ne pas être astreint à la corvée de plage !

J'écris ce journal pendant qu'Odile se bronze dans la cour. Elle s'étonne que je n'aie pas, comme elle dit, de *gouvernante*, et que je manipule moi-même l'aspirateur, la machine à laver, et même la cuisinière.

- Ce n'est pas à toi de faire tout ça, m'a-t-elle dit.
- Et toi, ne le fais-tu pas chez toi ?
- Une femme, ce n'est pas la même chose.
- Tu vois comme vous êtes ! Toi qui es pourtant moderne et évoluée, tu as intégré l'image de la femme au foyer, vouée aux tâches ménagères, et de l'homme qui, lui, « n'a pas à faire ça ».
- Allons, tu as raison. Les hommes sont plus féministes que les femmes, c'est bien connu.

Aujourd'hui dimanche, en fin de matinée, je lui ai fait faire le tour de la commune, des plages, des ports...

- Mais il est très bien, ton patelin, m'a-t-elle dit. Je croyais que c'était un trou perdu, mais pas du tout ! C'est une vraie station balnéaire !
- Et comment ! Il y a même un casino, figure-toi !
- Mais en même temps, les vieux villages sont restés authentiques. Le tien, en particulier : la petite place et la chapelle sont charmantes, typiquement bretonnes.

Cependant, le port du Couédic, avec ses deux mille voiliers, les boutiques et les restaurants de ses quais, lui a plu aussi, et elle s'est promise d'y aller « fureter ». Je suis tout surpris, depuis qu'elle est ici, de regarder ce lieu que je connais par cœur avec des yeux nouveaux, en me demandant constamment : « Comment va-t-elle juger cela ? » Et puis, je constate qu'au fond je connais assez mal Odile. Je ne sais trop si je dois lui proposer une visite des mégalithes de la commune, par exemple : je crains qu'elle ne trouve cela ennuyeux. De même, je ne suis pas sûr qu'elle aime la marche à pied et j'hésite à lui suggérer la balade des sentiers côtiers, le long du Golfe, qui est pourtant, à mes yeux, ce qu'il y a de plus agréable à faire ici. Au fond, mon inquiétude constante, c'est qu'elle ne s'ennuie.

Lundi 10 août.

Odile a lu consciencieusement mes manuscrits et elle m'a fait des remarques utiles. Je sens bien que le roman historique ne l'emballe pas vraiment, mais assez quand même pour avoir envie de connaître la suite et de savoir comment ça se terminera. Elle m'a donné l'impression d'être surtout sensible au travail de recherche que suppose la « fresque », mais elle connaît mal cette période de l'histoire, ce qui est bien normal, et je ne suis pas sûr qu'elle ait bien vu ce que je veux dire, ce qui signifie que mon tableau est probablement raté, au moins en partie. De même, la façon dont elle perçoit mes personnages m'est précieuse : que Pléthon lui apparaisse comme une sorte de vieux radoteur, me donne à penser que le portrait que j'en fais est à reprendre. Elle m'a fait aussi d'intéressantes remarques sur Francesca, mon héroïne, et sur la psychologie féminine à cet âge.

J'ai l'impression qu'elle a préféré lire mes *Croquis*, qui, pourtant, ne sont, dans mon esprit, qu'une sorte de distraction.. Ces petits récits courts, ou ces descriptions décousues, elle les a trouvés « pittoresques », souvent « amusants », parfois même « cocasses ».

- Seulement, tu vois, lui ai-je dit, que tout cela n'a ni queue ni tête... Il y faudrait une espèce de fil conducteur.

- Surtout pas ! Ça deviendrait banal. C'est au contraire le fait de passer du coq à l'âne qui fait l'originalité de l'ensemble.

- Et aussi le fait de passer d'une époque à l'autre ? Tu constates que certains de ces croquis sont aujourd'hui périmés.

- Ce n'est pas grave. Il suffit que tu le fasses savoir et qu'on ne puisse pas se tromper. Par exemple, les gens qui font la queue sur le trottoir, (à Moscou, je crois), pour se faire peser, et à qui le « peseur », assis sur sa chaise, donne un petit papier sur lequel il a écrit leur poids : on sait à quel moment ça se passe, puisque le type est assis sous une banderole portant une citation de Brejnev... A la rigueur, tu pourrais adopter un classement par ordre chronologique, mais surtout pas par pays, par exemple, ou par continent.

Elle s'est évidemment reconnue dans le petit récit sur la Casamance, bien que j'aie changé tous les noms de lieux et de personnes. Quand elle a su que la femme qui joue au *Blé en herbe* avec le jeune Burkinabé, n'est autre que Simone, elle m'a dit :

- Mais elle me plait, cette Simone, dis-moi !... Je m'étais imaginé une petite commerçante pot-au-feu, mais pas du tout ! Elle a même l'air délurée. Au fait, as-tu de ses nouvelles ?

- Pas du tout. J'ai l'impression qu'elle a trouvé un type riche avec qui elle va refaire sa vie.

Hier, elle a voulu que nous passions en voiture devant *Les Filets bleus*, dans l'espoir d'apercevoir Simone, je suppose. Mais elle n'était pas derrière son comptoir. Cette Simone « délurée » a dû la surprendre car, hier soir, quand nous nous sommes mis au lit, elle m'a dit :

- Allez, montre-moi un peu ce que tu faisais avec ta Simone.

Lundi 10 août.

Contrairement à ce que je craignais, Odile se montre intéressée par les monuments historiques de la presqu'île : églises, châteaux, et même mégalithes. Au point que, lorsque nous avons été visiter , ici, dans la commune, un *cairn* néolithique, sur un petit promontoire qui domine l'Océan, et qu'elle a su que le plus beau spécimen connu de ce type de monuments se trouve dans une petite île à l'entrée du Golfe, elle a tenu à y aller, ce qui nous a donné l'occasion de faire une agréable promenade en mer. Elle a également pris plaisir à découvrir les sentiers côtiers. Par petits bouts, évidemment. Ce qui ne l'a pas empêchée d'aller « fureter » dans les boutiques du Couédic, où elle a fait des petits achats. Chaque fois que je lui demande si elle ne s'ennuie pas, elle m'assure qu'elle passe, au contraire, d'excellentes vacances.

Mercredi 12 août.

J'ai reçu un coup de téléphone de Yutaka. Il sera à la gare dimanche matin, après avoir pris un train de nuit. Il a fallu que je lui dise de quelle gare parisienne il devait partir et que je lui épèle le nom de celle où il devait descendre : un Japonais est évidemment aussi perdu en France qu'un Français au Japon. Il passera la journée de dimanche ici mais repartira le soir même car il ne peut pas, me dit-il, quitter son groupe trop longtemps : maintenant qu'il connaît mes coordonnées, il va pouvoir faire des réservations de couchettes.

Nous avons échafaudé des hypothèses, Odile et moi, sur ce qui peut motiver la visite de ce jeune

homme. Elle m'a posé un tas de questions sur mes relations là-bas, sur mes femmes, et surtout sur le Lycée français, car pour elle, cette visite doit avoir un rapport avec l'établissement ou avec un de mes anciens élèves.

Nous nous sommes demandé si, le dimanche midi, nous devions l'inviter au restaurant ou préparer un repas ici. Finalement, nous avons décidé que je réserverais une table dans un restaurant de fruits de mer sur les quais du Couédic.

Lundi 17 août.

La journée d'hier a certainement été la plus extraordinaire de ma vie et le restera. J'avais fait des quantités de suppositions sur ce que pouvait avoir à me dire Yutaka mais jamais, vraiment, je n'aurais pensé à ce qu'il m'a effectivement dit.

Hier matin, à huit heures, sur le quai de la gare, je brandissais un carton sur lequel j'avais écrit au feutre les six lettres de son prénom. J'ai alors vu s'approcher un jeune homme d'une vingtaine d'années, souriant, modérément typé, un petit sac de voyage en toile bleue à la main, vêtu d'un jean et d'une chemise à fleurs à dominante rouge ou orangée. Il s'avança jusqu'à moi et me dit (en anglais bien sûr. C'est en anglais que nous avons parlé pendant toute la journée) :

- Merci de m'accueillir, monsieur Le Roux.
- Je suis très intrigué par votre visite, lui dis-je, car vous ne m'avez pas soufflé mot de la raison pour laquelle vous vouliez me voir.
- Je vous le dirai dès que nous serons chez vous, si vous le voulez bien.

Il parlait l'anglais avec un excellent accent. Pour ma part, j'ai presque oublié le peu de japonais que j'avais appris. Jamais, d'ailleurs, je n'ai été capable de tenir une conversation dans cette langue et, pendant toute la journée, nous n'avons échangé que quelques expressions courantes en japonais. Nous étions sortis de la gare. Nous sommes montés en voiture et j'ai démarré. Pendant tout le parcours, Yutaka me parla surtout du groupe dont il faisait partie, des étudiants en cours ou en fin d'études, et de leur voyage en Europe. Car, selon l'habitude asiatique, ces jeunes pensaient Europe, à juste raison d'ailleurs, chacun des pays qui composent notre continent n'étant pour eux qu'une des pièces de l'ensemble. Ils anticipent en somme sur une construction européenne dont je continue à m'étonner qu'elle progresse si lentement. En ce moment, Yutaka et ses amis étaient à Paris, venant d'Angleterre, avant de continuer vers le Bénélux, puis l'Allemagne, et de finir leur parcours en Italie.

- Aujourd'hui, mon groupe est au Mont St Michel, dit Yutaka. Ils doivent ensuite gagner St Malo, je crois, et rentreront demain à Paris où je dois les retrouver à notre hôtel.
- En somme, vous avez obtenu une permission de 24 heures.
- Moins que cela, car je quitterai la Bretagne ce soir pour être à Paris dès demain matin.
- Vous aurez manqué une belle excursion : le Mont St Michel est une des attractions touristiques majeures de la France, et même de l'Europe. Il faut que vos raisons de me rendre visite soient vraiment très importantes pour que vous vous soyez privé de cette journée
- C'est le cas, fit-il en souriant.
- Nous arrivons bientôt, dis-je. Je ne vais plus beaucoup tarder à connaître la clef de l'énigme.

Quand nous fûmes chez moi, Yutaka fit des yeux le tour de la salle de séjour qui est aussi mon bureau. Son regard s'arrêta surtout sur la bibliothèque où les livres s'entassaient de manière un peu désordonnée, sur les dossiers empilés sur ma table de travail, sur l'ordinateur et l'imprimante dans leur coin.

- Vous êtes un intellectuel, me dit-il
- Je l'ai toujours été et, vous savez, on ne se change pas en vieillissant.
- Dans votre cas, il n'y a aucune raison de changer. Personne n'est plus respectable qu'un intellectuel.
- Vous êtes un flatteur, il me semble...

- Non pas, croyez-moi. Je vous parle très sincèrement.

A travers les « vitres-cathédrale » de la porte qui sépare la pièce où nous nous trouvions de la cuisine, on voyait aller et venir la silhouette d'Odile qui, évidemment, venait seulement de descendre et qui devait être en train de préparer son petit déjeuner. Des bruits de vaisselle et de couverts le confirmèrent. Je crus devoir préciser pour Yutaka :

- Cette dame, dans la pièce à côté, est une amie qui partage ma vie. Mais asseyez-vous, je vous en prie.
- Cette dame est votre épouse ? demanda-t-il en s'asseyant.
- Nullement, nous ne sommes pas mariés...Mais au fait, repris-je, vous n'avez sans doute pas déjeuné. Voulez-vous le faire ?
- Non pas, j'ai pris le breakfast dans le train. Je vous remercie.
- Vous prendrez tout de même bien une tasse de café ?
- Je ne refuse pas.

Je passai dans la cuisine et fis signe à Odile que je n'avais encore rien appris. Puis je revins vers Yutaka avec une tasse de café dans chaque main. Je m'assis dans le canapé face à lui.

- Maintenant, dis-je, vous allez bien me faire connaître la raison de votre visite.

Yutaka eut l'air soudain,... je cherche le mot... non pas tendu mais, disons... grave.

- J'ai à vous dire, dit-il, une chose qui va certainement beaucoup vous surprendre. Essayez de rester calme. Ne sursautez pas. Ne faites pas d'objection. Je suis sûr de la véracité de ce que je vais vous révéler. Laissez-moi vous expliquer. Je vous fournirai tous les détails et toutes les preuves que vous pourrez souhaiter.

Après quoi il prononça ces quatre mots que j'entendrai désormais pendant tout le reste de ma vie :

- *I AM YOUR SON.*

Je le regardai fixement. Il avait une bonne tête aux traits réguliers. Il y avait beaucoup d'Asiatiques incontestablement plus typés que lui, mais enfin, on ne pouvait s'y méprendre : ce n'était pas un pur Européen. Mon fils... Sa mère... Je devais avoir l'air hébété car je le vis sourire.

- Vous êtes mon fils, balbutiai-je... Je serais donc votre père... Pardonnez-moi mais votre mère...
- Ma mère, dit Yutaka, s'appelle Eki Uiko (Il retrouva spontanément le réflexe des Japonais qui placent le prénom après le patronyme). Vous vous souvenez ?
- Fort bien, dis-je... Uiko... Je ne connaissais que son prénom. Je ne l'ai rencontrée qu'une fois. C'était en... Laissez-moi me souvenir...
- En 75, certainement, puisque je suis né au printemps 76. J'ai 22 ans. « Une seule fois », me dites-vous. Je le sais. Mais, ajouta-t-il avec un sourire, cette unique fois a suffi puisque... je suis là.

Ma stupeur était si forte que je ne la ressentais même pas. J'étais « muet de surprise », comme on dit. Tétanisé. Je fixais Yutaka : il était là, vivant, en chair et en os, éclatant de santé, jeune, beau garçon, il avait 22 ans. *C'était mon fils.* Il avait voulu me connaître. Je repensai à Uiko, à cette excursion qui figurait dans mes *Croquis*, au soleil levant, le matin, depuis le sommet du Fuji, à la descente vers Yoshida, à la suite, surtout, que je n'avais évidemment pas racontée : notre nuit, sa rage de jouer, le petit matin où, quand je me réveillai, je constatai qu'elle n'était plus là, qu'elle avait emporté le petit papier où j'avais noté mon nom et mes coordonnées, et qu'elle n'avait écrit, sur le second papier, que quelques mots d'une parfaite banalité. Je résumai ces souvenirs pour Yutaka et je posai tout haut, (pour moi, je crois, plus que pour lui), la question qui me trottait dans la tête :

- Mais pourquoi ne m'a-t-elle jamais donné de ses nouvelles ? Pourquoi ne m'a-t-elle jamais prévenu que nous avions un fils ?
- C'est là, dit Yutaka, que je dois vous donner des explications. Ma mère, vous savez, est une femme très particulière, très indépendante. Elle voulait un enfant, mais elle tenait par-dessus tout à ce que ce soit *son enfant*, exclusivement, à elle toute seule. Elle ne voulait le partager avec personne. Donc pas de mari, ni d'amant, de compagnon officiel.. Le jour où vous l'avez rencontrée, elle savait que c'était une période faste et elle était partie à cette excursion bien

décidée à se faire faire un enfant. Si ce n'avait pas été vous, excusez-moi de vous le dire, ç'aurait été un autre, soyez-en sûr. Mais en qualité d'étranger, vous étiez évidemment ce dont elle pouvait rêver de mieux : vous n'étiez au Japon que pour quelques années, vous n'y resteriez évidemment pas. A supposer qu'elle dût vous revoir et vous révéler cette naissance, cela n'entraînerait pas de conséquences à long terme pour elle. D'autant que vous viviez à Tokyo, alors qu'à l'époque, elle était, elle, à Nagano. Bref, le candidat idéal. De plus, vous lui avez plu. Je ne vous dis pas cela pour vous flatter, soyez-en sûr. Elle me l'a dit elle-même et je lui l'ai fait répéter plusieurs fois. Mais vous revoir, il n'en était pas question pour elle, surtout après ma naissance : elle ne voulait à aucun prix devoir me partager avec vous ni avec qui que ce soit d'ailleurs..

- Vous me dites : « A l'époque, elle vivait à Nagano ». Elle n'y est plus aujourd'hui ?
- Non. Il y a déjà plusieurs années qu'elle enseigne à Tokyo. Je veux dire : dans la banlieue de la capitale. Elle s'est arrangée pour y venir quand j'ai été en âge d'entrer à l'Université.
- Je suis abasourdi, murmurai-je. Si abasourdi que je ne sais que vous dire. Je suis littéralement « sans voix », comme nous disons en français.

Dans la cuisine, je voyais à nouveau la silhouette d'Odile se déplacer derrière les vitres. Sans doute avait-elle fini de déjeuner. Je pris prétexte des deux tasses de café vides pour demander à Yutaka de m'excuser quelques instants et je la rejoignis :

- Tu ne te douteras jamais de ce qui m'arrive, chuchotai-je. Ce garçon est mon fils. Tu te rends compte ? Mon fils.

Elle me regarda fixement sans dire un mot, puis demanda :

- Qu'est-ce que je dois faire ? Vous rejoindre ?
- Bien sûr. Mais je voulais que tu sois prévenue.
- Je monte m'habiller et j'arrive.

Je rejoignis Yutaka dans la salle de séjour :

- Il vous reste à m'expliquer, lui dis-je, comment vous avez réussi à percer le secret de votre naissance, ou plutôt de votre... conception. Ce fut facile ou difficile pour vous ?

Désormais le *you* anglais signifiait *tu* dans ma tête, mais, comme souvent, je n'étais pas mécontent au fond que le tutoiement n'existe pas en anglais.

- Terriblement difficile, répondit Yutaka. Vous pouvez vous en douter, compte tenu de tout ce que je vous ai dit du caractère de ma mère. Et c'est une longue histoire, qui a commencé très tôt. Je n'avais pas de père : ce n'est pas une situation normale pour un enfant, et moins encore au Japon qu'en Europe, je crois. Mes petits camarades avaient tous un père et une mère. Quand j'étais tout petit, je questionnais ma mère, évidemment. Elle me répondait de manière évasive ou bien me disait que « *papa était absent à cause de son travail mais qu'il reviendrait...* » Plus tard, dans ce qui correspond au collège ou au lycée chez vous, j'ai été victime des sous-entendus, des quolibets, parfois des méchancetés de mes camarades de classe. Vous connaissez notre pays : nous avons résolument adopté le progrès et la modernité sur le plan technologique, mais, pour ce qui est des mœurs, nous restons une société très traditionaliste. Pendant des siècles, la femme a eu chez nous une position aussi subalterne que dans l'ancienne société chinoise ou qu'aujourd'hui dans les pays musulmans.

- Ce fut aussi le cas chez nous, ne vous faites pas d'illusions.
- Peut-être. En tout cas, il n'y a pas si longtemps, les Japonaises n'avaient pratiquement jamais une activité salariée, un emploi, si vous préférez. Elles étaient destinées au mariage et à la maternité.
- C'était aussi la situation des Européennes il y a encore un siècle.
- Quant aux mères célibataires, elles étaient fort mal considérées. Il a donc bien fallu que ma mère m'avoue, quand je fus en âge de poser les vraies questions et d'attendre les vraies réponses, que, dans son cas, sa situation de « chef d'un foyer monoparental », comme on dit maintenant, n'avait pas été le résultat d'un « accident », mais d'un choix délibéré, volontaire... Cela ne me suffisait pas, vous vous en doutez : j'étais véritablement obsédé par mes origines et je tenais à savoir à qui

je devais l'existence. J'ai harcelé ma mère, car je suis obstiné. Elle aurait pu mentir, m'orienter vers une fausse piste. Mais non : elle m'a dit la vérité. Je n'ai pas encore réussi à comprendre pourquoi. J'ai donc su que mon père était un étranger, un Français. J'ai même réussi à lui arracher l'histoire du mont Fuji. Mais cela ne me suffisait toujours pas.

- Il vous restait à savoir qui était ce Français.
- Ce fut le plus difficile. Car ma mère ne voulait pas que je me mette à votre recherche. Aujourd'hui même elle ne se doute pas que je suis ici chez vous.
- Elle doit pourtant bien savoir que vous êtes en Europe, en France ?
- Oui, mais c'est un voyage collectif, organisé par mon Université. Et un voyage dans plusieurs pays européens, pas spécialement en France. Elle ne sait pas que j'ai eu votre adresse ni que j'ai faussé compagnie à mon groupe pour venir vous voir.
- Alors, comment tout cela s'est-il passé ?
- J'ai d'abord réussi à savoir que vous aviez été au Lycée français de Tokyo, que vous y étiez enseignant à l'époque où ma mère vous a rencontré. Cela n'a pas été facile pour moi d'obtenir cette information, vous pouvez me croire ! J'ai dû reprendre mon harcèlement. Un soir, je m'en souviens comme si c'était hier, nous nous sommes violemment disputés. J'ai accusé ma mère d'avoir joué la putain avec n'importe qui, avec quelqu'un de méprisable, avec le premier venu... C'est alors qu'elle m'a parlé des circonstances de votre rencontre et qu'elle m'a dit que vous étiez quelqu'un de très honorable, un enseignant, une sorte d'ambassadeur de la culture française au Japon. J'ai fait semblant de ne pas la croire : j'ai exigé des preuves, et c'est alors que, menacée d'être définitivement méprisée et haïe par moi, elle m'a sorti le petit papier où vous aviez noté votre nom et vos coordonnées à Tokyo à l'époque.
- Elle avait donc gardé ce petit papier ?
- Parfaitement. Allez savoir pourquoi ! L'être humain est plein de contradictions. Elle conservait même ce papier assez soigneusement, dans une enveloppe placée dans un tiroir de son secrétaire.
- Incroyable, en effet. Mais vous me dites que vous vous êtes disputé avec elle. Cela vous arrivait souvent ? Quels étaient vos rapports avec votre mère ?
- Cela se produisait très rarement. Et je dois vous dire que, ce jour-là, il y avait, de ma part une bonne dose de comédie dans la colère que j'affectais. C'est justement parce que nos disputes étaient rares que ma mère a pris celle-là au sérieux et a fini par tout me dire. En fait, nous nous sommes toujours très bien entendus. Ma mère m'a élevé avec amour, avec affection : j'étais son petit à elle toute seule, vous comprenez... Si je devais lui reprocher quelque chose, ce serait même l'excès de son affection. Tous les adolescents doivent, plus ou moins, conquérir leur autonomie au sortir de l'enfance : cela a sans doute été vrai pour moi plus que pour beaucoup d'autres. J'ai dû m'émanciper, me libérer d'un amour maternel un peu... disons: envahissant. Elle a d'ailleurs fini par l'admettre et aujourd'hui, nous sommes les meilleurs amis du monde.
- Encore que vous continuiez à ne pas tout lui dire.
- C'est vrai, dit Yutaka en souriant.
- Quand vous avez su qui j'étais, cela n'a pas dû être facile de me retrouver.
- Une véritable enquête policière, croyez-moi. J'y ai passé beaucoup de temps et j'y ai dépensé beaucoup d'énergie. Mais je vous l'ai dit : je suis tenace. Je me suis présenté à votre ancien appartement. En vain. Je me suis présenté au Lycée français. J'ai enfin réussi à entrer en contact avec un de vos anciens élèves qui, par chance, avait votre adresse E mail. Je vous épargne la liste des contacts successifs qui m'ont conduit jusqu'à lui.

C'est à ce moment-là qu'Odile est entrée. Elle était très belle. Yutaka se leva et, réflexe japonais, s'inclina très bas. Odile lui tendit la main :

- Je sais tout, dit-elle. Vincent m'a mise au courant tout à l'heure. C'est merveilleux. Permettez-moi de vous embrasser.

Elle avait dit cela en français car elle parle très peu l'anglais. Je traduisis ces propos pour Yutaka qui parut surpris, mais lui donna l'accolade de bon cœur et l'embrassa même sur les deux joues.

- Votre amie est très belle et pleine de charme, dit Yutaka.
- Je vous remercie, répondit Odile à qui j'avais traduit ce compliment. Permettez-moi de vous dire que je vous trouve aussi très joli garçon. Vincent peut être fier de vous.
- Je souhaiterais qu'il puisse l'être sur des sujets plus importants.
- Je suis sûre que c'est le cas. Quelque chose me dit que vous devez être un brillant étudiant. Car vous êtes étudiant, je ne me trompe pas ?
- J'étudie les législations et les techniques commerciales. Il me reste à faire une année de stage à l'étranger : je la ferai l'an prochain aux Etats-Unis
- C'est bien ce que je pensais, conclut Odile : vous êtes un brillant étudiant. Mes félicitations.

La conversation s'était ralentie car je devais maintenant traduire toutes les répliques, dans les deux sens.

- Voulez-vous, dis-je à Yutaka, que nous allions faire une petite promenade et que je vous fasse connaître notre cadre de vie (ou plutôt le mien, puisqu'Odile n'est ici qu'en vacances en ce moment) Il fait beau. Nous sommes au bord de la mer : nous n'allons pas rester enfermés dans cette maison toute la journée...

Yutaka accepta avec plaisir. Nous avons donc pris la voiture que j'ai arrêtée sur un parking de Port-Cado d'où nous sommes partis à pied : nous avons suivi la petite corniche qui surplombe l'entrée du Golfe inondée de soleil, puis l'Océan ; il y avait des régates et la mer était couverte de voiles. Nous avons terminé notre promenade sur le port du Couedic et nous sommes entrés dans le restaurant où j'avais réservé une table :

- C'était une très belle promenade, me dit Yutaka en anglais et il ajouta en français à l'intention d'Odile : *Votre région est très beau.*
- Cette région est celle de Vincent, répondit-elle. Comme il vous l'a dit, moi je ne suis ici que pour la durée des vacances.
- Nous ne sommes pas mariés, Odile et moi, je vous le rappelle, expliquai-je à Yutaka lorsqu'on nous eut désigné notre table et que nous fûmes assis. Elle est toujours en activité : elle travaille et vit dans la région parisienne. Nous nous voyons seulement de temps en temps, soit chez elle, soit chez moi ici.
- Je comprends, dit-il. En somme, vous êtes le plus souvent seul. Vous ne vous ennuyez pas ?
- J'essaie de m'occuper.

Et comme j'avais traduit la question et ma réponse, Odile crut bon de préciser :

- Savez-vous que Vincent écrit ? Oui oui, des livres.
- Comme c'est intéressant ! dit Yutaka. Serait-il possible d'en savoir plus ?

Je donnai quelques explications vagues mais, comme je ne souhaitais pas m'étendre sur ce sujet, mes manuscrits ayant peu de chance d'être publiés, et comme les hors d'oeuvre étaient servis, j'aiguillai la conversation sur la cuisine française, puis sur l'Europe en général ; et puis j'évoquai quelques souvenirs du Japon et nous eûmes d'intéressants échanges sur l'Orient et l'Occident. Les remarques de Yutaka étaient d'une pertinence et d'une originalité qui m'enchantèrent. C'était manifestement un garçon très intelligent. Je tentais de résumer, pour Odile, une conversation qui, pour l'essentiel, lui échappait. Elle profita d'un silence un peu prolongé pour dire :

- Puis-je vous demander quelles étaient vos intentions en venant ici ? S'agissait-il seulement pour vous de faire la connaissance de votre père ou bien aviez-vous aussi d'autres objectifs ?
- Quels autres objectifs aurais-je pu avoir ? demanda Yutaka. J'ai tant pensé à mon père tout au long de mon enfance et de mon adolescence, je me suis tant interrogé à son sujet, je me suis si souvent demandé qui il pouvait être, à qui je devais l'existence, que cette visite s'imposait pour moi. J'y pensais depuis longtemps. C'est même en pensant par avance à cette journée que je me suis inscrit au « tour » que nous faisons en ce moment en Europe, mes amis et moi.
- Et, toujours si je ne suis pas indiscrete, quels sentiments éprouvez-vous en ce moment ?
- Je suis parfaitement comblé, répondit Yutaka. Cette journée est inoubliable. Mon père est merveilleux. Vous êtes bien de cet avis, je suppose ?

Je viens d'écrire « Mon père », mais je notai et fis remarquer à Odile qu'il avait employé le mot « papa » (*dad*) Quand nous eûmes repris la voiture, nous partîmes faire un peu de tourisme dans la presqu'île : Yutaka nous avait dit, en sortant du restaurant, qu'il préférerait cela à une après-midi passée à bavarder chez moi. Il avait un minuscule appareil photo numérique et, en bon Japonais, voulut se faire photographier devant tous les monuments et sites où nous nous arrêtons, mais il fit également plusieurs photos d'Odile et de moi, ainsi que du village de Kerilis et de ma maison, quand nous nous y fumes revenus :

- Avez-vous l'intention de montrer tout cela à Uiko quand vous serez de retour au Japon ? lui demandai-je.

- N'oubliez pas que je ne lui ai pas dit que je vous rendrais visite, dit Yutaka, et je ne suis pas sûr qu'elle serait contente de savoir que je l'ai fait. Je suis plutôt sûr du contraire.

Après avoir un peu hésité, je lui dis :

- N'auriez-vous pas sur vous, par hasard, une photo récente de votre mère ?

Il chercha, fouilla tous les recoins de son portefeuille et de sa petite sacoche, mais ne trouva rien.

- Si vous y tenez, me dit-il, je pourrai vous expédier une photo dès mon retour au Japon, par la poste ou plutôt par mail : cela ira plus vite et la photo ne risque pas d'être pliée ou déchirée.

- Je vous remercie

A tout hasard, je lui donnai ma carte où se trouvaient toutes mes coordonnées, y compris mon adresse E mail, bien qu'il la connût déjà. Son train partait en fin d'après-midi et nous avions plus de 30 kilomètres à faire pour rejoindre la gare. Il fallait donc partir. Yutaka embrassa Odile. Il se confondit en remerciements pour l'accueil que nous lui avons fait et pour l'excellente journée qu'il avait passée et il nous dit la joie qu'il avait eue de faire la connaissance de son père et de nous rencontrer tous les deux.

Dans la voiture il y eut un long silence puis il me dit :

- Votre amie est très belle et elle a, je crois, beaucoup de qualités. Me permettez-vous de vous poser une question ?

- Je vous en prie.

- Pourquoi n'êtes-vous pas mariés ? Pourquoi ne l'avez-vous pas épousée ?

- Croyez-vous qu'à l'âge que j'ai, ce soit le moment de me marier ? De plus, moi, je suis retraité, j'habite la Bretagne. Odile, elle, est en activité, pour dix ans encore, et elle habite la région parisienne. Un mariage, s'il s'accompagnait de l'obligation de vivre ensemble de façon permanente, bouleverserait soit sa vie, soit la mienne. Nous n'y avons jamais songé.

. - Et pourquoi ne vous êtes-vous jamais marié ?

- Mon métier m'a fait changer de résidence cinq ou six fois. Cela aurait posé des problèmes à moi, mais surtout à mon éventuelle épouse.

- Vous avez préféré avoir des aventures éphémères dans chacune de vos résidences successives ? Avec ma mère, par exemple.

- Dans le cas de votre mère, c'est bien elle qui a voulu que l'aventure soit éphémère. Ailleurs, elles ont parfois été durables. Il arrive même que je revoie des femmes que j'ai connues dans certains de mes postes successifs. Odile, pour être précis, je l'ai connue à Dakar, en Afrique, qui fut mon dernier poste. C'est depuis mon retour (et le sien) que nous avons repris contact.

- Je comprends, dit Yutaka pensif, mais, tout de même, je trouve cela un peu surprenant. Et... vous ne regrettez pas parfois, maintenant, d'être seul ?

- Cela peut m'arriver mais je ne dois pas me plaindre, puisque ce fut un choix délibéré. Puis-je à mon tour vous poser une question ? Votre mère, elle, ne lui arrive-t-il pas aussi, parfois, de regretter d'être seule ?

- Pour elle, c'est différent : elle a son fils.

- Elle a son fils, certes, mais elle le perdra, un jour ou l'autre : vous aurez une profession qui vous obligera sans doute à partir... Vous vous marierez...

- C'est vrai. Je pense que ce sera dur pour elle. Peut-être aurait-elle préféré une fille...
- Encore qu'une fille se serait mariée aussi... Uiko n'a-t-elle jamais eu d' « aventures », comme vous dites ?

- Ma mère a toujours été avec moi, sur ce sujet, d'une discrétion que je pourrais qualifier d'exemplaire. Surtout quand j'étais enfant. Mais oui, bien sûr, elle a eu des amants. Depuis que je lui ai tout fait avouer au sujet de ma naissance, elle m'en parle plus librement. Elle a actuellement, et depuis plusieurs années, un ami que je connais et que je trouve sympathique.

- Nous étions arrivés au terme de cette incroyable journée et j'avoue que je n'avais pas encore tout à fait réalisé que ce garçon était mon fils. Il était venu, il allait repartir, quitter la France, rentrer chez lui... J'allais rentrer chez moi, retrouver Odile qui, à son tour, partirait. Je me retrouverais seul, comme avant. Ce fils, le mien, serait à des milliers de kilomètres. J'aurais beau connaître son existence, ce serait une sorte d'abstraction.

- J'ai du mal à réaliser, dis-je quand nous fûmes sur le quai de la gare. Ce qui m'arrive est si inattendu, si extraordinaire...

- C'est vrai, dit Yutaka. Moi aussi j'ai du mal à réaliser que c'est à mon père que je suis en train de parler.

Le train est arrivé, s'est immobilisé. Il y a eu de l'agitation, du brouhaha, le bruit du haut-parleur. J'embrassai Yutaka :

- Donnez-moi de vos nouvelles, lui dis-je.
- Comptez sur moi. Au revoir, *dad*, et merci pour tout.

Quand je fus de retour à Kerilis, Odile avait préparé un léger repas que nous avons pris dans la cour, car le temps restait beau et la température était douce.

- Tu as su quelque chose de plus ? me demanda-t-elle.

- Que voudrais-tu que j'aie su de plus ?

- A vrai dire, je ne sais pas trop...

- Moi, je suis abasourdi, je n'arrive pas à réaliser...Dis-moi, que voulais-tu dire quand tu lui as demandé, ce midi, si, en venant ici, il avait d'autres intentions que de faire la connaissance de son père ?

- On peut toujours penser à des choses. Il aurait pu vouloir savoir si tu étais riche, s'il y avait un héritage à faire, que sais-je encore...

- Ça n'a pas l'air de lui ressembler, mais on peut toujours se tromper, évidemment...Ce matin, avant que tu n'arrives, il m'a longuement expliqué que, depuis sa plus tendre enfance, il était obsédé par ses origines. D'autant que ses copains de classe faisaient des réflexions plus ou moins venimeuses à ce sujet. Il voulait savoir qui était son père et il a fait une véritable enquête policière pour me retrouver après avoir arraché la vérité à sa mère. Tout cela m'a paru parfaitement vraisemblable et il avait l'air sincère.

Le soir (hier soir), au lit, nous avons été sages. J'étais allongé sur le dos et je pensais à Yutaka. Odile aussi, je le savais :

- Cette paternité, dis-je, reste pour moi une sorte d'abstraction. Elle ne fait pas encore partie de moi. Jene la « sens » pas, si je puis dire...

- C'est le contraire qui serait surprenant. Il faudra du temps pour que ça fasse partie de toi.

Elle se tourna vers moi, posa sa tête sur mon épaule et commença à passer lentement sa main dans la fourrure de ma poitrine :

- Et pourtant, tu sais, l'autre jour, quand je t'ai fait parler du Japon, de ta vie là-bas, de tes rencontres, de tes liaisons..., eh bien l'idée que ce garçon qui voulait te voir était ton fils, c'est une idée qui, un moment, m'est passée par la tête. Je ne t'en ai rien dit parce que ça paraissait quand même incroyable, mais...

- Le pire, c'est que c'est un fabuleux cadeau, mais que je ne sais pas qu'en faire.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

- Je veux dire que ça appelle une suite, tu comprends ? Je ne peux pas en rester là, faire comme s'il ne s'était rien passé. Mets-toi à ma place : j'ai un fils, tu te rends compte ! Il est à 10.000 Km, mais il existe. Il faut tout de même bien que quelque chose se passe, maintenant !

- J'essaie de comprendre. Tu veux dire : il faut que tu fasses quelque chose ou que lui fasse quelque chose ?

- Si au moins je le savais !

J'ai passé toute l'après-midi d'aujourd'hui lundi à écrire ce journal, tandis qu'Odile se bronze dans la cour en lisant un excellent roman policier « historique » que j'ai découvert récemment et que je lui ai fait connaître. Je relis ce que je viens d'écrire et je continue à me demander si hier je n'ai pas rêvé.

Dimanche 23 août.

La nuit dernière, il a plu. Première pluie depuis l'arrivée d'Odile. Nous bénéficions décidément d'un micro-climat enviable dans cette presqu'île. Ce matin, cependant, le temps était brouillé, la cour était humide. Je savais bien que ça se lèverait vers midi, mais enfin la journée paraissait compromise et j'ai proposé à Odile d'aller faire un peu de tourisme à Vannes et dans l'arrière-pays. Nous avons parlé de Yutaka, bien sûr : nous ne parlons plus guère que de lui depuis huit jours :

- Il y a exactement une semaine qu'il est venu, me dit Odile.

Nous étions attablés à la terrasse d'une crêperie sur une des vieilles places de Vannes bordées de maisons à colombages. Elle reprit :

- Est-il rentré au Japon ?

- Je crois qu'il devait passer quelques jours en Allemagne, puis finir en Italie. C'est sans doute ces jours-ci qu'il doit reprendre l'avion. Je lui ai dit de me donner de ses nouvelles. Je pense qu'il m'enverra plutôt un mail. Il doit y joindre une photo récente de sa mère. C'est du moins ce qu'il m'a promis de faire.

- Tu le lui as demandé ?

- Oui. Et dans la voiture, quand je l'ai amené au train, il m'a parlé de moi. Il s'est étonné de ma solitude, du fait que je ne sois pas marié. C'est alors que je lui ai dit qu'il en était de même pour sa mère. Je lui ai demandé comment elle avait mené sa vie sur le plan sentimental, et c'est alors, je crois, que je lui ai dit que je serais curieux de la revoir et que je lui ai demandé s'il avait une photo d'elle, mais il n'en avait pas. Ou bien c'était peut-être ici avant de partir, je ne m'en souviens plus bien.

- Et c'était vrai ?

- Quoi ?

- Que tu serais curieux de la revoir ?

- Evidemment que c'était vrai. Surtout depuis que je sais que nous avons ce fils en commun. Avoue que ce n'est pas rien.

- Certes. Mais comment crois-tu qu'elle prendrait cela ? Je veux dire : qu'elle réagirait à une proposition de rencontre ?

Je fus si surpris par sa question qu'elle dut s'en douter à mon regard :

- Une rencontre est complètement exclue. La question ne se pose même pas, tu t'en rends bien compte. Quand je dis « la revoir », ça ne signifie pas « la rencontrer ». C'est d'ailleurs pour cela que j'ai demandé à Yutaka de m'envoyer d'elle une photo récente

Lundi 31 août.

Me voilà seul à nouveau. Hier soir, j'ai conduit Odile à la gare. Ce matin, j'ai pris le dossier de mes *Croquis*, puis celui, ou plutôt ceux, de mon roman historique. En les feuilletant, je me suis demandé si je ne rêvais pas. C'est moi qui ai écrit cela, ruminé cela... Je n'y avais pas mis le nez depuis un mois et je ne reconnaissais rien. Je me sentais complètement étranger à ces descriptions, à ces récits, à ces dialogues, à ces personnages, réels ou fictifs... Dans les *Croquis*, j'ai cherché celui où il est question du Fuji. Uiko n'y apparaît presque pas. La page est essentiellement descriptive. Par comparaison, je parle beaucoup plus d'Otoko : il est vrai que, dans ce cas, c'était elle, mon sujet, en tant que symbole d'un certain type de Japonaises, alors que, dans l'autre page, mon sujet, c'était le Fuji : l'ascension, le soleil levant, le panorama, ta descente...

Uiko... C'était donc cela ! Elle voulait se faire faire un enfant. J'ai écrit dans ce journal, à la date du 13 novembre de l'an dernier (il y aura bientôt un an) : « *J'avais l'impression que les rôles étaient inversés, que c'était moi, l'objet sexuel, et qu'elle « se payait un mec » comme on dit vulgairement.* » Finalement, c'était un peu cela : j'étais l'instrument dont elle avait besoin, dont elle avait décidé de se servir, un mâle, interchangeable, presque « jetable », comme une pointe Bic. « *Si ça n'avait pas été vous, ç'aurait été un autre* », m'a dit Yutaka. Un producteur de sperme. Un sexe. Et puis ensuite : « Adieu, merci pour le service rendu, mais n'importe qui aurait pu me rendre le même. J'aurais même pu, à la limite, me faire inséminer, mais je n'aurais pas joui. Donc autant que mon enfant soit conçu dans le plaisir... » Seul point surprenant : ce petit papier où j'avais noté mon nom et qu'elle avait gardé. Pourquoi ? A tout hasard ? Le fait est qu'elle n'a pas eu tort de le conserver : c'est ce papier qui lui a permis d'apaiser la feinte colère de son fils et de lui prouver qu'elle n'avait pas couché avec n'importe qui, avec le premier venu, mais que, instrument pour instrument, elle en avait choisi un dont elle pouvait faire état sans rougir...

Etrange, tout de même, cette volonté que son fils soit exclusivement le sien. Il y a certes toujours eu partout des mères possessives mais, en l'occurrence, une telle exclusion du mâle, ça va presque plus loin que dans la « *Génitrix* » de Mauriac. (Il est vrai que cette *Génitrix* remonte à l'entre-deux guerres. J'ai lu que ce comportement possessif est de plus en plus fréquent en Europe, mais le féminisme est moins avancé au Japon que chez nous. Uiko est probablement à l'avant-garde de ses compatriotes). Je crains qu'elle ne souffre quand Yutaka va partir, à moins que ce ne soit Yutaka qui souffre, ou sa future femme. En tout cas, un drame ou, à tout le moins, un conflit me paraît en germe dans tout cela...

Samedi 5 septembre.

Ce matin, j'ai trouvé un mail de Yutaka sur l'ordinateur. Rien que de très banal : il me remercie à nouveau pour mon accueil et me redit la joie qu'il a éprouvée à faire enfin la connaissance de son père. Il me demande aussi de transmettre son meilleur souvenir à Odile. J'ai répondu par un bref accusé de réception en ajoutant que j'espérais bien le revoir, et le plus souvent possible.

Le seul intérêt de ce mail (hormis le fait qu'il me l'a expédié dès le lendemain de son retour, ce qui a peut-être une signification), c'est la photo de Uiko qu'il y a jointe. Je l'ai longuement regardée sur l'écran, je l'ai tirée sur papier glacé et je l'ai posée sur mon bureau. Curieux, l'intérêt que j'éprouve pour cette femme depuis que je sais qu'elle est la mère de mon fils : auparavant, je ne pensais pas plus souvent à elle qu'à Ôznur ou à Maria de Bahia. Et, au fond, je ne l'ai pas plus aimée que les autres. Moins même, puisque je ne l'ai connue qu'un jour et une nuit.

Sa photo m'intrigue. On la voit chez elle (sans doute), assise sur un canapé. Je la reconnais, certes, bien qu'elle ait 23 ans de plus que lors de notre rencontre. C'est bien elle, sans aucun doute. Je retrouve ses traits, son « air ». Je ne me tromperais sans doute pas si je la croisais dans la rue. Mais comment dire ? Je crois que personne ne pourrait se douter, en voyant cette femme simplement vêtue

(jupe droite et chemisier blanc), distinguée, presque timide, du comportement entreprenant, provocateur, qu'elle eut le jour de la fameuse excursion. Personne surtout ne se douterait de l'espèce de nymphomanie insatiable qu'elle manifesta toute la nuit à l'hôtel. Dans ce journal, le 13 novembre, j'ai parlé de « *rage de jouir* ». Ce fut même pire que cela : j'avais par moments l'impression qu'elle était une professionnelle de films X, multipliant les audaces, capable de renouveler plusieurs fois son répertoire... Voulait-elle m'épuiser ? Elle y a, en tout cas, réussi : quand j'ai enfin pu fermer l'oeil, sur le matin, je n'en pouvais plus et j'ai dormi comme une souche, au point qu'elle a pu s'éclipser sans que je me réveille. Peut-être est-ce d'ailleurs ce qu'elle voulait. Je la regarde sur la photo et, quand je repense à tout cela, c'est alors que je ne la « reconnais » pas : je vois une femme élégante mais réservée, presque pudique. Rien d'alangui, de sensuel, ni surtout de provocateur dans son regard ou dans sa pose : genoux serrés et, sur l'un d'eux, ses mains posées l'une sur l'autre, les bras tendus : la parfaite enseignante japonaise.. Il est vrai que j'ai vu un soir, à la télévision, un documentaire sur les écoles de geishas, qui ne doivent pas être, elles non plus, des prix de vertu : quand on voyait ces poupées peinturlurées, droites sur leurs cothurnes, « *avec un oreiller dans le dos* », comme dit, je crois, Michaux, on leur aurait donné, à elles aussi, le Bon Dieu sans confession.

J'ai téléphoné à Odile et je lui ai résumé tout cela : la banalité du mail et la surprenante photo. Elle m'a alors posé une question embarrassante :

- L'autre jour, quand tu m'as dit que les choses ne pouvaient en rester là et qu'il fallait maintenant que quelque chose se passe, je t'ai demandé si, pour toi, cela signifiait que tu attendais que Yutaka prenne une initiative ou si tu envisageais, toi, d'en prendre une. As-tu, depuis, avancé dans ta réflexion ?
- Ma foi... non. Je dois attendre, me semble-t-il, de savoir s'il va se manifester (c'est lui, après tout, qui a fait le premier pas) avant de le faire moi-même. J'ignore d'ailleurs complètement comment il pourrait se manifester.
- Je pourrais t'objecter que, puisque c'est lui qui a fait le premier pas, il pourrait s'attendre, maintenant, à ce que tu fasses le second. Et puis, question : combien de temps comptes-tu attendre qu'il se manifeste ? A mon avis, tu ne peux pas attendre bien longtemps : n'oublie pas qu'il doit faire, cette année, un stage aux Etats-Unis.
- Tu as raison, comme toujours. Mais as-tu une idée de l'initiative que je pourrais prendre ?
- Non. N'oublie pas que tu peux venir quand tu veux si tu souhaites que nous en parlions de vive voix.
- Je n'oublie pas. Bisous.

Mardi 15 septembre.

Le village est calme. Tous les vacanciers sont partis. La plupart des maisons ont leurs volets clos. Comme tous les ans, il règne un silence qui ne fait que souligner le moindre bruit : un avion qui passe, très haut dans le ciel, un poste de radio qui diffuse des chansonnettes, comme celui du peintre qui est en train de reblanchir les murs d'une maison, pas loin de la mienne.

Un an que j'ai commencé ce journal... Un an que j'avais rencontré le St Jean Baptiste de Rodin sur la plage de Keravelo : j'avais raconté cela, le soir-même, à Simone. Simone...Je ne l'ai jamais revue. Je l'ai presque oubliée ou, du moins, je ne la regrette pas. Je pense à la visite de Yutaka : Odile a pris part à l'événement comme si elle était directement concernée. Elle m'a aidé à y réfléchir, à l'assumer, avec l'attention et l'intérêt de quelqu'un qui m'aime vraiment. A sa place, je sais très bien que Simone ne m'aurait été d'aucun secours : elle ne pensait, au fond, qu'à elle-même. Elle avait été flattée de savoir qu'elle pouvait encore plaire, mais, dès qu'elle a trouvé quelqu'un qui correspondait mieux que moi à ses intérêts, je n'ai plus pesé lourd.

J'ai téléphoné plusieurs fois à Odile pour reparler de Yutaka et réfléchir avec elle à ce que je pourrais faire (ou éventuellement à ce que nous pourrions faire ensemble, elle et moi) si mon fils ne

prend aucune initiative d'ici, disons..., la fin du mois (car ensuite il sera sans doute absent du Japon jusqu'à l'été prochain) Hier soir, elle m'a dit :

- Ecoute, j'ai un peu cogité, mais on ne peut pas en parler comme ça, au téléphone. Il faudrait qu'on ait une conversation sérieuse. Tu ne pourrais pas faire un saut jusqu'ici, un de ces jours ?
- Si, bien sûr. J'arrive vendredi soir, si tu veux.
- Pas de problème. Je t'attends.

Mardi 22 septembre.

C'est pendant le dîner au restaurant, vendredi soir, et ensuite une fois rentrés chez elle, qu'Odile m'a fait part de ses « cogitations », comme elle dit, sur un sujet qui, à l'évidence, la passionne autant que moi.

- J'en suis venue à penser, me dit-elle, que Yutaka ne se manifesterait pas, ne prendrait aucune initiative, tout simplement parce que ce garçon ne s'est pas encore, à mon avis, libéré de la tutelle maternelle. En venant te voir, à l'insu de sa mère, il a fait le maximum de ce qu'il est, en ce moment, capable de faire.

- Tu as peut-être raison. Je me fie volontiers à ton intuition qui est meilleure que la mienne. Normal : l'intuition féminine...

- Attention : je te parle sérieusement. Cela signifie que, si initiative il doit y avoir, elle ne peut venir que de toi. Tu m'as d'ailleurs toi-même soufflé cette idée l'autre jour, quand tu m'as dit que Yutaka avait fait « le premier pas. »

- Soit. Mais si c'est à moi de faire le second, quel pas faire ? J'y réfléchis depuis un mois sans progresser.

- C'est parce que tu ne t'es pas posé la bonne question. « Prendre une initiative », « faire un pas », cela suppose que tu saches d'abord ce que tu désires, quel but tu veux atteindre.

- Mets-toi à ma place : un garçon de 22 ans vient te voir et te dit : « Je suis votre fils. » Qu'est-ce que tu peux désirer ? Avoir des relations régulières avec lui, évidemment. C'est d'ailleurs ce que j'ai mis en conclusion du mail où j'accusais réception du sien : je lui ai dit que j'espérais le revoir le plus souvent possible.

- Tu me dis : « des relations régulières ». cela signifie « paternelles », probablement. Un fils tient son père au courant de l'évolution de sa vie, professionnelle, mais surtout personnelle, sentimentale, de sa vie de couple, s'il se marie. Un père assiste au mariage de son fils, en général. Il va faire la connaissance de ses petits-enfants quand il est averti de leur naissance. Il va les voir de temps en temps, ou les reçoit. Il leur fait des cadeaux, etc.. etc... Tu vois ce que je veux dire ?

- Fort bien. Mais si je veux être admis comme père et, un jour, comme grand-père, si je veux être associé à la vie de famille de Yutaka, il faut que j'aie non seulement son assentiment, mais celui...

- ... de sa mère.

- Exactement. Or tu sais ce qu'il m'a dit. A mon avis ce n'est pas de lui que viendra l'obstacle. C'est d'elle.

- C'est possible. A moins que...

- A moins que ?

- A moins qu'elle n'ait déjà commencé, ou qu'elle ne commence un jour à changer de point de vue. Yutaka était, il a toujours été, il est peut-être toujours *son* fils. Mais il va l'être de moins en moins. Il ne l'est déjà plus tout à fait : il l'a quittée pour faire ce voyage en Europe. Il va la quitter à nouveau pour aller faire son stage aux Etats-Unis. Il partira un jour définitivement pour raisons professionnelles ou, tout simplement, parce qu'il se mariera.

Nous avons quitté le restaurant. Nous étions maintenant dans la voiture, en route pour la résidence d'Odile. La nuit tombait et elle avait allumé ses feux de croisement. C'est moi qui ai repris :

- Tu me disais que Yutaka prendrait peu à peu sa liberté, ou son indépendance, vis à vis de sa mère. C'est en effet probable, outre que c'est souhaitable, mais je ne vois pas bien ce que tu veux prouver, en particulier ce que ça changera pour moi. Si je souhaite établir des relations... disons : familiales, avec lui, avec sa future femme et avec ses futurs enfants, il faut que j'aie aussi, et peut-être surtout, des relations familiales avec sa mère. Or les difficultés ne viendront pas de lui, je te le répète, mais d'elle. Et le fait qu'il ait peut-être commencé à s'émanciper de sa tutelle, ne fera que renforcer sa détermination à elle d'en être la seule tutrice.

- C'est précisément, à mon avis, ce qui n'est pas sûr. Il finira par lui dire qu'il t'a vu, qu'il t'apprécie. Ça prendra du temps, mais il le fera. Pour lui, tu n'es pas un fardeau, comme elle le sera un jour à ses yeux. Quand elle commencera à se sentir, je ne dis pas : rejetée, mais quelque peu... marginalisée (d'autant que la future belle-fille trouvera sans doute cette Uiko encombrante), ne crois-tu pas qu'elle pourra éventuellement voir en toi une sorte d'allié ?

- Tout cela me paraît bien problématique.

- Tu penses que je fantasme ?

- « Fantasmer » n'est peut-être pas le mot, mais... je pense à ce que Yutaka m'a dit d'elle, tu comprends ?

- Oui mais je suis presque sûre qu'elle a déjà commencé à changer. De même que tu me dis toi-même que, quand tu regardes sa photo récente, tu ne reconnais pas ta nymphomane d'il y a 25 ans.

Nous étions arrivés chez elle. Quand nous fûmes dans son appartement, Odile, après avoir été chercher deux petits verres et une bouteille de Cointreau, s'assit sur le canapé en face de moi et me dit :

- Au fond, si je pense au trio que vous formez, toi, Uiko et Yutaka, je me dis que tout le problème (et donc la solution) repose sur elle. Tout ou presque : car il y a toi aussi. Puis-je te demander quels sentiments tu éprouves aujourd'hui pour cette femme ?

- C'est difficile à dire. Il y a seulement un mois ou deux, elle ne m'inspirait strictement rien de plus que d'autres « brèves rencontres » que j'ai pu faire ici ou là. Aujourd'hui, comment te dire ? D'un côté, rien n'est changé. Uiko, c'est un souvenir. Un souvenir plutôt agréable, mais rien de plus qu'un souvenir. Et un souvenir qui remonte à 23 ans... D'un autre côté, c'est la mère de mon fils. D'une certaine façon, ça change tout, tu comprends. Tout ça est compliqué. Je suis dans le brouillard.

- Souhaiterais-tu renouer avec elle ?

Le verre que j'allais porter à mes lèvres s'arrêta net. Je regardai Odile : elle était sérieuse, presque grave.

- Renouer ? Que veux-tu dire ? Comment voudrais-tu que je renoue avec une femme qui est à 12.000 kilomètres d'ici ?

- Je ne veux évidemment pas dire : en faire ta compagne permanente, quotidienne...

- D'autant qu'elle a un compagnon. Yutaka me l'a dit.

- ... ni même une compagne épisodique, intermittente, comme c'est notre cas depuis six mois. Je veux dire : reprendre contact avec elle, par lettre, par téléphone, par mail, par tous les moyens que tu voudras, peut-être même en allant la voir sur place, lui dire que tu sais tout, par Yutaka lui-même, et lui proposer... je ne sais comment te dire cela... de partager ce fils, en quelque sorte... Est-ce que tu comprends ce que je veux dire ?

- Je comprends très bien, mais...

- Mais ?

- Je ne peux pas faire cela sans l'accord de Yutaka.

- Il ne te le donnera pas. Un jour peut-être, mais pas maintenant. Je te le répète : il n'est pas encore vraiment libéré de la tutelle de sa mère et surtout il ne sait probablement pas qu'elle a déjà commencé à évoluer.

- Faire cela sans le prévenir, c'est trahir sa confiance, c'est le perdre..

Odile but une gorgée, reposa son verre et resta longuement silencieuse. Puis elle dit :

- Alors, parle-lui en. Présente-lui cela de manière que ça lui paraisse acceptable.
- Tu as peut-être raison, dis-je après avoir longuement réfléchi. J'enverrai un mail à Yutaka dès que je serai rentré.

Nous restâmes un moment sans rien dire puis je sortis de mon portefeuille la photo (en format réduit) que j'avais reçue de Yutaka et qui représentait sa mère plus de vingt ans après notre rencontre :

- Regarde, dis-je à Odile qui vint s'asseoir sur mes genoux, voilà Uiko aujourd'hui. Croirais-tu qu'il y a 23 ans, cette bourgeoise distinguée était capable d'enchaîner, l'une après l'autre, toutes les séquences d'un film porno ?

Odile prit la photo de sa main gauche (l'autre était passée autour de mon cou), la regarda attentivement et me la rendit en me disant :

- Non, bien sûr, mais, tu sais, il faut se méfier des apparences. Ton hôtelière, par exemple, quand elle trônait dans son établissement, tu crois que ses clients se seraient doutés qu'elle était capable de jouer les pédophiles avec un petit Africain ? Et tiens, pire que cela, bien pire même, je connais ici, dans cette ville, l'existence d'une femme, bourgeoise irréprochable, épouse d'un notaire, qui est (tiens-toi bien) ... zoophile. Parfaitement. Elle copule avec son chien. Je tiens cela d'une infirmière de l'hôpital. Car, soit dit en passant, ça se termine parfois mal, ce genre d'exercice...

Elle se leva, prit mes deux mains dans les siennes, et m'arracha de mon fauteuil :

- Allons, me dit-elle, tu es prêt pour tourner un film porno ? Tu me diras ce qu'elle faisait, ta Japonaise.
- Hum, n'oublie quand même pas que j'ai 23 ans de plus qu'à l'époque.

Vendredi 25 septembre.

J'ai suivi le conseil d'Odile. Dès mon retour à Kerilis, j'ai envoyé un mail à Yutaka ; j'en ai pesé et soupesé chaque mot, lui demandant s'il verrait un inconvénient à ce que je reprenne contact avec sa mère, à ce que je lui fasse part de la visite qu'il m'a faite, et à ce que je lui demande si elle accepterait de partager ce fils avec moi (sans préciser quel sens j'entendais donner à cette formule)

J'ai mis ce mail en attente dans la boîte d'envoi et, avant de cliquer sur « Envoyer », j'ai téléphoné à Odile pour lui lire mon texte et lui demander son avis. Elle m'a suggéré deux ou trois modifications de détail et m'a dit O.K. J'ai alors fait partir le mail... Je m'attends à une réponse de Yutaka sur le thème : « Surtout pas ça ! Par pitié, pas ça ! » Mais enfin on ne sait jamais. Je verrai bien.

Jeudi 8 octobre.

J'ai trouvé aujourd'hui dans ma boîte aux lettres une carte de Yutaka, postée dans le Michigan. Il est aux Etats-Unis depuis le début du mois. Il travaille dans une firme américaine qui commerce beaucoup avec le Japon et il est très apprécié pour ses compétences, non seulement linguistiques, mais juridiques et commerciales. Il ne m'oublie pas, ajoute-t-il, et il repense souvent à notre rencontre en Bretagne.

J'ai appelé Odile ce soir dès que j'ai pensé qu'elle avait pu rentrer de son bureau et je lui ai traduit la carte :

- Le plus clair de l'histoire, lui ai-je dit, c'est qu'il n'a pas reçu mon mail et que je ne peux lui poser la question par courrier (celle d'un éventuel contact avec sa mère) puisque je n'ai pas son adresse.
- Et que comptes-tu faire maintenant ?
- Très franchement, je ne vois pas bien ce que je pourrais faire. Je pense que je vais mettre cette affaire en attente et que, dans l'immédiat, je vais essayer de me replonger dans mes manuscrits.

Vendredi 13 novembre.

Il y a longtemps que je n'ai pas tenu ce journal. Je me suis replongé dans mon roman historique (il va bientôt falloir que je lui trouve un titre) et je ne travaille plus qu'à cela du matin au soir. J'en ai maintenant rédigé tout le début et presque toute la fin : le drame final, la mort de Démétrios, le désespoir de Francesca, son retour à Florence, tout cela est pratiquement fini. Il ne me reste plus guère qu'un petit tiers du livre à terminer, surtout vers le milieu, mais j'aurais besoin pour cela de revoir les villes de l'Italie du Nord où se déroulent plusieurs épisodes du roman. Comme l'an dernier à Mistra, je devrai, à partir du décor actuel, imaginer, ce que pouvaient être, au milieu du XV^e siècle, Venise, Ferrare, et, bien sûr, Florence. Ce sera d'ailleurs plus facile qu'à Mistra, je l'espère du moins. Il n'est même pas impossible que j'aie à reprendre certains passages déjà écrits. Je commence à penser à un court voyage en Italie, en voiture cette fois...

J'ai trouvé dans une librairie de Vannes le livre de Georges Soros qui vient de paraître, *La crise du capitalisme mondial*, qui porte en sous-titre *L'intégrisme des marchés*. C'est la crise asiatique de l'an dernier qui est à l'origine des réflexions de Soros, mais le livre de ce « libéral » est aussi une charge sévère contre le libéralisme économique qui triomphe sans retenue depuis l'effondrement du système communiste. En tout cas, l'Europe et les Etats-Unis connaissent en ce moment une croissance assez étonnante. Je ne sais si elle est due, comme le disent certains, au reflux vers les places occidentales des capitaux qui fuient le Sud-est asiatique, mais c'est un fait qu'elle est là, et que les Socialistes français en profitent largement : le chômage est en baisse et Chirac doit plus que jamais se mordre les doigts d'avoir dissous l'Assemblée.

Hier, j' ai fait faire ma prise de sang bi-annuelle. J'espérais recevoir dès aujourd'hui les résultats et savoir si le taux de P.S.A. est resté stable. Mais non : je devrai attendre demain. C'est mardi que j'ai rendez-vous chez le Dr Cornec. En revenant chez moi, hier soir, il m'a pris fantaisie, je ne sais pourquoi, de faire un crochet par le Bosséno. En passant devant *Les filets bleus*, j'ai eu la surprise de voir l'Hôtel-restaurant fermé. Des ouvriers travaillaient à l'intérieur. Sur la devanture, il y avait deux grands bandeaux de papier, l'un au-dessus de l'autre : *Changement de propriétaire. Réouverture le 20 décembre*. Ainsi donc, je ne me trompais pas : Simone a refait sa vie avec son type et elle a quitté la commune. Ça n'a pas traîné et la chance lui a souri : elle n'a pas mis longtemps à vendre son commerce... J'ai été surpris de l'indifférence avec laquelle j'ai appris cela : je ne pense plus du tout à elle.

Dimanche 15 novembre.

Le temps est détestable en ce moment. Aujourd'hui il a plu sans discontinuer : un dimanche à rester chez soi pour travailler (j'ai rédigé quelques pages supplémentaires de mon livre), ou à regarder la télévision. Mais, à l'exception d'Arte, je suis de plus en plus consterné par le contenu des programmes, comme d'ailleurs des « journaux télévisés » : des faits divers, des chiens écrasés, et, à la fin, le foot, le rugby, le tennis, bientôt le ski... Les programmes télévisés sont d'un niveau si affligeant que j'en arrive parfois à m'interroger sur la démocratie. Car les programmes (comme les journaux d'ailleurs) sont faits par l'Audimat (la fameuse « Ménagère de moins de cinquante ans »), et l'Audimat est la forme moderne de la démocratie. Quand je vois que les ménagères de moins de cinquante ans plébiscitent systématiquement les émissions les plus débiles et les plus crétinisantes, et quand je pense que les ménagères qui font l'Audimat sont les mêmes qui élisent le Président de la République et l'Assemblée Nationale, je me pose des questions sur la valeur du suffrage universel.

Mais par quoi le remplacer ? « *La démocratie est le pire des régimes à l'exclusion de tous les autres* » : nous savons cela. Ça signifie au fond que, malgré tout, c'est le meilleur. Mais tout de même...

Lundi 16 novembre.

J'étudie les cartes routières en vue de mon petit voyage en Italie. Il y a bien des haltes touristiques à faire entre la Bretagne et la frontière, puis dans toute l'Italie du Nord. Mon instinct nomade me reprend et je me fais une joie de préparer ce tour. D'autant qu'en cette saison les sites ne seront pas envahis par les hordes touristiques, sauf peut-être par les Clubs du Troisième âge, qui voyagent en dehors des vacances d'été.

Hier soir j'ai téléphoné à Odile pour la mettre au courant de mon projet et de mes préparatifs :

- Sois bien prudent sur la route, m'a-t-elle dit, et puis... sois sage, n'est-ce pas ?
- Sage ? Craindrais-tu de me perdre ?
- Pourquoi pas ? Tu devrais t'en réjouir, il me semble...
- Je m'en réjouis. Mais ne crains rien : je tiens à toi.

Et j'ai eu la joie de l'entendre me dire :

- Moi aussi, je tiens à toi. Je t'embrasse. Bon voyage.

Les résultats de mon analyse de sang sont corrects. Demain Cornec devrait me donner six mois de sursis supplémentaires.

Lundi 23 novembre.

Finalement j'ai renoncé à faire du tourisme en France entre la Bretagne et la frontière italienne : il ne fait pas beau et puis ce voyage est un voyage d'études, presque de travail, comme celui de l'an dernier à Mistra. J'ai traversé la France en prenant le plus possible les autoroutes et le trajet le plus direct. Je me suis dit qu'en cette saison, je risquais de trouver de la neige si je voulais passer par les cols des Alpes : j'ai donc rejoint Vintimille par l'autoroute de l'arrière-pays niçois. J'étais décidé à continuer directement jusqu'à Venise, et à visiter (ou à revisiter) seulement au retour Padoue, Ferrare, Florence... A la sortie de Menton, j'ai vu soudain deux filles sac à dos qui faisaient du stop. M'arrêter fut une sorte de réflexe, presque un réflexe de curiosité. Et puis avoir à qui parler après 1000 kilomètres à rouler en silence, c'était plutôt positif :

- Vous allez jusqu'où ? m'ont-elles demandé.
- Jusqu'à Venise, par la route directe.

Elles se regardèrent, presque incrédules à force d'être ravies.

- Vous pouvez nous prendre ?
- Oui oui, montez...

Elles s'installèrent à l'arrière après avoir déposé leurs sacs à dos dans le coffre.

- Alors, comme ça, leur dis-je en reprenant la route, vous allez aussi à Venise ?
- Oui, claironnèrent-elles en chœur, et, en jetant un regard furtif dans le rétroviseur, je les vis se donner des petits bécots du bout des lèvres, tandis que chacune d'elles passait un bras autour du cou de l'autre. « Des gouines, me dis-je, me voilà propre ! » Toutes deux étaient en jean et en pull de grosse laine (elles avaient laissé leurs anoraks dans le coffre), mais en les regardant un peu mieux, je m'aperçus que l'une d'elles était... disons : plus virile, tandis que l'autre me parut plus mignonne et, pour tout dire, plus appétissante... En somme, un couple de lesbiennes presque caricatural.

Nous roulions maintenant sur les autoroutes italiennes et je devais faire attention pour ne pas rater les embranchements successifs. Je ne disais donc plus rien, mais derrière j'avais l'impression qu'elles se bécotaient de plus en plus fort, manifestement ravies d'avoir trouvé la bonne aubaine. A la tombée de la nuit, nous étions à Brescia et je leur dis que je ne comptais pas aller plus loin pour aujourd'hui. J'entrai en ville et je m'arrêtai devant le premier hôtel qui se présenta : le prix des chambres me convint, mais elles le trouvèrent excessif. J'en réservai donc une pour moi et nous nous mîmes à tourner dans la ville jusqu'à ce que nous ayons trouvé une petite pension qui leur semblât abordable et où je les laissai en leur promettant de passer les reprendre le lendemain matin. Je les quittai et rejoignis mon hôtel en me demandant quelle idée m'avait pris de m'encombrer de ces deux nanas. J'avais appris que la « masculine » s'appelait Patricia et la « féminine » Véronique. « Des lesbiennes !, me dis-je. Il ne me manquait plus que cela ! »

Le lendemain matin, c'est-à-dire ce matin, je dus prendre sur moi pour ne pas filer tranquillement sur Venise en les laissant tomber. Il est vrai que ç'eût été gougeât ; mais, quand j'arrivai à leur petite pension où elles étaient en train de prendre un capuccino inclus dans le prix de la chambre, elles manifestèrent en me voyant une surprise qui me fit penser qu'elles avaient cru ne pas me revoir.

- Allez, leur dis-je, on file si vous êtes prêtes.
- O.K., dit Patricia, on y va.
- On y va, répéta Véronique.

Je dus les aider à payer leur note car, manifestement, elles ne savaient même pas dire « combien ? » en italien. Dans la voiture, histoire de dire quelque chose, je leur demandai :

- Vous avez passé une bonne nuit ? Il était bien, ce petit hôtel ?
- Correct, répondit Véronique.
- On s'est bien fait jouir, ajouta Patricia, si vous voyez ce que je veux dire...

Et elle crut bon de préciser :

- On est homos
- Sans blague ? dis-je. Vous n'aimez pas les mecs ?
- Disons qu'on préfère les nanas, dit Véronique... Il ne t'est jamais arrivé, à toi, d'être bi ?
- Jamais.

Curieusement, c'est Véronique et non Patricia qui avait pris l'initiative de me tutoyer. Je me serais attendu à l'inverse, je ne sais trop pourquoi.

- Tu n'as jamais baisé que des femmes ?
- Exclusivement.
- Et alors, comment est-ce que tu juges les homos ?
- Je n'ai pas de difficulté à « admettre » qu'on soit homo. Je me dis : « Ne sois pas vieux jeu ». Mais j'ai un peu plus de mal à le « comprendre », vous saisissez ce que je veux dire ? Je crois que, quand j'étais jeune, si on ne m'avait pas dit que ça existait, je n'aurais pas trouvé ça tout seul.
- En somme, dit Patricia, tu es comme beaucoup de gens, tu nous trouves « contre nature ».
- A vrai dire, je comprends mieux l'homosexualité entre femmes qu'entre hommes.
- Classique, intervint Véronique, les femmes hétéro la comprennent mieux entre hommes qu'entre femmes.
- De toute façon, je ne dis pas que ce soit « contre nature » Ça fait partie de la vie. Les homos sont dans le paysage... Mais si je ne suis pas indiscret, il ne vous est jamais arrivé, à vous, d'être « bi », comme vous dites ?
- Moi, ça m'est arrivé au moins une fois, dit Véronique. Et crois-moi, ça ne m'en a pas donné le goût.

Et comme je ne disais rien, elle précisa :

- Un jour, je me suis fait violer par plusieurs mecs. Une tournante. J'avais quinze ans.

Dans le rétroviseur, je vis Patricia se serrer contre elle. Il y eut un long silence et je me dis qu'il

fallait sans doute changer de conversation :

- Et toujours sans indiscretion, dis-je, vous allez faire quoi, à Venise ? Du tourisme ?
- Evidemment, répondit Véronique. Les canaux, les gondoles ...
- C'est la première fois que vous y allez ? Vous ne connaissez pas la ville ?
- Non. Et toi, tu la connais ?
- Un peu.
- Alors, pourquoi est-ce que tu y retournes ?
- « Voyage d'étude », dis-je sur un ton emphatique. Je prépare un livre.
- T'es intello ? fit Patricia. Un bouquin sur Venise ? Ce sera au moins le centième, non ?
- Tu veux dire le cent millième... Au bas mot. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas le faire, tu ne crois pas ?
- C'est vrai, mais ça rend la chose plus difficile, non ?
- Peut-être...

A l'entrée de Mestre, un bureau de tourisme se présenta.. Je leur dis que j'allais m'y arrêter pour me réserver une chambre. Cela leur parut une bonne idée et elles décidèrent d'en faire autant. Heureusement, la femme du bureau parlait le français car, décidément, mes deux nanas ne parlaient pas un mot d'italien. Elles voulaient se loger à bon marché et choisirent une petite pension de famille à Mestre. Moi, j'optai pour un petit hôtel, le plus modeste possible, à Venise. Si j'avais été seul, je me serais peut-être décidé, moi aussi, pour Mestre, mais je n'étais pas mécontent d'avoir un prétexte pour quitter ces deux filles dont je regrettais de m'être encombré. Je les amenai à leur pension, garai ma voiture dans un parking tout proche, leur souhaitai un bon séjour et partis prendre le train.

Ce soir, j'ai appelé Odile depuis mon hôtel et je lui ai raconté l'histoire de mes deux lesbiennes. Elle a ri.

- Je ne sais trop pourquoi je m'étais arrêté pour les prendre.
- Un réflexe de mâle, me dit-elle. Réfléchis bien : te serais-tu arrêté si c'avait été deux garçons, deux jeunes hommes ? Et tu ne savais pas qu'elles étaient lesbiennes.
- Tu crois que j'avais l'intention de les baiser ? S'il y en avait eu une, encore, mais deux, tu te rends compte ! J'ai passé l'âge des partouses. D'ailleurs, je ne tiendrais peut-être pas le coup.
- Tu ne pensais sans doute pas à une partouse, mais je ne sais pas... Tu devais te dire au fond de toi-même que, peut-être, on ne sait jamais... Vous n'êtes pas sérieux, tu sais, vous autres hommes... Tu te rends compte que tu as un fils qui a l'âge de ces nanas ?
- Entre nous, il y a bien des femmes, y compris « d'âge mûr », comme on dit, surtout d'âge mûr même, qui s'arrêtent systématiquement pour prendre de jeunes mâles en stop, hein ?
- Pour changer de conversation, quand prévois-tu de rentrer ?
- Je ne sais pas trop. Je vais visiter méticuleusement ici les lieux que je dois décrire. « Ici », ça ne veut pas seulement dire Venise, mais Ferrare, Florence, etc... Il faut que je sache ce qu'il y avait exactement en chaque lieu vers 1450, tu vois mon problème ? Ça va sans doute me mener jusqu'à la mi-décembre.
- Eh bien alors, en revenant, remonte sur Paris. Nous passerons les fêtes de fin d'année ensemble, ça te va ?
- Ça me va très bien. Je te rappellerai régulièrement. Bises.

Mardi 1^o décembre.

Dernier jour à Venise. Demain matin, je récupère ma voiture et je reprends la route. Avant hier, en sortant de la basilique St Marc que je revisitais une dernière fois et où régnait la cohue habituelle, je suis tombé sur Véronique et Patricia qui déambulaient dans le narthex, le nez en l'air, ostensiblement enlacées de manière très provocante. Impossible de les éviter : elles avaient vu que je les avais vues. Je me suis demandé si je devais me contenter de leur dire bonjour ou si je devais leur

parler. Je n'eus pas à décider car ce furent elles qui vinrent vers moi :

- Tiens, encore un Français ! claironna Patricia.
- Pourquoi ? Vous avez rencontré des Français ?
- On ne voit que ça, ici, dit Véronique. On n'entend parler que le français. Tous les voyages organisés sont français.

La foule nous poussa sur la place St Marc où tombait une petite pluie fine.

- Allez viens, reprit Patricia. On te paie un pot. On te doit bien ça...

Elles se dirigèrent au hasard vers le Florian :

- Pas là, miséricorde ! leur dis-je. C'est un des cafés les plus célèbres du monde. Vous allez prendre un coup de fusil carabiné.

Je les entraînai vers les petites rues, au nord de la place, où nous entrâmes dans un bar. Quand nous fûmes attablés et que chacune d'elles eut à nouveau passé un bras autour du cou de l'autre, je leur dis :

- Alors, et vos amours ?
- Quoi, nos amours ? fit Véronique d'un ton boudeur.
- Vous m'avez bien dit que c'était un voyage d'amoureuses ?
- Et alors ? grogna Patricia. Les hétéros auraient le droit de venir roucouler à Venise, d'en faire des poèmes, des chansons, et tout le bataclan, et pour les homos, ce serait interdit ?
- Quand t'ai-je dit que c'était interdit aux homos ?
- Quand tu dis « *Et vos amours ?* », intervint Véronique sur un ton caricatural, tu te fous manifestement de nous.
- Si tu as ressenti ça, dis-je, je suis désolé. Je ne voulais absolument pas me moquer de vous.
- Et toi, me demanda Patricia, tu ne t'es pas trouvé une copine à Venise ?
- Je n'en ai pas cherché.
- Tu es sage, alors ?
- Que veux-tu, je ne suis plus jeune... Sais-tu que j'ai un fils de votre âge ? Tu te rends compte ?
- Tu as un fils ? Qu'est-ce qu'il fait ?
- Etudiant. En ce moment, il est en stage aux Etats-Unis.
- Et ta femme, pourquoi n'est-elle pas avec toi ici ? demanda Véronique.
- Je ne suis pas marié.

Elles me regardèrent toutes deux d'un air indéfinissable.

- Mais si tu as un fils, dit Patricia, même si tu n'es pas marié, tu as bien une copine en France ?
- J'ai bien une copine en France, mais ce n'est pas la mère de mon fils.
- Et c'est qui, la mère de ton fils ? demanda Véronique.
- Une Japonaise... Oui, je sais, c'est un peu compliqué. Mais je ne vais pas vous raconter ma vie, hein ? Ce serait trop long, et puis ça ne vous intéresserait sans doute pas.... Bon, on y va ?

Je me levai mais elles restèrent assises. Je leur tendis la main et les quittai. « *Tu ne pensais sans doute pas à une partouse, m'avait dit Odile, mais tu devais te dire, au fond de toi-même, que, peut-être, on ne sait jamais...* » Honnêtement, depuis que je savais que c'étaient des lesbiennes, je ne pensais vraiment qu'à m'en débarrasser. Mais si ça n'avait pas été le cas, « sait-on jamais ? » en effet... Véronique aurait peut-être pu m'intéresser... Je suis décidément un coureur incorrigible. Et Odile n'a certainement pas tort de me faire des reproches et de me rappeler que j'ai un fils de leur âge. C'est là que je me rends compte que je n'ai pas encore intériorisé ma nouvelle condition de père. Au fond, je reste une espèce de « vieux garçon », peut-être même d'éternel adolescent.

Je pris un petit pont en dos d'âne pour rejoindre le quai d'en face qui, en tournant à droite, menait vers la place St Marc. Il faisait nuit noire. D'un renforcement sortit une toute jeune fille au visage angélique qui s'approcha de moi en murmurant une invitation que la langue italienne rendait mélodieuse :

- No grazie, lui dis-je.
- Prego, insista la fille.

Je pressai le pas. Comme je l'avais dit à mes deux gouines, j'avais un fils de leur âge. Je

n'allais tout de même pas sombrer dans des amours vénales avec une gamine...

Jeudi 10 décembre.

Après Venise et Ferrare, me voici à Florence. J'étais déjà passé dans cette ville mais rapidement, et je n'avais fait qu'apercevoir ses monuments les plus connus. Cette fois, je l'explore méthodiquement. Outre ses musées dont chacun demanderait au moins une semaine de visite, j'étudie aussi minutieusement que possible le décor des scènes de mon livre qui doivent se dérouler ici et qui se passent au XV^e siècle. C'est un travail encore plus compliqué qu'à Venise. Pour ne citer qu'un exemple, le Palais des Offices n'existait pas encore à l'époque que je décris. Cela fait une semaine que je suis ici et j'ai encore besoin de plusieurs jours.

Mercredi 16 décembre.

Finalement, le tourisme en France, que je voulais faire en partant en Italie, c'est en revenant que je le fais. Je suis en Bourgogne où je revisite Vézelay. Il fait plutôt froid, pas très beau, et il n'y a pas un touriste. Pas le moindre voyage organisé. Pas le moindre Club du Troisième âge. Le rêve. J'étais seul, cet après-midi, dans la basilique, où mes pas résonnaient... La massification a complètement dénaturé cette activité, le tourisme, qui est devenu un privilège de retraité. Chaque âge a ses plaisirs ; j'avoue que des journées comme celle-ci me font bénir la retraite : un après midi entier pour revoir Vézelay dans le silence et le calme, c'est inappréciable.

Si je veux arriver chez Odile vendredi soir, il me reste deux jours que je consacrerai à revoir Fontainebleau et à voir Vaux-le-Vicomte que je n'ai jamais eu l'occasion de visiter. Demain soir, je coucherai à Melun.

Lundi 21 décembre.

Comme prévu, c'est vendredi soir que je suis arrivé chez Odile. La nuit était tombée depuis plus d'une heure. Nous avons fait l'amour tout de suite, presque sans avoir dit un mot, ardemment, gravement, longuement, intensément, avec application, puis avec la rage de jouir, et, à la fin, j'ai eu l'immense satisfaction de sentir Odile comblée, heureuse :

- Tu ne sais pas ce qui m'arrive ? me dit-elle. Je crois bien que je t'aime. Tu te rends compte ? A presque cinquante ans !

Je me suis mis à dévorer tout son corps et nous avons recommencé. Il était plus de 9 H. quand nous nous sommes aperçus que nous n'avions pas dîné.

Samedi soir, Odile avait invité au restaurant son amie Hélène qui est employée, et même cadre, je crois, dans le service financier d'une maison d'édition, ainsi que son mari, patron de P.M.E., plutôt taciturne et avec lequel je ne me suis guère trouvé d'atomes crochus. Hélène, par contre, m'a fait l'effet d'une femme dynamique, intelligente et ouverte. Odile l'avait mise au courant du contenu de mon roman historique :

- Je tiens à vous dire la vérité, me dit-elle, et à ne pas vous laisser trop d'illusions. D'abord, je n'ai aucun pouvoir dans cette maison, contrairement à ce que semble croire Odile. Il y a évidemment un comité de lecture, comme partout, et c'est lui qui décide. Et puis surtout je dois vous prévenir qu'un inconnu n'a guère de chance. Du moins, si je peux me permettre de vous le dire, un inconnu de votre âge. En général, un premier roman...

- ...est écrit par un jeune auteur, bien sûr. Encore qu'une œuvre comme la mienne ne puisse guère être écrite que par un homme d'âge mûr.

- Peut-être, mais il est exceptionnel, vous savez, de commencer une carrière littéraire à votre âge. Et puis, en choisissant un sujet comme celui de votre livre, vous avez choisi la difficulté, si je puis vous annoncer ce qu'ils vont sans doute vous dire.

- Je ne l'ignore pas. Dommage. J'ai pris beaucoup de plaisir à écrire ce livre ... qui n'est d'ailleurs pas tout à fait terminé.

- Ne tombez tout de même pas d'un excès dans l'autre : tant qu'un refus ne vous a pas été signifié, rien n'est perdu a priori.

Puis la discussion s'est élargie. Nous avons parlé de l'édition en général, de la tyrannie du profit, de la médiocrité des goûts du grand public. J'ai dit qu'à mon avis, l'écrit, de ce point de vue, souffrait plutôt moins que l'« audio-visuel », au sens large du mot. Hélène a semblé partager mon point de vue. Mais enfin je suis sorti de là persuadé, ou plutôt confirmé dans ma conviction, que mes chances étaient très minces. Cela ne me perturbe pas beaucoup car je m'y attendais. Paradoxalement, Odile est nettement plus contrariée que moi.

Mardi 5 janvier 1999.

Odile a repris son travail hier matin, mais je vais rester ici une semaine de plus. Je passerai les journées seul à l'attendre, comme je l'ai déjà fait plusieurs fois. Vendredi dernier, pour le nouvel an, nous nous sommes encaillés : nous sommes allés passer le réveillon dans un cabaret de Pigalle. (C'est Odile qui en avait eu l'idée.) Tandis que nous rentrions chez elle par le dernier R.E.R., je lui dis :

- Quand on est une femme et qu'on assiste à un festival de femmes nues comme ce soir, qu'est-ce qu'on éprouve au juste ? Pour un homme, c'est érotique. Jusqu'à un certain point du moins : car le plus érotique, ce n'est jamais ce qui est montré, mais ce qui est suggéré, ce qu'on fait désirer plutôt que ce qu'on étale. Mais enfin, même étalés, tous ces seins, toutes ces cuisses, ces fesses, pour un homme, sont érotiques. Mais pour une femme ?

- Pour une femme aussi, d'une certaine façon. Je peux, dans une certaine mesure, m'identifier à ces filles, me mettre à leur place. J'ai toujours pensé qu'elles doivent éprouver un certain plaisir à se donner ainsi en spectacle.

- Un certain plaisir peut-être, mais au prix d'une humiliation, tout de même. Car s'exhiber nue en public, c'est s'humilier. Tu es bien d'accord ?

- C'est transformer son humiliation en triomphe puisqu'elles se font désirer.

- Soit, mais c'est le spectateur, ou plutôt la spectatrice, qui m'interpelle. J'imagine que ce soit un spectacle d'hommes nus. Ça émoustillerait sûrement des homos, mais moi, ça ne me ferait rien. J'ai même l'impression que je me sentirais un peu gêné. Alors, je transpose : que des femmes nues puissent émoustiller des femmes homos, par exemple mes deux gouines de Venise, je le comprendrais, mais toi ?

- D'abord je te répète que je peux m'identifier à elles, donc éprouver une partie du plaisir qu'elles peuvent prendre à s'exhiber. Et puis je crois qu'il y a des hommes hétéros qui peuvent, eux aussi, prendre un certain plaisir à un concours d'Apollons, un plaisir probablement « érotique ». Je crois savoir que, selon la psychanalyse, nous sommes tous plus ou moins ambivalents, je ne me trompe pas ? D'ailleurs, tu sais, « émoustiller », ce n'est peut-être pas le mot qui convient. Est-ce que je suis « émoustillée » par un spectacle comme celui de ce soir ? Je ne « mouille » pas, évidemment, en regardant ces filles ! C'est une soirée-réveillon, voilà tout. J'espère, ajouta-t-elle en se serrant contre moi, que toi, par contre, tu auras été « émoustillé » et que tu continueras à l'être quand nous serons rentrés.

- Certainement, dis-je en lui bécotant la joue. Mais j'en reviens à nos différences : ça m'intéresse, J'ai lu que le plus bel homme nu laisserait les femmes insensibles. Il paraît que des tentatives ont été faites pour lancer des revues exhibant des athlètes et destinées au public féminin. Echec complet : ça n'a marché qu'auprès des homos, je veux dire : des hommes homos. Les

femmes nues attirent les hommes mais les hommes nus n'attirent pas les femmes. Je trouve ça très curieux et probablement significatif d'une grande différence entre l'érotisme masculin et le féminin. Je ne sais plus quelle écrivaine, auteur de bouquins érotiques, déclarait que, pour elle, l'homme le plus attirant est en uniforme et boutonné jusqu'au cou.

- Elle devait quand même manier un peu le paradoxe, tu ne crois pas ?

Ce matin, me voilà seul dans l'appartement d'Odile où j'écris ce journal. Je viens d'entendre à la radio un petit débat où il était question de savoir si l'année qui commence, 1999, sera la dernière ou l'avant-dernière du vingtième siècle. Ils ont réussi à me convaincre que la dernière, ce sera l'an 2000, de même que 1900 a été la dernière année du XIX^e s. et non la première du XX^e.... Tout vient du fait qu'il n'y a pas eu d'année 0. Il n'y en aurait évidemment pas eu, si on avait changé de calendrier à l'époque : on serait passé de la dernière année de l'ère précédente à l'an 1 de l'ère nouvelle. Ce sont donc les années commençant par le chiffre 1 qui marquent toujours le début d'un nouveau siècle. Soit. C'est logique, même si on a un peu de mal à s'y faire.

J'éprouve toujours la même curieuse impression chaque fois que je passe la journée seul chez Odile, attendant qu'elle rentre de son travail, le soir. Ça ne me paraît pas tout à fait « naturel ». Je reste marqué par l'image traditionnelle du foyer où c'est la femme qui attend le retour de son homme.

Mardi 12 janvier.

Je suis revenu hier soir à Kerilis, bien décidé à me remettre à mon manuscrit et à le terminer le plus vite possible, même si je ne fais pas beaucoup d'illusions sur mes chances d'être publié. Et puis, j'ai trouvé dans ma boîte aux lettres une belle carte de vœux de Yutaka, postée dans le Michigan le 14 décembre (c'est fin novembre que j'ai quitté la Bretagne pour l'Italie), une carte où il me présentait évidemment ses vœux pour les fêtes et la nouvelle année, mais où, surtout, contrairement à sa précédente lettre, il me donnait ses coordonnées ou du moins celles de son entreprise, y compris un numéro de téléphone. Après avoir calculé le décalage horaire, je l'ai appelé aujourd'hui dans l'après-midi. Je lui ai expliqué que nous avions longuement réfléchi, Odile et moi, après son passage, et que nous avions pensé que, pour qu'il puisse y avoir des relations de père à fils entre nous, il fallait probablement que des liens, même très distants, soient établis entre sa mère et moi. J'avais donc pensé, lui dis-je, prendre contact avec Uiko, lui avouer que j'avais vu son fils, qu'il m'avait appris qu'il était aussi le mien, et que j'avais pensé que, ce fils commun, nous pourrions peut-être le « partager », d'autant qu'il était maintenant adulte.

- Gardez-vous bien d'appeler ma mère, me dit Yutaka. Je ne sais pas du tout comment elle prendrait cela ; peut-être mal. Attendez que je vous fasse signe. Moi-même je lui ai écrit et je lui ai annoncé deux choses qu'elle ne savait pas : d'abord que je vous ai vu, que je tenais à vous connaître, et que j'ai été enchanté de faire votre connaissance. La seconde chose que je lui ai dite, c'est que j'ai une « *girl-friend* » au Japon, une fiancée. Je ne le lui avais jamais dit. Je ne vous l'ai pas dit non plus quand je vous ai rencontré en France parce que c'est pour vous une chose qui doit probablement aller de soi, mais pour ma mère, c'est autre chose, vous comprenez ? J'attends donc sa réponse. J'ai fait preuve, à son égard, en faisant ce double aveu, d'un esprit d'indépendance auquel elle n'est pas habituée et vis à vis duquel j'ignore comment elle va pouvoir réagir. J'espère qu'après réflexion, elle le prendra bien, ou du moins pas trop mal : j'ai 22 ans, après tout. Auquel cas, si elle ne réagit pas négativement, j'ai pensé organiser une petite fête, quand je rentrerai dans mon pays, une petite fête au cours de laquelle je présenterai ma *girl-friend* à ma mère et à laquelle je lui proposerai de vous inviter, si je sens que cela ne pose pas trop de problèmes. Ce seront en somme nos « fiançailles » (il employa l'expression « *engagement party* ») Je n'en croyais pas mes oreilles.

- Je ne savais évidemment pas tout cela, répondis-je, mais, comme vous pouvez vous en douter,

je me réjouis immensément de ce que vous m'apprenez et, comme de bien entendu, j'attendrai que vous me disiez dans quel état d'esprit est votre mère, avant de prendre contact avec elle. Je n'aurais d'ailleurs pu le faire que si vous m'aviez donné ses coordonnées et donc si vous m'aviez donné votre accord pour cette démarche.

- La réponse ne devrait pas trop tarder, dit Yutaka. Ma mère va bien répondre à mes vœux avant la fin de ce mois. Dès que j'aurai sa réponse, je vous enverrai un mail, car c'est plus facile que le téléphone, surtout d'un continent à l'autre, même si ici, dans l'entreprise, ça pose un petit problème.

- Et sur votre *girl-friend*, vous pouvez m'en dire un peu plus ?

- Elle est étudiante comme moi, mais, elle, sa spécialité, c'est l'informatique.. Elle faisait partie du voyage en Europe au cours duquel je vous ai rencontré.

- Vous avez des projets de mariage ?

- Evidemment. Quand nos études à tous les deux seront terminées et que nous aurons, l'un et l'autre, un emploi. Mais je souhaite que ma mère approuve ce mariage. Devoir me marier contre sa volonté me ferait beaucoup de peine.

- Je comprends cela mais, vous connaissant, je ne doute pas que cette jeune fille ait des qualités qui sauront convaincre Uiko. J'en suis sûr d'avance.

- Merci de votre confiance. Je sais d'ailleurs que les Occidentaux sont, sur ces sujets, plus libéraux que les Asiatiques, et peut-être aurai-je besoin de vous pour persuader ma mère de me rendre ma liberté.

- Si c'est nécessaire et possible, ce sera avec plaisir. A bientôt. J'attends votre mail.

J'ai immédiatement appelé Odile et je lui ai résumé cette conversation.

- Tu avais raison, ai-je conclu. L'évolution de Yutaka est commencée. Elle est même plus avancée que tu ne le pensais probablement. Et comme ton intuition te l'avait soufflé, il compte un peu sur moi pour débloquer sa mère.

- Je crois que tu fais trop de cas de mon intuition car, comme tu le dis toi-même, je n'aurais pas imaginé une évolution si rapide et aboutissant à des initiatives marquant une telle volonté d'indépendance. C'est merveilleux.

- A priori, nous pouvons commencer à envisager un voyage au Japon l'été prochain.

- Nous ?

- Pourquoi pas ?

- Mais tu te rends compte ? Et s'il te fait rencontrer sa mère ?

- Ecoute : j'ignore comment il envisage cette rencontre et comment elle pourra se faire, si elle se fait. Je n'ai aucune idée de la tête que je ferai ni de celle que fera Uiko. Mais je ne vois pas comment ça pourrait être autre chose qu'un « *Bonjour, bonsoir, Heureux de vous avoir revue...* » Uiko a un « ami », m'a dit Yutaka. Elle ne va pas le quitter. Et toi, tu existes, et je tiens à toi : il le sait. Nous n'allons pas plus nous séparer que Uiko et son concubin. Je me suis d'ailleurs dit que Yutaka pourrait envisager de réunir non pas son père et sa mère, mais les deux couples actuels, ce qui serait d'ailleurs une façon de marquer que le passé est le passé et que la page est tournée pour Uiko comme pour moi. De toute façon, même si ça ne se passe pas ainsi, ta présence au Japon ne posera pas plus de problème que celle du concubin de Uiko. Dans le pire des cas, (car je préférerais que les deux couples soient réunis), il restera chez lui pendant la rencontre, et toi à l'hôtel.

- On verra le moment venu. On a le temps d'y penser. Ne tirons d'ailleurs pas trop de plans sur la comète car tout va dépendre de la réponse de Uiko.

- Evidemment.

J'ai consulté la boîte de réception de mon ordinateur. Des mails s'étaient accumulés depuis plus d'un mois et demi, mais rien de Yutaka. La première chose que je vais désormais faire chaque matin, ce sera d'ouvrir cette boîte. En attendant, je compte me replonger dans mon manuscrit et le terminer le plus rapidement possible. J'ai envie maintenant d'en être débarrassé. Je ne me fais pas trop d'illusions sur les chances qu'il a d'être publié, mais je tiens absolument à le finir.

Vendredi 15 janvier.

Je tiens ce journal à 10 heures du soir. Voilà trois jours que j'écris sans discontinuer, du matin au soir. « J'écris », c'est-à-dire que je tape mon texte sur le clavier de l'ordinateur dès qu'une ou deux pages sont prêtes. Mais je commence toujours par faire un brouillon à la main qui, à la fin, est toujours bourré de ratures et de rajouts. Et ce brouillon, je le modifie encore en le tapant.

Le projet avance bien et, au total, j'aurai fait à peu près ce que je voulais faire. J'ai modifié le texte en fonction des observations que m'avait faites Odile l'été dernier. J'ai repris des passages entiers et, en ce moment, je n'ai plus guère qu'à combler les vides que j'avais laissés en blanc dans le deuxième tiers du livre : les renseignements que j'ai rapportés d'Italie me permettent de le faire assez facilement. Je pense que dans un mois tout sera terminé. Après quoi il ne me restera plus qu'à trouver un titre .

Vendredi 22 janvier.

Hier matin, j'ai enfin trouvé sur Outlook Express le mail de Yutaka que j'attendais. Sa mère a fini par lui envoyer une lettre le 14 janvier. Elle s'y montre, paraît-il, assez amère à propos de la *girl-friend*. Yutaka aurait pu, selon elle, la tenir au courant, depuis le début, de ses fréquentations, en particulier de ses fréquentations féminines, sans attendre, pour lui en faire part, que l'une d'elles soit privilégiée par lui et considérée comme presque officielle. Cette remarque m'a surpris : après tout, qu'est-ce qui lui prouve que son fils ait jusqu'ici collectionné les conquêtes féminines ? Toujours est-il que Uiko tient à connaître la jeune fille en question avant de donner son accord. Ce n'est pas tout à fait comme cela qu'elle s'est exprimée, m'a-t-il dit, et heureusement !, mais ça veut dire ça.

Quant à moi, elle n'en parle, paraît-il, qu'incidemment. Elle « comprend » que Yutaka ait voulu connaître ses origines et même prendre contact avec son père. Mais, là encore, elle aurait aimé être informée de ses recherches (Elle aurait d'ailleurs, paraît-il, pu l'aider), de ses projets de rencontre et de leurs résultats, et non être mise devant le fait accompli. Après tout, lui dit-elle, elle n'a jamais, elle, rien caché à Yutaka de sa vie personnelle. Ce qui, m'a-t-il dit, n'est pas tout à fait exact.

La fin de la lettre, il ne me l'a pas résumée mais traduite : « *Je crois que tu n'auras à pas eu à te plaindre de ton enfance et de l'éducation au tu as reçue. Je sais que tous les jeunes cherchent, un jour ou l'autre, à s'affranchir de la tutelle parentale et que, pour certains d'entre eux, cette tutelle est, en effet, pesante. Ce fut le cas pour moi. Je crois sincèrement que ce ne le fut pas pour toi et que tu pourras conserver ton affection à ta mère qui t'aime de tout son cœur.* »

J'ai sorti ce mail sur l'imprimante et je l'ai relu plusieurs fois avant d'en téléphoner la traduction à Odile. Pour Yutaka ce n'était pas tout à fait gagné, puisque Uiko se réservait le droit de refuser son accord si la jeune fille ne lui plaisait pas : un conflit, à terme, n'était donc pas exclu, car Yutaka tenait à cette fille. Quant à moi, rien n'était vraiment acquis non plus : elle avait pris son parti du fait que son fils ait voulu me connaître et ait réussi à me rencontrer, mais elle ne lui disait pas un mot du projet de rencontre à Tokyo, dont Yutaka ne lui avait d'ailleurs peut-être pas parlé :

- Rien d'anormal à cela, m'a fait observer Odile. Si je me souviens bien de ce que tu m'avais dit, quand tu m'avais résumé votre conversation au téléphone, il attendait pour le faire de savoir comment elle réagirait
- Tu as peut-être raison.
- Au total, je trouve ce qu'il te dit plutôt positif. Elle ne réagit pas si mal que cela, moins mal, en tout cas, qu'on ne pouvait s'y attendre. Elle se plaint de n'avoir pas été tenue au courant au fur et à mesure mais, finalement, c'est tout.
- J'ai envie d'appeler Yutaka pour savoir comment, lui, a perçu cette lettre, car, finalement, il ne me le dit pas.
- Tu peux le faire et, par la même occasion, tu pourrais peut-être savoir comment il envisage la

suite des événements.

- Je vais le faire.

J'ai appelé Yutaka. Il m'a avoué, d'entrée de jeu, qu'il avait été plutôt soulagé par la lettre de sa mère : il s'attendait à pire

- Elle a compris que je suis décidément devenu un adulte, me dit-il. Elle n'a d'ailleurs pas tort de me reprocher de ne l'avoir pas tenue au courant de mon évolution progressive, mais ce n'était pas évident à faire et, d'une certaine façon, il vaut peut-être mieux qu'elle ait tout appris en une seule fois et alors que je suis éloigné d'elle.

- Et comment réagirez-vous si elle ne vous donne pas son « accord », comme elle dit, à propos de votre fiancée ?

- Elle me le donnera, répondit sans hésiter Yutaka. Sonoko est pleine de qualités : elle lui plaira immédiatement. Je pense que ma mère n'a introduit cette réserve que pour prolonger, consciemment ou pas, l'illusion qu'elle a que je suis toujours son « petit », vous me suivez ?

- Fort bien. Et vous envisagez toujours une petite fête, comme vous me le disiez la dernière fois, à laquelle vous m'inviteriez ?

- Je l'envisage plus que jamais, mais il va de soi que je ne vais pas en parler à ma mère immédiatement. Il faut que je lui laisse le temps de « digérer » tout ce qu'elle vient d'apprendre. Et puis je ne peux lui proposer cela par écrit. Je lui en parlerai dès mon retour au Japon, au printemps prochain, quand je saurai dans quel état d'esprit elle se trouve vraiment. D'ici là, je souhaite qu'elle fasse la connaissance de Sonoko, qui est à Tokyo en ce moment. Je suis en train de voir avec elle (je veux dire avec Sonoko), le moyen d'organiser une rencontre qui paraisse inopinée.

- Il faudra décidément que je vous fasse connaître Marivaux, un auteur français dont vous n'avez sans doute jamais entendu parler.

- En effet.

- Je suis sûr qu'il vous plaira.

J'ai à nouveau téléphoné à Odile pour lui résumer cette conversation :

- Nous ne risquons rien en réservant deux billets pour l'été prochain, lui ai-je dit. En *open*, puisque nous ne connaissons pas la date de l'éventuelle rencontre. Si elle ne se fait pas, ce sera toujours pour toi l'occasion de découvrir le Japon.

- Comme tu voudras, m'a-t-elle répondu. Tu fais comme tu le sens.

J'ai téléphoné à l'agence *Elsewhere*. Ce qu'ils ont de moins cher, ce sont des billets de la compagnie *Malaysian Airlines*, avec escale et changement d'avion à Kuala-Lumpur. Il y a d'autres escales possibles, à l'aller et au retour, entre Kuala-Lumpur et Tokyo. J'ai pris une option pour la période allant de juin à septembre et je vais confirmer par fax.

Mardi 26 janvier.

Ce matin, je suis allé tranquillement à pied faire des courses au bourg. J'ai vu qu'il y avait des obsèques à l'église et je suis entré sous le porche par curiosité. J'ai consulté la première page du registre et j'ai eu un choc : « *Obsèques de Mme Germaine Madec.* » Je ne lis pas la presse locale, je ne parle quasiment à personne dans le village et je n'avais pas appris sa mort. Si le hasard ne m'avait pas fait passer par le bourg aujourd'hui, je n'aurais même pas assisté à l'enterrement.

J'ai signé le registre et je suis entré dans l'église. La messe était commencée depuis un moment car on en était à l'élévation. Je me suis mis au dernier rang le plus discrètement possible. Tout Kerilis était là, y compris mes voisins, les Falher, qui, à ma connaissance, n'ont pas de voiture et qui ont sans doute appelé un taxi. Si je prêtais tant soit peu attention à ce qui se passe à l'extérieur, j'aurais probablement entendu le bruit de la voiture. J'habite Kerilis mais je ne participe pas le

moins à la vie du village. Les Madec ont toujours habité presque en face de chez nous : mes parents et eux étaient plus que des amis : de ces relations villageoises qui sont presque des relations familiales. C'est loin, tout ça : Kerilis n'était pas encore devenu un village de résidences secondaires. Beaucoup de villageois, dont mes parents et les Madec, y parlaient encore le breton, et moi-même j'en baragouinais des bribes quand j'étais enfant (Je les ai presque complètement oubliées). Aujourd'hui, je vis comme un étranger dans ce village. Je connais beaucoup mieux ce qui se passait à Mistra au début du XV^e s. qu'à Kerilis à la fin du XX^e ! J'essayais de calculer l'âge exact que pouvait avoir Germaine Madec, mais les repères me manquaient. Je calculais aussi combien de temps s'était écoulé depuis que je lui avais rendu visite à la maison de retraite : ce n'était pas l'année dernière. A la fin de l'année précédente, plutôt. J'étais encore avec Simone...Moins de 18 mois, par conséquent. Un peu plus d'un an (J'ai vérifié tout à l'heure, en relisant ce journal : il y a exactement 14 mois) Elle m'avait alors paru fatiguée, mais apparemment elle n'était pas malade. J'essayais en vain d'apercevoir la famille au premier rang : Marcel son fils avait-il pu faire le voyage depuis Nouméa ?

La messe se terminait. On chantait :

*Sur le seuil de sa maison
Notre père t'attend*

Il n'y a plus d'absoute, maintenant, plus de *Requiem*, plus de *Dies irae*...Je le regrette chaque fois que j'assiste à un enterrement. Pourtant, de toutes les pitoyables rengaines qui, depuis le dernier Concile, ont remplacé le grégorien, ce chant, *Sur le seuil de sa maison*, est un des rares que je trouve beau... Presque émouvant.

Etre attendu par notre Père sur le seuil de sa maison, ce serait une belle espérance. Hélas!... S'endormir ici et se réveiller dans un autre monde avec sa conscience intacte, sa mémoire, ses sentiments, mais sans son corps, sans son cerveau, ce cerveau qui, dans tout le règne animal, semble bien être le support indispensable de la conscience, se retrouver pur esprit quelque part ailleurs, comment y croire ? Dans le Christianisme primitif, d'ailleurs, comme dans les croyances juives les plus anciennes, c'est de résurrection des corps à la « fin des temps » que l'on parlait, et l'« autre monde » n'était que celui-ci, transfiguré et devenu le « Royaume de Dieu », le « Royaume des Cieux », la « Jérusalem céleste »... L'immortalité « de l'âme », dans l'« au-delà », vient de Platon, non de la Bible, juive ou chrétienne... L'Eglise a conservé la résurrection des corps et le Jugement dernier dans son *Credo*, mais, peu à peu, dans l'esprit des « croyants », l'immortalité platonicienne a pris leur place, comme elle l'a prise, je crois, dans l'Islam. En réalité, plus personne ne croit, aujourd'hui, à la fin des Temps, telle que l'évoquent les Evangiles, ni, d'ailleurs, au retour du Christ, la « Parousie », qui était pourtant au centre des pensées et des espérances des premiers Chrétiens, y compris l'apôtre Paul...

La cérémonie était terminée. Le cercueil s'avancait, précédé du curé, du « recteur », comme on dit en Bretagne, suivi de la famille, et les gens se signaient sur son passage. Je reconnus Michèle, et aussi Marcel, qui avait donc pu rentrer à temps de Nouméa. Ils ont dû passer la nuit dernière dans la maison familiale de Kerilis, la « maison des Madec », leur maison, presque en face de chez moi. Et je ne me suis aperçu de rien ! Il faut dire qu'après avoir réglé, l'autre jour, le problème de Yutaka, de son mail, et de la suite qu'il fallait leur donner, j'ai passé tout le week-end et même la journée d'hier, à écrire les dernières pages des chapitres encore inachevés; de mon roman qui est maintenant à peu près terminé. Et si je suis venu au bourg, ce matin, c'est parce qu'il n'y avait vraiment plus rien dans le frigo ni dans le congélateur. Ce matin, j'ai même dû déjeuner avec des corn-flakes : je n'avais plus de pain, pas même congelé.

Michèle et Marcel m'ont fait un petit signe de la tête en passant à côté de moi. Ils m'ont donc reconnu. Ça m'a rassuré : je n'ai pas vieilli au point d'être devenu méconnaissable, même si cela fait une éternité que nous ne nous sommes pas vus. Quant à leurs enfants, je n'en connaissais aucun. La mère Madec m'avait dit que Michèle, l'aînée, était grand-mère et que les enfants de Marcel étaient

étudiants à Nantes. Je vis passer des « jeunes », de quarante à vingt ou vingt-cinq ans, C'est la première fois que je les voyais. Tous semblaient plus âgés que Yutaka.

Je me suis mêlé à la foule qui suivait le cercueil. Le cimetière entoure l'église et le caveau des Madec n'est pas très loin de l'entrée. J'ai assisté de loin à l'inhumation. Le ciel était couvert mais il ne pleuvait pas et il ne faisait pas froid. La famille se tenait debout un peu plus loin, le long du mur, et le défilé des condoléances a commencé. Quand ce fut mon tour, j'embrassai Michèle et serrai la main de Marcel :

- Quand est-elle morte ?, demandai-je.
- Jeudi, me répondit Marcel. Les obsèques ont été retardées pour que j'aie le temps d'arriver.
- J'avais été la voir, il y a un peu plus d'un an, à Mérillac. Je l'avais trouvée diminuée, mais, apparemment, elle n'était pas malade.
- Elle n'était plus à Mérillac depuis plus de six mois, dit Michèle. Elle avait fait une attaque au printemps dernier, et elle était hémiplégique. Elle a fini ses jours à l'Hôpital de Vannes.
- Je ne l'avais pas su. C'est une triste fin.
- Tu sais, pour elle comme pour nous, ç'a été une délivrance. Il valait mieux que ce calvaire ne se prolonge pas indéfiniment. Si tu l'avais vue ! Paralysée, ne pouvant plus que regarder bouger les branches des arbres dans le parc...
- Je m'en doute. Quand est-ce que je puis passer vous voir ? Ce soir ? Demain ?
- Plutôt demain, répondit Marcel après un coup d'oeil à sa sœur.
- Très bien. Je passerai demain en fin de matinée. Bon courage.

J'ai serré la main des enfants, puis je suis passé sur la tombe de mes parents : les deux pots de chrysanthèmes que j'y avais déposés à la Toussaint, achevaient de sécher. Je les ai enlevés et portés au container prévu à cet effet. Il faudra, un de ces jours, que je fasse faire une composition florale qui puisse résister une partie de l'année. J'ai quitté le cimetière, j'ai fait mes courses et je suis revenu à Kerilis.

Mercredi 27 janvier.

Le mari de Michèle (que je ne connaissais pas) était là, ce matin, quand j'ai rendu visite aux Madec, mais pas la femme de Marcel, restée en Nouvelle-Calédonie. J'ai pensé que c'était pour limiter la dépense et l'on ne peut le leur reprocher. Les jeunes adultes, qui ne me connaissent pas, se sont discrètement éclipsés à mon arrivée.

Nous avons bien sûr parlé de Germaine, de sa maladie, de mes parents, de notre enfance, de notre coin de Bretagne devenu méconnaissable, des innombrables changements qui se sont produits depuis que nous avons, les uns et les autres, quitté ce village...

- Savez-vous, dis-je, que mon père, à la fin de sa vie, avait proposé à votre mère de se mettre en ménage avec lui ?
- Elle me l'avait dit, répondit Michèle. Elle avait fini par dire non, mais elle avait hésité.
- Je ne savais pas cela, dit Marcel. Et toi, Vincent, reprit-il, tu ne t'ennuies pas trop, tout seul ici ?
- Je m'occupe. J'ai toujours été un intello, tu sais... Je continue à travailler un peu du chapeau.
- Quand même, dit Michèle, Kerilis, l'hiver, ça manque d'animation.
- Je pars souvent. En décembre, j'ai fait un tour en Italie, puis j'ai passé les fêtes à Paris. Avec des amis, bien sûr.
- Ce qui me surprend, c'est qu'après avoir passé ta vie à burliner un peu partout, tu sois venu t'enterrer ici à la retraite. Moi, il me semble que...
- On m'a souvent dit ça, mais ça n'est pas valable. On n'est pas plus « enterré » ici qu'ailleurs. Je dis souvent qu'on peut se sentir bien plus seul au milieu de New-York ou de Tokyo qu'à Kerilis.

- Qu'est-ce que tu appelles au juste « travailler du chapeau » ? me demanda Marcel.
- Bof !.. Lecture, écriture, informatique...

J'avais l'impression qu'ils me regardaient un peu comme une curiosité un peu énigmatique et je détournai la conversation :

- Et toi, Marcel, tu es maintenant définitivement fixé en Calédonie ?
- Définitivement. Ma femme est de là-bas, tu le sais ?
- Oui. Et cette maison, vous allez la garder ? la vendre ?
- On n'a pas encore décidé, dit Michèle. On a pensé la confier à une agence et la louer, soit à l'année, soit au mois, pendant l'été. Mais il faudrait l'aménager pour ça et d'abord la vider. On hésite.
- Moi, je serais partisan de la vendre, intervint Marcel.
- Vous n'auriez pas de mal : ça part comme des petits pains. Celle du père Calonnec, tu sais ?, plus loin... Un couple de retraités de la région parisienne l'a achetée 800.000 Frs. Tu te rends compte ! Un trois pièces-cuisine, dans un trou pareil ! Et il y avait du travail pour la restaurer.

Je ne pouvais rien leur dire de ce qui m'intéressait et ce qu'ils avaient à me dire ne m'intéressait pas. Au bout d'un moment, je leur ai dit que j'allais partir : j'ai traversé la rue et je suis rentré chez moi.

Vendredi 29 janvier.

Mon roman est fini et je lui ai donné un titre dont je ne suis d'ailleurs pas content : *Le rêve des sages*. Ce titre, que je changerai peut-être, je l'ai emprunté à une citation de Renan, que j'ai tirée de la *Prière sur l'Acropole* et que j'envisage de mettre en épigraphe : « *Les rêves de tous les sages renferment une part de vérité. Tout n'est ici-bas que symbole et que songe.* » Dans un premier temps, j'avais pensé à : « *Les symboles et les songes* », ce qui serait plus original mais peut-être plus ésotérique et prétentieux. J'ai songé à prendre un pseudonyme au cas, très improbable, où ce livre serait publié, par exemple *Mérien*, nom du père de ma mère, laquelle était née hors mariage, chose rare à l'époque. (Ma grand-mère maternelle était très en avance sur son temps !). Je relis le « manuscrit » méthodiquement, page par page, et, au fur et à mesure, je corrige sur l'ordinateur les fautes d'orthographe, les fautes de frappe, parfois une expression ici ou là. Il m'arrive même de réécrire tout un passage. Mais les modifications ne peuvent plus être que marginales. Je ne peux pas dire que je sois content de moi : je vois bien toutes les imperfections de l'œuvre, mais, dans l'ensemble, j'ai fait à peu près ce que je voulais faire. La seule inquiétude qui me préoccupe, c'est d'avoir laissé passer ça et là des anachronismes... Est-ce que ça pourra intéresser un éditeur, des lecteurs ? Je verrai bien.

Mardi 23 février.

Voilà bien longtemps que je n'ai pas tenu ce journal.. J'étais entièrement accaparé par la relecture de mon manuscrit dont j'ai finalement remanié plusieurs passages. J'ai aussi légèrement modifié le titre qui est devenu *Les rêves des sages*, pour que la citation soit plus exacte. Mais cette fois, c'est terminé, Hier, je suis allé à Vannes et j'ai fait relier l'ensemble. En deux exemplaires : l'un que j'ai immédiatement expédié à Odile pour qu'elle le remette à son amie Hélène, et l'autre que je garderai ici à tout hasard, quoique le texte soit en mémoire dans l'ordinateur. Et maintenant je vais attendre, comme un potache attend le résultat du Bacc. Je me ferai certainement moins d'illusions que le potache attendant ses résultats, mais je serais hypocrite si je prétendais que je ne m'en ferai pas du tout.

J'ai téléphoné ce soir à Odile pour lui annoncer cet envoi :

- Je me doutais, me dit-elle, que tu étais dans ton bouquin. Sais-tu que ça fait une éternité que tu ne m'as pas appelée ?
- C'est vrai. Excuse-moi.
- Tu n'as pas à t'excuser. Que tu sois ainsi passionné par ton travail, je trouve cela merveilleux : il y a tant de gens désemparés quand ils arrivent à la retraite. Mais je me pose une question à ton sujet.
- Dis toujours.
- Maintenant que tu as fini, qu'est-ce que tu vas faire ? Tu ne vas pas t'ennuyer ? Trouver le temps long ?
- Bonne question. Je n'y ai pas encore réfléchi.
- Ça me surprend un peu. En tout cas, si tu t'ennuies, ne reste pas tout seul à te morfondre dans ton patelin, d'autant qu'en cette saison, ça ne doit pas être très gai, là-bas. Tu viens quand tu veux. Je n'ai pas besoin de te le redire constamment : ça va de soi.
- Bonne idée. Il est bien possible que je vienne. Peut-être même dès ce week-end. Ça te va ?
- Comment voudrais-tu que ça ne m'aïlle pas ? Je viens de te dire de venir.
- Parfait. Alors, à vendredi soir. Bisous.

Vendredi 26 février. Odile, décidément, me connaît bien. Mieux, sans doute, que je ne me connais moi-même. J'étais content d'arriver au terme de mon bouquin et je n'avais pas prévu l'impression de vide que je ressentirais une fois l'expédition faite. Avant-hier, j'ai tourné en rond dans la maison toute la matinée en écoutant, de temps en temps, la radio, ce que je fais très rarement. De quart d'heure en quart d'heure, le bulletin d'information reprend inlassablement les mêmes nouvelles, ce qui, au bout d'un moment, devient insupportable, surtout quand les nouvelles sont sans intérêt. L'après-midi, j'ai fait l'aller et retour jusqu'à la gare pour acheter mon billet de train, alors qu'en cette saison, je ne risquais probablement rien : j'aurais eu une place assise, même sans réserver. Mais cela m'a occupé quelques heures.. Hier, j'ai été marcher le long des sentiers côtiers du Golfe que je connais par cœur, où il n'y avait évidemment pas un chat et où je déambulais seul, emmitoufflé dans mon pardessus, en regardant la marée descendante découvrir des bancs de vase et des parcs à huîtres au fond des baies.

Aujourd'hui, en fin de matinée, je vais retourner à la gare pour prendre le train de 14 heures. Je garerai ma voiture, déjeunerai tranquillement en attendant l'heure du départ, j'achèterai *Le Monde* que je lirai pendant le voyage, et puis, là-bas, dans les Yvelines, j'irai lentement à pied de la gare du R.E.R. jusqu'à la résidence d'Odile qui, j'espère, sera rentrée chez elle quand j'arriverai. Je l'embrasserai sur la bouche sans dire un mot, puis sur les yeux et dans le cou, je la déshabillerai en silence, je lui ferai l'amour longuement, intensément, debout contre le mur du vestibule, puis nous recommencerons sur le bord de la table de la salle de séjour, jusqu'à ce qu'elle soit comblée, rassasiée de plaisir...

Combien de temps vais-je rester là-bas ? La semaine ? Moins ? Plus ? Quelles raisons invoquer pour rester, comme pour partir ? A tout hasard, je vais emporter les trois gros volumes de Mircea Eliade, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, que j'ai empruntés à la Bibliothèque municipale de Vannes et dont je poursuivrai la lecture pendant les longues journées où je serai seul en attendant, le soir, le retour d'Odile, des journées solitaires dont j'ai maintenant l'habitude. La date limite pour rendre mes trois volumes, c'est le mercredi 17 mars : ça me fixe au moins une date de retour impérative !

Mardi 2 mars.

Je vais finir par connaître cette ville des Yvelines aussi bien que Kerilis. Ce matin, j'y suis allé

acheter *Le Monde* que j'ai commencé à lire dans un bar de la grande rue piétonne en buvant un café-crème, et puis je suis rentré en traversant des quartiers résidentiels et pavillonnaires, un vaste parc public et enfin l'espace vert, à la périphérie de la ville, au centre duquel se trouve la résidence d'Odile. En arrivant chez elle, j'ai commencé à rédiger ce journal que, maintenant, j'emporte partout avec moi.

Il fait un temps couvert, gris, assez doux... Grand silence... Par la baie vitrée du séjour, j'aperçois dans le lointain de vastes champs et des grands bois sombres, sous le ciel bas. Les secondes s'écoulent lentement, lentement...

Je suis là... Je m'appelle Vincent Le Roux. J'ai 65 ans. Je suis en France, dans la dernière (ou plutôt sans doute l'avant-dernière) année du XX^e s., à la fin de l'hiver. Je suis en train d'écrire. J'utilise la langue française, l'alphabet latin... Tout cela est formidablement, incroyablement, invraisemblablement étonnant. Je me remémore la phrase de Pascal : « *Je m'étonne et m'effraie d'être ici plutôt que là, d'être maintenant plutôt que lors, car il n'y a aucune raison pourquoi ici plutôt que là, pourquoi maintenant plutôt que lors.* » Je pense à l'accumulation vertigineuse de hasards qui a conduit jusqu'à mon existence, à ma présence dans cette ville, aujourd'hui. Il y avait une chance sur des milliards de milliards pour que ça se produise, des milliards de milliards de chances pour que ça ne se produise pas. Et ça s'est produit. Je suis ici au XX^e s. après J.C. et non en Chine au XX^e s. avant. Il n'y a aucune raison pour qu'il en soit ainsi.

Il va falloir que je pose la plume et que je me mette à marcher de long en large dans la pièce. Sinon, à force de regarder le philodendron d'Odile, posé par terre, là-bas, en face de moi, à droite de la baie vitrée, je vais recommencer la méditation du Roquentin de Jean-Paul Sartre devant la racine du marronnier. Je sais que je ne ressentirai pas, moi, de « nausée », mais peut-être ce vertige, que j'ai déjà éprouvé une ou deux fois, en faisant cette expérience si rare, si fugace, mais si angoissante, qui est celle de l'existence, de l'absolue gratuité de l'existence, une expérience dont je m'étonne toujours que si peu de gens la fassent...

J'ai appuyé sur le bouton de la radio. Il est question des Balkans, des combats entre Serbes et Albanais au Kosovo, de l'imminente intervention de l'O.T.A.N.. J'ai fermé le poste et j'ai ouvert un volume (au hasard, le troisième) de Mircea Eliade, à la page de la Table des matières : *L'Eurasie antique, Le Christianisme jusqu'aux iconoclastes, Mahomet et les débuts de l'Islam, Le Catholicisme occidental...*» Pascal a tort : ce n'est pas pour échapper à la pensée de la mort qu'on se « divertit » (et tout est « divertissement », y compris le travail ou l'étude), c'est pour échapper à la pensée de la vie, au vertige de l'existence...

Il est 11 heures du matin. Encore sept heures et demie avant le retour d'Odile. Le temps est long, mais il le serait tout autant, peut-être plus, si j'étais chez moi. Ici au moins, mes soirées sont agréables. Elles sont même enivrantes et le soir, au moins, je ne sens pas l'écoulement du temps, la lente hémorragie de la vie...

Je ne vais pas rester seul toute la journée dans cet appartement. Je ne vais pas non plus passer l'après-midi à lire Mircea Eliade ou à regarder la télévision (ou, pire, le philodendron d'Odile). Après déjeuner, je prendrai le R.E.R. et j'irai revisiter Versailles...

Samedi 20 mars.

Il faut que je me force pour reprendre ce journal. Je ne le tiens plus guère parce que je n'ai quasiment plus rien à y noter. Il y a environ une semaine que j'ai quitté Odile (C'est lundi dernier que je suis revenu à Kerilis) et depuis je n'ai guère fait que tourner en rond. Le sentiment de mon inutilité m'accable. La rédaction de mon bouquin n'avait pour but que de me masquer à moi-même cette vacuité de mon existence : c'est seulement maintenant que je m'en rends compte.

Samedi 27 mars.

J'ai trouvé dans ma boîte une belle lettre tapée à la machine à en-tête de la maison d'édition où travaille Hélène, signée d'un des membres du comité de lecture dont le nom ne me dit rien. Je recopie textuellement ici le passage clef de cette lettre :

« C'est une entreprise ambitieuse et hors du commun que vous avez poursuivie là. On ne peut qu'admirer l'érudition dont elle témoigne et la manière très ferme dont vous l'avez conduite. Mais je ne vous étonnerai certainement pas en vous disant qu'un tel « roman » est difficilement publiable, surtout, peut-être, dans une maison comme la nôtre qui se définit comme ouverte sur un large public. Où trouver les quelques milliers de lecteurs capables de vous suivre dans le labyrinthe - politique, intellectuel, spirituel - de l'Empire byzantin du XV^e s. et de l'Italie de la même époque ? Combien, parmi les historiens, y voient clair dans ce monde si complexe ? Un univers fascinant, mais si étranger aux lecteurs d'aujourd'hui, fussent-ils cultivés.

Aussi nous ne pouvons vous proposer la publication de votre manuscrit. Croyez que je le regrette sincèrement et personnellement. »

J'ai relu ça plusieurs fois. Après les éloges d'usage, c'est une exécution capitale. Non seulement mon livre est considéré comme illisible par des « lecteurs d'aujourd'hui », « fussent-ils cultivés », non seulement on ne pourrait pas en vendre quelques milliers d'exemplaires qui rendraient la fabrication rentable, mais je suis suspecté de m'aventurer sur un terrain que je ne connais pas, dans un « labyrinthe » où même les spécialistes se perdent. Ce deuxième reproche est presque insultant, mais à la rigueur je pourrais le réfuter. Quant au premier, le principal, c'est celui qui me mortifie le plus. J'ai fait, en somme, un bouquin ennuyeux. Le fait que je décrive un monde très éloigné de nous dans le temps, n'est évidemment pas un motif valable car, à ce compte, personne n'aurait jamais dû écrire de romans historiques, à quelque époque que se déroule l'action. L'ennui, si ennui il y a, ne vient pas de là. Il vient de quoi, au juste ? On ne me le dit pas. Vient-il de ce que j'appelais, au début, mon « scénario » ? Vient-il de la « fresque » ? Des deux ? ou du mauvais assemblage des deux ?

J'ai appelé Odile et je lui ai lu la lettre. J'ai fait celui qui ne se formalise pas de cet incident, qui s'y attendait même, compte tenu de la médiocrité des goûts du grand public, ce « large public » sur lequel la « maison » se veut « ouverte ». En fait, je suis bel et bien mortifié. Je croyais avoir peu d'espoir. Je croyais même être assez indifférent face à un éventuel refus : en fait, j'avais fini par y croire. Odile a eu l'air très mécontente et elle semble décidée à demander des explications. Elle veut en savoir plus, connaître les vraies raisons de cette rebuffade, avoir, en somme des réponses aux questions que je me pose moi-même. J'en suis venu à me demander si la vraie raison, ce n'est pas mon âge. Attendre d'être à la retraite pour écrire un livre, ça fait amateur, « écrivain du dimanche »... Odile en tout cas m'a dit qu'elle allait essayer d'en savoir plus : elle me donne l'impression de penser que je pourrais reprendre l'ensemble, le modifier, et le rendre « satisfaisant ». Cela me semble une illusion et, de plus, je me refuse par principe à « refaire ma copie » comme un potache.

En fait, je dois être lucide : si ça n'« accroche » pas, c'est sûrement de ma faute. Un roman est fait pour plaire ; s'il n'y réussit pas, il a raté son but. En y réfléchissant bien, je me dis que cela n'a rien de surprenant. J'avais noté dans ce journal, il y a un certain temps, que, plus je vieillissais, moins je lis de romans et moins je regarde de fictions à la télé. La plupart des livres que j'achète ou que j'emprunte dans les bibliothèques, sont des essais qui traitent d'histoire, de philosophie, de religion, d'économie, de vulgarisation scientifique... Il était un peu paradoxal, dans ces conditions, que je me lance dans la composition d'un roman, même historique. Il n'empêche que j'accuse le coup.

Samedi 3 avril.

Odile « s'est renseignée », comme elle avait l'intention de le faire. Par l'intermédiaire de son amie Hélène, je suppose. Elle a eu connaissance des conclusions des lecteurs qui ont été, semble-t-il, unanimes. En gros, ils trouvent que la fresque historique est réussie, mais que l'intrigue romanesque est noyée dans l'ensemble. Et qu'en plus, les personnages ne sont que des ombres, plus spectateurs qu'acteurs, et qu'on ne s'intéresse pas à leur sort. L'héroïne, en particulier, est, paraît-il, fantomatique. Si au moins, m'a dit Odile, qui devait lire les notes qu'elle avait prises au téléphone sous la dictée de son amie Hélène, elle vengeait son Démétrios, par exemple en tuant l'inquisiteur ou le despote, mais elle se contente de rentrer chez elle et d'assister aux débuts de la Renaissance. Bref, ce n'est pas un roman, c'est un livre d'histoire.

Cette fois, j'en sais davantage. Je trouve même que ce jugement tient parfaitement debout. Je pressentais d'ailleurs la difficulté et je l'avais même écrit dans ce journal. J'en viens à me demander pourquoi ils ne m'ont pas dit cela dans la lettre que j'ai reçue et où le seul détail qui le suggère, ce sont les guillemets qui encadrent le mot « roman ».

Odile me verrait très bien remanier mon manuscrit pour aller dans le sens souhaité par les lecteurs et elle manifeste même un peu de mauvaise humeur quand je lui dis que ce n'est pas possible, que c'est en fait un autre livre qu'il faudrait que je fasse et que je n'en ai aucune envie. D'autant qu'il faudrait que je falsifie l'histoire, ce à quoi je me refuse par principe. On le faisait autrefois, et pas seulement les classiques : Schiller ne fait-il pas mourir Jeanne d'Arc victorieuse sur un champ de bataille ? Qui aurait l'idée (ou le culot) de faire cela aujourd'hui ? Non, dans mon esprit, la cause est entendue et la page est tournée. Je manque de persévérance, c'est sûr, et ce n'est pas très glorieux.

Dimanche 11 avril.

Les jours s'étirent lamentablement. Plus que jamais, je n'ai rien à écrire dans ce journal. Ou bien il faudrait que j'y note (comme d'ailleurs Gide le fait parfois dans le sien) les lectures que je fais ou les émissions que je regarde. J'ai rouvert le dossier de mes *Croquis* et j'en ai relu quelques-uns. Serait-il possible d'en tirer quelque chose ? Cela pourrait-il intéresser un éditeur ? J'ai refeuilleté *Un barbare en Asie*, qui m'avait servi de modèle au début. En réalité, ce que j'ai fait n'y ressemble pas du tout. Je continue à ne pas trouver génial le livre de Michaux, mais incontestablement il a un style ; et c'est le style qui en fait l'unité. Je crains que, dans mes *Croquis*, il n'y ait même pas un style. Décidément, je broie du noir, aujourd'hui. J'en suis à regarder ma montre de temps en temps pour savoir s'il n'est pas l'heure de regarder une émission que j'ai notée sur la 5.

Lundi 10 mai.

Mon taux de P.S.A. est passé de 16 à 17. C'est une augmentation minime, mais c'est une augmentation, et c'est de justesse que Cornec m'a accordé un nouveau sursis de six mois. J'ai compris qu'en novembre, même si le chiffre reste stable, je ne couperai probablement pas à la biopsie. Biopsie ne veut pas dire cancer, je le sais bien, mais enfin... il y a un risque.

Vendredi 21 mai.

Odile m'a paru un peu bizarre, hier, au téléphone. J'ai l'impression (mais je ne suis pas

absolument sûr de ne pas me tromper) qu'elle m'en veut un peu de prendre si facilement mon parti de l'échec de mon manuscrit. Elle avait finalement pris ce projet beaucoup plus au sérieux que moi pour qui c'était surtout une sorte de défi que je m'étais lancé à moi-même. Elle, au contraire, avait dû y croire. Peut-être aussi se sent-elle plus ou moins en porte-à-faux vis à vis d'Hélène. En tout cas, que je n'essaye pas de remanier mon manuscrit dans le sens qui m'était suggéré, cela, manifestement, la déçoit et, peut-être, l'irrite un peu. Elle doit me juger sans ambition, sans volonté, et, après tout, il se peut qu'elle n'ait pas tort. Je sens tout cela moins à ce qu'elle me dit qu'à ce qu'elle ne me dit pas, à certaines de ses intonations, à certains de ses silences... Remanier mon manuscrit, c'est quelque chose que j'ai exclu dès le départ. J'avais pensé l'envoyer à un autre éditeur, à tout hasard. Mais je me suis dit que, sans recommandation, c'était complètement inutile. Et je ne connais personne qui soit susceptible de me recommander.

Et puis Odile semble avoir, depuis quelque temps, des préoccupations d'un tout autre ordre. Elle a fait la connaissance (elle ne m'a pas dit comment et je ne le lui ai pas demandé) d'une femme curieuse, qu'elle appelle Mona, laquelle, si j'ai bien compris, tient un magasin de mode dans le Marais (elle est donc riche ou, du moins, très à l'aise), et qui la fascine parce qu'elle est hors normes à tous les points de vue. Par exemple elle est, très simplement et très ouvertement, bisexuelle.

- Elle a un gigolo nettement plus jeune qu'elle, m'a dit Odile, et je la soupçonne d'ailleurs de le « payer » plus ou moins, mais elle aime aussi les femmes. Elle me l'a dit comme une chose allant de soi, parfaitement normale, et elle m'a fait des propositions après m'avoir assurée que je lui plaisais.

- Et alors, comment as-tu réagi ?

- Ça m'a interloquée, tu penses bien, et je le lui ai dit, naturellement. Mais je n'allais pas répondre : « Il faut que j'y réfléchisse », comme s'il s'agissait d'acheter une voiture d'occasion. Il y a des circonstances où il faut que ce soit oui ou non. J'ai dit oui, je ne sais trop comment te dire... Un peu par... curiosité, je crois.

- Et ta curiosité a été satisfaite ?

- Ma curiosité, certainement. C'est nouveau, ça change...

- Ça, je veux bien le croire. Et à part la curiosité ?

- Ce n'est pas désagréable. On en avait d'ailleurs parlé un jour, je m'en souviens. Je t'avais même dit qu'à ma connaissance, selon les psychanalystes, nous sommes tous plus ou moins ambivalents.

- Je m'en souviens aussi. En tout cas, ambivalent, moi je ne le suis pas, je peux te le dire : je n'ai jamais eu la moindre attirance homosexuelle, pédophile, pédérastique, sodomique... appelle ça comme tu voudras.

- Je n'en avais pas, moi non plus. Il a fallu que l'occasion se présente pour que je fasse cette expérience. Je te l'ai dit : c'était presque par curiosité. Mona est d'ailleurs une femme très originale sur le plan de la sexualité. Par exemple elle apprécie ce qu'elle appelle la « sexualité de groupe »

- Autrement dit ce qu'on appelait autrefois des « partouses » ?

- Exactement. Elle m'a même dit qu'il lui arrive d'en organiser. Elle en projette une un de ces jours. Pour mon instruction, je crois. Et tu y seras, bien entendu, invité.

- Moi ?

- Bien sûr. J'ai parlé de toi à Mona et, a priori, tu l'intéresses.

- Ma foi, jamais de ma vie, je n'ai participé à une partouse et je me demande bien quelle tête je pourrais faire au milieu de tous ces gens que j'ai tendance à considérer comme des détraqués.

- Justement, c'est une expérience à faire, non ? Tu vois bien que ton éducation est inachevée.

Cette conversation m'a mis plutôt mal à l'aise. Si je dois passer pour ringard, maintenant, parce que je n'ai pas de tendances homo !... Et puis je ne reconnais plus tout à fait Odile. J'ai l'impression que ça aggrave ma solitude, mon désœuvrement, mon désarroi.

Jeudi 27 mai.

J'avais presque oublié Yutaka, et puis voilà qu'hier j'ai trouvé un mail de lui sur l'ordinateur. Le dernier remontait au mois de janvier. Finalement, ça s'arrange plutôt bien. Mais il a dû batailler ferme (par courriel au téléphone, car il semble que sa mère ne soit pas connectée à Internet. C'est même sans doute pour cela que les négociations ont traîné en longueur). Uiko est d'accord a priori pour une petite fête au cours de laquelle Yutaka présenterait officiellement sa fiancée. Elle (Uiko) l'a rencontrée et la petite semble lui convenir. Quant à ma présence, j'ai compris que ça posait beaucoup plus de problèmes. D'abord Uiko n'a pas apprécié que son fils m'ait recherché, m'ait retrouvé, et surtout soit venu me rencontrer ici en France. Elle a l'impression qu'il l'a trompée, bernée. Elle soupçonne même une sorte de complot entre lui et moi. De plus (mais cette raison est tellement ridicule qu'elle n'est probablement qu'un mauvais prétexte), Yutaka croit avoir senti que le compagnon actuel de Uiko (qu'il connaît finalement assez mal) est assez jaloux. Il craindrait, paraît-il, que Uiko ne puisse être tentée de renouer avec moi ! L'idée que je puisse participer à la fête a donc fait l'objet de longues discussions et Uiko a posé ses conditions. Et la principale (qu'elle a sans doute posée, en accord avec son concubin), m'a laissé sans voix : c'est exactement celle à laquelle j'avais pensé : elle demande qu'il n'y ait pas seulement elle et moi, mais les deux couples actuels : elle et son ami, Odile et moi. Elle verrait bien aussi, pour faire bonne mesure, les parents de la jeune fille, ce qui fera tout à fait fiançailles à l'ancienne, comme en Europe il y a quatre-vingts ans....

J'ai appelé Yutaka dès que le décalage horaire l'a permis :

- C'est extraordinaire, lui dis-je, votre mère a eu exactement l'idée que j'avais eue. J'en avais même parlé à Odile.
- Et Odile serait d'accord pour venir au Japon ?
- Elle n'a fait aucune objection. Pour tout vous dire, j'ai déjà pris une option pour les vols. Il ne me reste plus qu'à confirmer, ce que je ferai dès que je connaîtrai les dates.
- Je vous les donnerai dès que je le pourrai. Il faut que Sonoko fasse très vite une réservation dans un restaurant de Tokyo, ce que je vais lui demander de faire très rapidement. Le mois d'août vous conviendrait ?

A priori oui. Je vais en parler à Odile, mais c'est généralement en août qu'elle prend ses congés.

J'ai immédiatement appelé Odile et je lui ai raconté tout cela en détail :

- Tu te rends compte, lui dis-je, elle a eu exactement la même idée que moi ! A moins que ce ne soit son copain qui l'ait eue : Yutaka le soupçonne d'être un peu jaloux et de craindre que Uiko ne veuille renouer avec moi. C'est risible : comment pourrait-elle renouer avec un type qui habite à 10.000 km.?
- Enfin bon! L'essentiel, c'est que ça s'arrange. Au fait, tu as commencé à penser à la façon dont ça va se passer entre toi et Uiko ?
- Pas tellement, à vrai dire. Tu y as pensé, toi ?
- Avoue que ça me serait difficile : j'aurais du mal à me mettre à ta place.
- Tu fais bien de m'en parler. Je vais réfléchir sérieusement à la question. Je vais même sans doute demander conseil à Yutaka.
- Pour changer de sujet, Mona... Tu vois de qui je parle ?
- Oui, ta bi?
- Ma bi, si tu veux. Eh bien, sa « partouse », comme tu dis, est fixée au samedi soir 26 juin. Retiens la date et réserve tes billets de train.
- Et toi, réserve ton mois d'août. C'est en août que doivent avoir lieu les « fiançailles » (entre guillemets) de Yutaka et Sonoko.

Mais j'ai l'impression que cette affaire ne passionne plus Odile. Elle est sous l'emprise de sa Mona..

Mardi 15 juin.

J'ai envoyé un mail à Yutaka pour lui demander comment il voyait a priori ma rencontre avec sa mère. Apparemment, ma question l'a surpris. A partir du moment, m'a-t-il répondu, où il y aura les deux couples actuels, celui de sa mère et le mien, et, en plus, les parents de Sonoko, il n'y aura plus, selon lui, aucun problème. Il nous placera autour de la table, Uiko et moi, séparés par nos concubins actuels, de telle façon qu'il n'y ait aucune équivoque possible. A propos de la table, il m'a dit qu'il avait demandé à Sonoko de faire une réservation dans un restaurant où l'on soit installé à l'européenne, et non assis sur les tatamis, à la japonaise, autour de tables basses. « Je sais, m'a-t-il écrit, que les Européens ne sont pas habitués à s'asseoir en tailleur et que cette position leur est souvent pénible. Autant l'éviter. » Par contre, ce sera un repas à la japonaise, ce que je trouve bien naturel. A moi de prévenir Odile et de le lui expliquer. Enfin, il m'a donné la date : le 15 août. Ça tombe un dimanche. Pur hasard, naturellement : le 15 août n'est pas férié au Japon...

Lundi 28 juin.

Je ne suis pas plus vertueux qu'un autre ni spécialement puritain. Mais je dois avouer que l'orgie de Mona ne me laissera pas un merveilleux souvenir. Il y avait là une vingtaine de personnes, et pas seulement des jeunes, loin de là, même si j'étais sans doute le plus âgé de la bande. Mona elle-même n'est pas un « tendron », comme aurait dit Baudelaire : elle est plus jeune qu'Odile mais elle a quand même bien la quarantaine. C'est une agréable petite femme bien en chair, mais svelte encore et sans trace de cellulite. Elle ne m'a pas fait l'effet d'une beauté hollywoodienne, mais elle est remarquablement expressive, avec des yeux pétillants. Elle attire le regard et donne envie d'attirer le sien.

Le salon, très vaste, lambrissé jusqu'à mi-hauteur, était tendu d'une tapisserie rouge. Lumière tamisée. Musique en sourdine (un slow langoureux, comme il se doit). Les gens (c'est-à-dire les corps laiteux) ou bien « dansaient », c'est-à-dire piétinaient sur place en se pelotant, ou bien faisaient la même chose mais assis ou allongés sur des divans. Je me dis que cela aurait fait un beau sujet de tableau pour un peintre libertin du XVIII^e s.

J'éprouvai un certain malaise quand je vis Mona, donnant le signal des réjouissances « hard », entraîner Odile vers un canapé où elle entreprit de la caresser et de la lécher sous toutes les coutures. Cela se termina par un cunnilingus qu'elle exécuta lentement, longuement et avec application, le tout sous les regards de l'assistance qui s'était rapprochée en cercle.

Puis la musique reprit et tout le monde recommença à piétiner en se pelotant. Je vis Odile dans les bras d'un beau brun qui était, paraît-il, le gigolo de Mona. Quant à Mona elle-même, elle s'était plaquée contre moi. Nous nous sommes frottés l'un contre l'autre quelques minutes, puis elle mit un genou à terre et me gratifia d'une fellation non moins appliquée que sa prestation précédente avec Odile... Je me sentis obligé de l'attirer vers un fauteuil crapaud où je me laissai tomber et elle vint s'empaler sur mon sexe et commença la manœuvre, en quoi elle était experte. On battait des mains en cadence autour de nous.

Quand ce fut fini, je vis, au fond du salon, un grand blond debout devant une table, en train de pénétrer une femme renversée sur le dos, les cuisses en l'air, les talons posés sur ses épaules. Je m'approchai : la femme était Odile. Elle avait les yeux fermés mais la bouche entr'ouverte et haletait légèrement. Je me penchai pour déposer un petit baiser sur son front. Elle ouvrit les yeux :

- Jouis, dis-je. Ne fais pas attention à moi.
- Et toi, tu as bien joui avec Mona ?

Je fis signe que oui et m'éloignai. Je dois dire que, peu à peu, le temps me parut long. Et je me sentis de nouveau mal à l'aise quand, m'approchant d'un cercle qui s'était formé au milieu du salon, je

vis une fille, à quatre pattes, qu'un garçon, à genoux derrière elle, avait entrepris de sodomiser, un tube de vaseline à portée de la main. Je m'approchai d'Odile et, quand les deux jeunes eurent fini leur exercice et que les spectateurs se furent dispersés, je lui soufflai dans l'oreille que je ne souhaitais pas rester plus longtemps. Elle s'exécuta sans mot dire et je pense que nous fûmes peut-être les premiers à partir, ce dont Mona dut sûrement s'étonner.

Dans la voiture (nous n'avions rien dit jusque là) j'entendis enfin la voix d'Odile :

- Eh bien, me dit-elle, tes impressions ?
- Je ne peux pas dire que je trouve cela exaltant.
- Exaltant, bien sûr que non. Mais intéressant, non ? Original... Ce n'est pas un vulgaire film cochon, en tout cas.
- Hum ! C'est limite, quand même... Au fait, le grand blond qui te baisait sur la table, tu le connais ?
- Non.
- Et tu sais qui c'est ?
- Je crois que c'est un copain d'Eric, le gigolo de Mona. Pourquoi me demandes-tu cela ?
- Oh, pour rien. J'ai beau faire... Je trouve que copuler, comme ça, en public, avec des gens qu'on ne connaît pas, c'est... je cherche le mot juste...
- Ne cherche surtout pas. Tu dirais une banalité désolante.
- Je n'ai pas la prétention d'être original.

Et, après un moment de silence, je repris (assez stupidement, je le reconnais):

- Nous sommes des Romains du Bas Empire.
- Eh bien, fit Odile, ça prouve que nous ne sommes pas pires qu'ils n'étaient.

Et avec une pointe d'agacement dans la voix, elle reprit :

- Tu sais, la perversion ça a toujours existé. Ça fait partie de la nature humaine. Les messes noires, c'était pire, non ? Et les sabbats des sorcières, d'après ce que j'en sais, ce n'était pas non plus des divertissements d'enfants de Marie : dans les deux, il y avait du sang, je crois, en plus du sperme... Moi je trouve qu'une partouse, ce n'est pas pire que de se passer sa petite cassette porno en douce dans son salon. C'est même moins hypocrite.
- Eh bien, dis-moi, le sujet a l'air de te passionner !
- Et toi, pour quelqu'un qui joue les dégoûtés, tu as bien su tenir ton rôle. D'ailleurs tu as plu à Mona. Elle me l'a dit.
- J'en suis ravi... Pour changer de conversation, les « fiançailles » de Yutaka, à Tokyo, c'est le 15 août. Retiens la date.

Mais, j'eus l'impression que Mona avait commencé à changer Odile qui, j'en eus le pressentiment, allait peut-être bien s'éloigner de moi.

Vendredi 2 juillet.

Je ne suis pas resté très longtemps chez Odile. J'avais une raison valable pour rentrer : je devais m'occuper de notre voyage au Japon, de nos réservations, des préparatifs. Odile, qui n'a jamais mis les pieds dans ce pays, se repose sur moi pour tout et me laisse tout organiser, ce qui est bien normal.

A vrai dire, si je ne suis pas resté à Paris plus longtemps, c'est que je craignais qu'elle ne m'entraîne chez Mona ou qu'elle n'invite Mona chez elle. La perspective de partouses à trois me mettait mal à l'aise par avance. J'aurais eu l'impression de jouer le mauvais film que j'avais évité avec mes deux nanas de Venise. Qu'Odile fût devenue comme une de mes deux lesbiennes était pour moi si inattendu, si imprévu, que j'en étais déconcerté. Curieuse impression : pour la première fois, il y a un non-dit entre Odile et moi : je ne lui ai pas tout dit et, en particulier, pour quelle

raison je la quittais presque précipitamment. Et j'ai l'impression qu'elle non plus ne m'a pas tout dit : elle m'a suivi, l'autre soir, quand j'ai voulu partir, mais j'ai bien senti que c'était à contre-cœur et qu'elle serait volontiers restée jusqu'au bout.

Pourtant, pendant tout mon séjour chez elle, elle s'est comportée avec moi exactement comme avant. Elle a été aussi prévenante. Nous avons fait l'amour avec le même plaisir. Mais quelque chose a changé : cette Mona a détraqué quelque chose entre nous.

Une fois de plus, les vacanciers sont là : le village s'est rempli. Il y a un an, Odile était venue passer ses vacances, ici, à Kerilis, et nous avons reçu la visite de Yutaka. Un an... Bien des choses se sont passées. Mon livre est mort-né, je suis désœuvré, Odile n'est plus tout à fait la même, et (peut-être surtout) l'immense émotion que m'avait causée la visite de Yutaka, s'est passablement émoussée. Sans doute aurait-il fallu que quelque chose se passe après cette visite. Mais quoi ?... A moins que ce « quelque chose » ne se produise dès ce mois-ci au Japon ?

Mardi 3 août.

Me voilà, une fois de plus, dans l'appartement d'Odile Et une fois de plus, j'écris ce journal en attendant son retour : elle est allée faire quelques courses en vue de notre voyage, en particulier acheter un petit cadeau pour les fiancés, le jour de la fête : moi, je n'y aurais pas pensé ou je n'aurais pas su que prendre : il n'y a qu'une femme pour avoir de telles attentions. Je suis arrivé hier soir. Au lit, après l'amour, je lui ai dit :

- Tu vois toujours Mona ?
- Bien sûr.

Il y eut un instant de silence puis elle reprit :

- Et je vois aussi Stéphane. Tu te souviens ? Tu vois de qui je parle ? Le grand blond... Le copain d'Eric....
- Ah, je vois... Celui qui te faisait l'amour sur la table !... Et vous faites toujours des partouses ?
- Tu plaisantes ! C'est quelque chose de tout à fait exceptionnel. Je crois que la prochaine est prévue pour le réveillon de la St Sylvestre, pour fêter le passage à l'an 2000 et au XXI^e siècle. Figure-toi qu'ils ont imaginé 12 coups de piston au moment des douze coups de minuit.
- Des coups de piston ? Ah ! j'ai compris... Hum... Bon ! Passons...
- Prépare-toi, tu feras partie des invités.

Je crois que je viens d'entendre l'ascenseur. Odile va rentrer. Je vais emporter ce journal au Japon. Je trouverai bien quelques minutes, de temps en temps, pour le tenir.

Mardi 10 août.

Yutaka et Sonoko nous attendaient à l'aéroport. A ma demande, ils nous avaient fait une réservation dans un *Ryokan* proche du parc de Uéno, dont le *Guide Bleu* disait du bien, ainsi que du quartier où il se trouve. Rien de tel qu'un *ryokan* pour s'initier à la vie japonaise et, pour commencer, aux décors de la vie quotidienne. Yutaka s'est montré très chaleureux et Sonoko est une jeune fille charmante, à la fois très japonaise et très occidentalisée, comme toutes les jeunes filles, cultivées et modernes, de ce pays. Elle parle l'anglais aussi couramment que Yutaka et nous nous sommes très bien entendus.

Pour Odile, le Japon, c'est le dépaysement absolu. Tout l'étonne et tout l'enchant, depuis les temples bouddhistes jusqu'aux grands magasins. Hier soir, nous sommes rentrés très tard, après nous

être longuement promenés dans les rues de Shinjuku, à la sortie d'une boîte. Odile ne se lassait pas d'admirer les illuminations nocturnes et la féerie des néons. Un orchestre sud-américain faisait, comme par hasard, la promotion de ses disques au pied des gratte-ciel et contribuait encore à réchauffer l'atmosphère.

- Quand je pense, me disait-elle, qu'on continue à parler de Paris comme de « la ville-lumière ». C'est dérisoire : je n'ai jamais rien vu de comparable dans Paris.

- C'est la même chose, dis-je, dans toutes les villes asiatiques que je connais, à Taipei ou à Bangkok, par exemple...

Demain, nous n'aurons pas le temps de faire l'aller et retour jusqu'à Nikko, mais je compte lui faire découvrir Kamakura, qui est à une heure d'ici et qui est à la fois une ville d'art et une station balnéaire.

Pendant le trajet entre l'aéroport et le centre-ville, j'ai demandé à Yutaka comment se présentait la petite fête qu'il a organisée. Il est très optimiste : ça se passera très bien, m'a-t-il assuré. Sa mère est de bonne humeur. Pourtant, j'ai beau faire : j'appréhende cette rencontre. Quelle tête faire ? Quelle contenance prendre ? Et surtout que dire ? Que lui dire ? Curieusement, Odile, qui m'avait tant recommandé de me préparer à cette journée, me conseille maintenant de me fier à mon inspiration, et d'être aussi spontané que possible. Peut-être d'ailleurs a-t-elle eu raison successivement.

Lundi 16 août.

Ça y est. La fête est passée. Yutaka et Sonoko avaient bien fait les choses. Ça s'est déroulé dans un établissement plutôt chic de l'avenue Chuo-dori et ça a dû leur coûter cher. Quand nous sommes entrés dans le salon, Odile et moi, tout le monde était déjà là : nous étions les derniers. Dans un éclair, j'ai eu l'impression que Uiko et son ami étaient, comme on dit, *sur leur quant-à-soi*. J'ai reconnu sans difficulté Uiko qui a moins changé que je ne l'avais cru d'après la photo que m'avait envoyée Yutaka. Elle a un peu forci, mais elle n'a pas tellement vieilli. Elle portait un ensemble d'été à dominante rose : je l'ai trouvée élégante et je me suis même dit qu'elle était encore très désirable. Quant à son type, il fait presque plus jeune qu'elle, bien qu'il ne le soit sans doute pas, avec un « look » très « cadre dynamique ». Il a le type japonais, mais il est plus grand et plus svelte que la plupart des Asiatiques, avec un visage mince et des cheveux à demi longs qui surprennent parce que ce n'est pas fréquent au Japon, du moins pour des gens de son âge. C'est peut-être pour cela que, dès le premier contact, je ne l'ai pas trouvé très sympathique : j'avoue que j'apprécie peu les cheveux longs, ou même mi-longs chez un homme.

Yutaka est venu vers nous, nous a entraînés vers Uiko et son type, et a fait les présentations. Le concubin s'appelle Nukada. Il s'est incliné devant Odile et a fait le baise-main, ce que j'ai trouvé ridicule. Pour ma part, il m'a paru normal d'embrasser Uiko sur les deux joues :

- Heureux de vous revoir, lui dis-je.

Et j'ajoutai :

- Si je ne me trompe, cela fait vingt quatre ans depuis notre dernière rencontre.

- Le calcul doit être juste, répondit-elle en fuyant mon regard.

Yutaka nous entraînait maintenant vers ses futurs beaux-parents qui m'ont donné l'impression d'être des petits bourgeois assez ternes. Puis nous sommes revenus vers Uiko et Nukada qui parlaient maintenant en japonais. Pour dire quelque chose, je lançai en regardant les deux jeunes gens :

- Voilà un beau jeune couple. Nous ne pouvons que leur souhaiter tout le bonheur possible, n'est-ce pas ?

- Certes, fit Nukada dans un excellent anglais, mais je ne crois pas que nous ayons du souci à nous faire à leur sujet : leur vie sera heureuse.

- Vous avez sûrement raison.

Profitant de ses bonnes dispositions, je lui dis qu'Odile avait l'intention, au moment du dessert, de faire un petit cadeau à la fiancée et je lui demandai si Uiko et lui avaient prévu quelque chose de semblable et il me le confirma. Uiko en profita pour intervenir :

- Si c'est votre amie qui remet votre cadeau à Sonoko, dit-elle, il vaut mieux que ce soit Nukada qui remette le nôtre à Yutaka.
- Cela me semble logique, lui dis-je. Mais peut-être envisagez-vous les choses autrement ?
- Pas du tout, dit Nukada.

Autour de la grande table ronde, j'étais séparé de Uiko par son compagnon. A ma droite se trouvait Odile. Yutaka et Sonoko avaient eu la délicate attention de placer à côté d'elle la mère de la jeune fille, qui est professeur d'anglais dans un lycée, mais qui sait aussi un peu de français. Odile a pu ainsi, pendant le repas, avoir quelques échanges avec cette femme qui, m'a-t-elle dit, lui a appris des choses intéressantes sur la vie au Japon. Quant à moi, les sujets de conversation que j'abordai avec Nukada furent dépourvus d'intérêt : il restait, manifestement, sur la réserve. Et puis, je le redis, je ne le trouvais guère sympathique : je ne pensai même pas à lui demander quelle était sa profession. J'étais à la fois soulagé et déçu. Tout se passait bien tout simplement parce qu'il ne se passait rien. Les quatre couples étaient là, prenaient un repas ensemble, mais ne se disaient que des banalités. Même ceux qui auraient eu tant de choses à se dire. Nous allions nous quitter, repartir dans nos directions respectives : rien n'aurait eu lieu. J'essayai bien, de temps en temps, de dire quelques mots à Uiko par dessus l'épaule de Nukada, mais ce ne furent que des bribes, et il n'essaya nullement de nouer une véritable conversation entre nous trois.

Odile fut surprise, comme je l'avais été, la première fois, il y a bien des années, par le grand plateau rond qui fut apporté à chaque convive, et par les multiples petites soucoupes et bols au contenu bizarre, se demandant par quoi il fallait commencer et continuer ; plus surprise encore quand sa voisine lui dit qu'il n'y avait pas d'ordre imposé et que chacun faisait comme il lui plaisait. Je demandai pour elle un couvert à l'européenne, tandis que je mettais, moi, mon point d'honneur à retrouver l'usage des baguettes. Je notai que Uiko avait, comme vingt-quatre ans plus tôt, utilisé ses jolies baguettes personnelles, enfermées dans un petit coffret de bois précieux qu'elle avait sorti de son sac à main ; je me souvenais de ces baguettes pour les avoir vues, le fameux soir, à l'hôtel de Fuji-Yoshida.

Heureusement, Yutaka avait prévu un dessert à l'occidentale arrosé d'une coupe de champagne pour faire honneur à la France. Je crus bon de me lever et de dire quelques mots (en anglais, bien sûr) pour exprimer ma joie de retrouver le Japon après tant d'années, dans des circonstances aussi heureuses, et pour annoncer qu'Odile souhaitait offrir à Sonoko un petit souvenir de notre visite et présenter nos vœux aux fiancés. Odile, en effet, alla vers la jeune fille, lui présenta, en français, des vœux que sa voisine traduisit en japonais, lui remit le petit écrin qui contenait le bijou qu'elle avait acheté à son intention et qui portait la griffe d'un joaillier parisien, et l'embrassa chaleureusement. Nukada se leva à son tour, contourna la table, et fit un petit discours en japonais aux fiancés avant de leur offrir une très jolie figurine en jade. J'en profitai pour me pencher vers Uiko :

- Vous avez eu bien du mérite, lui dis-je, d'élever seule ce grand garçon...
- C'est le choix que j'avais fait, me répondit-elle, sans fuir, cette fois, mon regard.
- En tout cas, vous pouvez être fière du résultat.

Uiko murmura quelques mots que je ne compris pas. Puis elle se détourna de moi : Nukada revenait à sa place, et je me demandai si Yutaka n'avait pas raison de penser que c'était, au moins en partie, l'absurde jalousie de son concubin qui expliquait l'attitude si étrangement réservée de Uiko à mon égard.

L'après-midi, en sortant de table, Yutaka et Sonoko proposèrent que nous allions tous faire une petite promenade dans le jardin Hibiya Koen que l'on pouvait facilement gagner à pied en sortant de l'Hôtel. Me suis-je trompé ? J'ai eu l'impression que Yutaka s'était, à dessein, lancé dans une grande conversation avec Nukada, dans le but de me permettre de parler un peu avec Uiko. C'est ce que je m'empressai de faire, d'autant qu'Odile, de son côté, parlait avec la mère de Sonoko, la seule personne du groupe qui sût un peu de français.

- Je vous disais que vous pouviez être fière de Yutaka, lui dis-je, mais il me semble que nous

pouvons en être fiers l'un et l'autre, car enfin ce beau jeune homme est notre fils à tous les deux.

- Je ne l'oublie pas, fit-elle en rougissant légèrement.
- Je suis heureux, croyez-le bien, qu'il ait voulu connaître son père et je vous suis reconnaissant de l'avoir aidé à me retrouver.

C'était une provocation mais je l'avais faite à dessein. Uiko ne répondit pas tout de suite. Nous passions le long d'un des lacs du parc. Devant nous marchaient Yutaka et Sonoko, en conversation très animée avec Nukada, et derrière nous venaient Odile et les parents de la fiancée. Je me demandais si Uiko allait, sinon s'expliquer, au moins mentionner les obstacles qu'elle avait mis aux recherches de son fils et les difficultés qu'il avait eues, par sa faute, à me retrouver. Mais non.

- Il tenait à vous connaître, me dit-elle, et je crois qu'il a été enchanté de faire votre connaissance. A son retour d'Europe, il m'a parlé de vous avec enthousiasme, ainsi que... de votre amie. Il m'a dit qu'elle était très belle, ce qui est vrai.

- Nous avons fait notre vie chacun de notre côté, n'est-ce pas ? Après Tokyo, j'ai encore occupé deux postes dans des pays étrangers, en Turquie puis en Afrique (où j'ai rencontré Odile), avant de prendre ma retraite et de rentrer en France. Mais je suis content que ces fiançailles de... notre fils nous donnent l'occasion de nous revoir, si longtemps après cette...mémorable excursion au Fuji San...

- Longtemps, en effet, bien longtemps, fit Uiko pensivement.

Je m'enhardis et déclarai :

- C'est loin, il est vrai, mais quand je vois ce grand garçon qui marche devant nous, je me dis que vous avez bien fait d'insister pour que je reste à Fuji Yoshida, ce soir-là. Souvenez-vous : je voulais rentrer à Tokyo dès notre retour du Fuji, et c'est vous qui m'avez retenu.

- J'avoue que je ne me souviens plus très bien, dit Uiko confuse. C'est si loin, tout cela...

- Moi, je m'en souviens comme si c'était hier, ainsi que de la nuit que nous avons passée ensemble. Hélas, le matin, quand je me suis réveillé, vous n'étiez plus là.

J'allais lui demander pourquoi elle n'avait pas voulu que nous nous revoyions, mais, devant nous, Yutaka et Sonoko s'étaient dirigés vers la terrasse d'un petit café en plein air et s'étaient attablés. Nukada, lui, était debout : il s'était retourné et nous regardait venir.

- N'y a-t-il pas dans ce parc, lui demandai-je, histoire de dire quelque chose, un pavillon de thé où l'on puisse assister à la « cérémonie du thé » ? Mon amie Odile ne l'a jamais vue : ça l'intéresserait.

- A ma connaissance, il n'y en a pas, dit-il. De toute façon, ajouta-t-il assez sèchement, la cérémonie du thé n'est pas un spectacle donné pour les étrangers. On y participe. On n'y « assiste » pas.

Tout le monde était maintenant assis autour d'une grande table et la conversation resta sur la cérémonie du thé. Je remarquai que Uiko, qui avait été des plus discrètes pendant le repas, prenait maintenant la parole, comme si notre conversation l'avait libérée : elle donna, sur les origines et l'histoire de la fameuse cérémonie, des détails intéressants que je ne connaissais pas, pas plus que Nukada d'ailleurs.

En fin d'après-midi, quand nous nous sommes dispersés, l'ambiance était devenue excellente : même Nukada s'était détendu. Nous avons tous remercié chaleureusement les fiancés pour cette bonne journée et nous nous sommes embrassés en nous promettant de nous revoir (la prochaine occasion étant évidemment le mariage des deux jeunes gens) Quand je lui dis au revoir, Yutaka me demanda à voix basse si j'étais satisfait et je lui répondis très sincèrement que je ne pourrais jamais lui être assez reconnaissant. C'est avec Sonoko et ses parents qu'il partit, tandis que Uiko s'éloignait au bras de son compagnon, et nous deux de notre côté, Odile et moi. J'étais officiellement reconnu et accepté comme le père de Yutaka, y compris par Uiko : je n'avais finalement aucune raison de me plaindre.

Jeudi 2 septembre.

Nous voilà rentrés en France. Il y a déjà plusieurs jours que nous avons atterri à Roissy. Je vais rester chez Odile jusqu'à la fin du week-end. Lundi, elle a repris son travail, et moi, une fois de plus, je passe mes journées ici, seul, puisqu'elle ne rentre que le soir. Je prends bien soin de ne pas écouter trop longtemps le silence pour ne pas trop percevoir le temps qui passe, et de ne pas trop fixer le philodendron qui monte le long de la fenêtre pour éviter le vertige existentiel.

Notre séjour au Japon s'est bien terminé. Je souhaitais revoir Nikko et faire découvrir à Odile ce site, à la fois naturel et culturel, qui est un des symboles emblématiques du pays. Après les « fiançailles », nous y avons passé plusieurs jours « en amoureux » dans un petit *ryokan* que je connaissais: nous y avons fait de superbes balades à pied, allant de cascade en cascade par les sentiers pédestres, nous y avons admiré les chefs d'œuvre du « baroque » japonais, assisté à des cérémonies pittoresques ou insolites... Odile était si enchantée qu'elle a tenu à envoyer à Mona une carte enthousiaste. Le soir, à la pension, allongés sur nos futons posés à même les tatamis, nous faisons l'amour passionnément.

J'ai tenu à prévenir Yutaka de notre départ et à le remercier encore, et, bien que je lui eusse dit de ne pas se déranger, il était à l'aéroport en compagnie de Sonoko. Je lui dis que j'avais trouvé sa mère assez bien disposée à mon égard quand j'avais enfin réussi à lui parler, mais que cela n'avait été possible que parce qu'il avait eu la bonne idée d'occuper Nukada et de nous laisser seuls quelques instants :

- Je vous avais prévenu, me dit-il : le blocage vient de lui. Mais ça s'arrangera.

Maintenant que la fête est finie, je suis bien obligé de constater que je suis, malgré tout, un peu déçu. Je suis officiellement le père de Yutaka, bien sûr, et reconnu comme tel, même par les parents de Sonoko. Je serai sûrement invité à leur mariage, sûrement même à la naissance de leurs enfants. Mais je n'en suis pas moins seul, à l'autre bout du monde... Qu'avais-je espéré ? Que ce fils mettrait fin à ma solitude et à mon désœuvrement ? Qu'il allait « changer ma vie » ? C'était absurde, j'aurais bien dû m'en douter.

Dimanche 12 septembre.

Je viens de relire ce que j'écrivais il y a dix jours dans ce journal : *« Je n'en suis pas moins seul, à l'autre bout du monde »*. Et j'écrivais cela chez Odile, en attendant son retour ! Comme si elle ne comptait déjà plus pour moi (ou moi pour elle) !

Une fois de plus, le village de Kerilis est désert : tous les « estivants » sont repartis. Les volets de toutes les maisons sont fermés. En face de chez moi, la maison des Madec a été vendue : c'est donc le point de vue de Marcel qui l'a emporté et, à mon avis, ils ont bien fait. C'est, une fois de plus, un couple de retraités, sans doute venus en vacances ici et séduits par la région, qui a acheté la maison; ils ont fait faire, à l'intérieur, des travaux qui ne sont d'ailleurs pas terminés : je vois de temps en temps des ouvriers en sortir, des peintres si j'en juge par leur tenue et leur équipement. Par contre, la maison qui jouxte la mienne est maintenant vide : la mère Falher a été hospitalisée pendant que j'étais au Japon et elle est décédée à l'hôpital. Son mari, qui est affligé d'un anus artificiel depuis un bout de temps, ne pouvait pas rester seul : c'était jusqu'ici sa femme qui s'occupait de lui. Il est, paraît-il, parti pour un établissement de long séjour où il finira sa vie. De la même façon que je finirai sans doute la mienne...

Il y a un an, j'étais plongé dans mon manuscrit : je ne pensais qu'à cela du matin au soir et je devais espérer secrètement qu'il serait publié, ce qui aurait changé mon existence. Yutaka venait de se manifester, ce qui suscitait en moi des espoirs dont je réalise maintenant qu'ils étaient aussi absurdes que

ceux que je plaçais dans mon manuscrit. Il y a deux ans, je n'avais pas encore renoué avec Odile. J'étais toujours avec Simone qui, aujourd'hui, a quitté la commune et dont je ne sais rigoureusement rien. Quand je repense à elle, j'ai l'impression d'un passé aussi lointain que mes années de Calcutta.

Je suis allé cet après-midi faire une longue promenade en suivant les sentiers côtiers du Golfe. Je repensais aux mêmes promenades que nous faisons sur ces mêmes sentiers, il y a un an, Odile et moi, avant le passage de Yutaka, et à celles que nous avons faites, le mois dernier, dans le parc de Nikko... Odile m'a téléphoné, hier soir, pour prendre de mes nouvelles: je suppose qu'elle a retrouvé sa Mona et sans doute aussi son Stéphane. Je ne lui en ai rien dit, évidemment, pas plus que je ne lui ai jamais reparlé de leur projet de « partouse », le soir du 31 décembre.

Dimanche 17 octobre.

Je n'ai plus grand chose à noter dans ce journal. A propos du soir de la St Sylvestre dont je parlais la dernière fois, ce que les média nous rabâchent en ce moment au sujet du passage à l'an 2000 et au 3^e millénaire, c'est le « bug » informatique qui, paraît-il, menace de mettre en panne tous les ordinateurs du monde cette nuit-là, et donc tout ce qui est commandé par informatique, c'est-à-dire pratiquement tout, des aéroports aux hôpitaux et des centrales électriques aux supermarchés. J'ai vu l'autre jour un reportage sur les Etats-Unis où, à tout hasard, beaucoup de gens commencent à stocker des provisions de vivres, de carburant, et même de bougies, pour le cas où les approvisionnements seraient bloqués ! Tout cela me semble fou, mais on a entendu des interviews de spécialistes qui ont l'air de penser que c'est sérieux et qu'on ne sait pas bien ce qui va se passer. D'après ce que j'ai cru comprendre, le problème vient de ce qu'on a pris l'habitude d'indiquer partout la date en notant seulement les deux derniers chiffres de l'année en cours (97, 98, 99, etc...) et, quand on va passer brusquement à 00, les appareils risquent de ne plus comprendre les ordres et donc de ne plus les exécuter. Je ne m'inquiète guère, mais, la psychose générale faisant son effet, je me dis parfois que je pourrais bien avoir tort.

Aujourd'hui il a fait un temps de Toussaint avant l'heure : un ciel bas, sombre, sans vent... Un grand silence dans les rues du village où il n'y avait pas un chat. Je suis allé à pied jusqu'à la plage de Keravelo où, il y a deux ans, j'avais rencontré le St Jean-Baptiste de Rodin. C'était en septembre et il faisait grand soleil... Aujourd'hui, j'avais le blues en revenant. Je ruminais dans ma tête des variations sur le thème : « *A quoi bon ?* » Je me demandais ce qui se serait passé si mon manuscrit avait été publié. Il s'en serait vendu au mieux « quelques milliers », comme me l'avait écrit le lecteur de la maison d'édition ; quelques articles mi-figue mi-raisin achetés par l'éditeur auraient signalé cette sortie et puis, très vite, l'oubli aurait enseveli le tout...

En rentrant chez moi, j'ai ouvert *l'Histoire de la Littérature française* de chez Bordas et je l'ai feuilletée distraitement : *La littérature de l'entre-deux guerres*, *La Littérature de la Belle époque* ...Bourget, Anatole France... « *Bien vivante au temps de la décadence, la personnalité de Paul Bourget semble s'être figée au moment où il passe pour l'un des plus grands écrivains français.* » Paul Bourget, un des plus grands écrivains français ! Et Sully-Prudhomme, Prix Nobel de Littérature en 1901 ! Et, en remontant dans le passé, Fénelon, Fontenelle, Saint-Simon... Un chapitre entier est consacré à Saint-Simon dont les *Mémoires* sont publiées en 7 ou 8 gros volumes dans *La Pléiade*. Etre dans *La Pléiade*, c'est être statufié, devenir comme Cicéron ou Aristote, un article dans une Encyclopédie, un sujet pour jeu radiophonique ou télévisé, un alignement de grimoires sur une étagère devant lesquels tout le monde se prosterne et que personne n'a jamais lus... Je continuais à feuilleter les pages : Le Sage, Tallemant des Réaux, Marie de France, Eustache Deschamps... Quel fatras ! Qu'elle est triste, l'immortalité !

J'ai replacé le livre sur son étagère, tout en haut des rayons. Devant moi, à ma hauteur, il y avait

des livres qui avaient fait un certain bruit, au moment de leur parution : *Le défi américain*, *Les 40000 heures*, *La troisième vague*... Périmés, obsolètes... Qui les lirait encore aujourd'hui ? L'histoire de l'Humanité est celle d'immenses efforts inutiles... Le monde est une poubelle sans fond...

Je me suis remis à ce journal après avoir reçu un coup de fil. C'était Odile : elle s'est étonnée de la rareté de mes appels :

- Qu'est-ce qui se passe ? m'a-t-elle demandé, tu ne broies pas du noir, au moins ?
- Du noir, pas tout à fait. Disons... du gris. La météo doit y être pour quelque chose : il fait un temps de Toussaint.
- Il est sûr que ça ne doit pas être gai dans ton village. Mais je doute que ce soit seulement une affaire de météo. Tu sais que tu peux venir à tout moment si ça te prend ; tu n'as même pas besoin de prévenir : tu arrives et puis voilà.
- Je sais... Merci.
- Je me souviens qu'un jour tu es arrivé en me disant en gros : « Il faut en profiter parce que ça ne durera pas toujours... »
- Je n'ai pas oublié. Et ça pourrait se reproduire parce que, le mois prochain, j'ai mon analyse P.S.A. biannuelle, et, cette fois, j'ai de bonnes raisons de redouter l'échéance.
- Moi, à ta place, il me semble que je la devancerais, l'échéance.
- Tu dois avoir raison, comme toujours...

Odile avait très bien compris dans quel état d'esprit je me trouvais et elle me faisait la charité, obligeamment. Elle n'a aucun besoin de moi : sur le plan de la sexualité, elle doit être plus que comblée. Par contre, elle se doute que j'ai besoin d'elle. Ou que je devrais avoir besoin d'elle. Mais ça ne va pas, en ce moment : je m'abandonne de plus en plus à la délectation morose, autant dire au cafard.

Mardi 9 novembre.

Le P.S.A. est passé à 18. Un point de plus, c'est peu, bien sûr. Mais, comme prévu, Cornec ne veut plus prendre de risques : je vais passer une biopsie dans une semaine, dans la clinique privée où il exerce maintenant. La dernière fois, il y a cinq ans, je l'avais subie à l'hôpital. Mais Cornec a quitté l'hôpital pour une clinique privée, dans le but, très probablement, de pouvoir percevoir des dépassements d'honoraires. Je ne m'en plains d'ailleurs pas car, à l'hôpital, la biopsie se faisait sans anesthésie, alors qu'à la clinique je bénéficierai d'une anesthésie légère. Je préfère cela : sans être, à proprement parler, douloureuse, une biopsie sans anesthésie est désagréable. De plus, la dernière fois, je n'avais pas bénéficié d'une couverture antibiotique suffisante et j'avais eu une fièvre de cheval. Cornec m'a promis que, cette fois, le nécessaire serait fait. Quant au résultat, j'essaie de ne pas trop y penser.

Mardi 23 novembre.

C'est le cœur battant que je suis entré, hier, à la clinique, dans le bureau de Cornec :

- Eh bien, lui dis-je, bonne nouvelle ou mauvaise nouvelle ?
- Il sortit une feuille d'un dossier et l'étala devant lui :
- Les résultats de la biopsie, me dit-il me laissent perplexe. J'ai fait douze prélèvements, en prenant soin, bien sûr, de les répartir dans toutes les régions de la prostate. Onze de ces prélèvements ne révèlent rien d'anormal, mais le dernier comporte quelques cellules qualifiées d'*atypiques*.
- « Atypiques », cela ne veut pas dire « cancéreuses ».
- Peut-être, mais il faut s'en assurer, Mon devoir à moi est de procéder à une seconde biopsie, en

n'explorant, cette fois, que la région suspecte, mais de façon approfondie. Ce sont d'ailleurs les conclusions du laboratoire. Je vous propose de le faire sans délai. Dès la fin de la semaine, si possible. Vendredi ? Vous seriez disponible ?

- Soit.
- Alors, je vous inscris pour 10 heures.
- Je serai là. Tout de même, onze « carottes » normales sur douze. Ce serait bien le diable si la douzième...
- On ne peut raisonner de cette façon. Scientifiquement, seuls des résultats incontestables transmis par le laboratoire pourront ou non permettre de lever toute interrogation. Si c'est le cas, naturellement, je vous laisse en paix, je ne dis pas définitivement, mais à tout le moins jusqu'à un éventuel bond du taux de P.S.A..

J'avoue que je suis sorti plutôt rassuré. Je m'en tiens à mon raisonnement : « Ce serait tout de même bien le diable si... » D'autant que les cellules incriminées sont seulement qualifiées d'« atypiques », ce qui ne veut pas dire grand chose mais ne paraît pas très inquiétant. Je suis rentré à Kerilis et je me suis empressé de téléphoner ces résultats à Odile.

Jeudi 2 décembre.

Catastrophe. Les cellules « atypiques » étaient des cellules cancéreuses. Il va falloir procéder à l'ablation de la prostate : impossible de n'enlever que la partie contaminée ou de la traiter par rayons ou autrement. Ce serait prendre le risque d'une prolifération de métastases qui pourrait très vite devenir incontrôlable. Seule une « prostatectomie radicale », comme disent les professionnels, est envisageable. Et pas question de passer « par les voies naturelles », comme on dit : Cornec m'a encore répété que l'hypertrophie de la glande incriminée est considérable, comme le confirme l'échographie. L'urologue est d'avis de faire cette opération le plus vite possible. D'abord pour éviter de prendre des risques, et aussi parce que, si l'opération a lieu tout de suite, je serai, m'a-t-il dit, rétabli pour les fêtes. Il me propose la date du samedi 11 décembre, le temps de prendre rendez-vous chez l'anesthésiste et de faire un prélèvement sanguin.

Je suis sorti de là sonné car j'étais arrivé très confiant. Je continuais à m'en tenir à mon fameux raisonnement: «Ce serait bien le diable si...» Eh bien, c'est le diable. Cellules cancéreuses. Ablation de la prostate. Impuissance sexuelle définitive. « *Vous serez rétabli pour les fêtes de fin d'année.* » Rétabli ! Je serai un eunuque, mais rétabli.

J'ai téléphoné cela hier soir à Odile. Après m'avoir écouté, elle est restée longtemps silencieuse, au point que je me suis demandé si elle était toujours en ligne.

- Oui, oui, je suis là, a-t-elle repris enfin... Mais... je suis abasourdie... Je ne sais que te dire. Je te rappelle dans un moment.

Elle a rappelé à près de 11 heures du soir :

- Ecoute, m'a-t-elle dit, si vraiment tu es condamné à l'impuissance, il faut absolument qu'on se retrouve avant l'opération et qu'on fasse l'amour une dernière fois.
- Hum ! *La cérémonie des adieux*, en quelque sorte...
- Tu sais, ça va changer beaucoup de choses pour toi, pour nous...
- Tu peux être assurée que j'en suis conscient.
- Maintenant, si tu veux que la *cérémonie des adieux*, comme tu dis, sorte de l'ordinaire, c'est possible aussi. Je peux demander à Mona de nous rejoindre : je la connais, elle ne refusera pas.
- Je ne sais pas trop quoi te répondre. Je ne suis pas sûr que le meilleur souvenir que je puisse garder, que j'aie envie de garder, soit celui d'une partouse. L'amour, pour moi, pendant toute ma vie, ça n'a pas été une succession d'orgies. Mais d'un autre côté, je me dis que je pourrai peut-être regretter plus tard de n'avoir pas profité in extremis de l'occasion qui se présentait. Je ne sais pas

quoi te dire.

- Ecoute, de toute façon, tu viens passer ce week-end. Quand tu seras là, on verra ce qu'on fait.
- Entendu. On fait comme ça.

Je restais *a priori* réticent pour une partouse, mais finalement Odile avait raison : « on verrait ce qu'on ferait. »

Mardi 2 décembre.

On n'a pas eu à « voir ce qu'on faisait. » Odile avait en fait décidé pour nous. Elle avait prévenu sa Mona et samedi, quand je suis arrivé, elles étaient toutes les deux dans l'appartement. Mona s'est montrée très prévenante à mon égard. Elle s'était renseignée auprès d'une de ses amies, un médecin, une sexologue, si j'ai bien compris, qui lui avait confirmé qu'effectivement, dans mon cas, l'ablation de la prostate était la seule solution. J'étais condamné à l'impuissance, c'est vrai, mais cette femme semblait croire, m'a-t-elle dit, aux « injections intracaverneuses », voire, mais sous réserve, à l'efficacité de certains médicaments.... Là-dessus, Mona nous a dit qu'en aucun cas elle ne voulait s'imposer : Odile lui avait demandé de venir pour le cas où je souhaiterais sa présence, mais, si je ne la souhaitais pas, elle ne resterait évidemment pas.

J'aurais été gougeât en lui demandant de partir : Odile devait bien s'en douter. Peut-être n'avait-elle d'ailleurs pas eu tort, au fond, de prendre cette initiative, car une « cérémonie des adieux » entre nous deux aurait pu être triste, comme l'a été celle du lendemain soir. Au contraire, samedi, nous nous sommes livrés à une petite orgie à trois qui, parce qu'elle était inhabituelle, fut plutôt gaie. Je suis encore tout étonné d'avoir été à la hauteur de la situation, malgré mes 65 ans, mais je crois que je l'ai été, d'autant que nous avons prolongé les préliminaires et que les interludes auxquels les deux femmes se sont livrées entre elles de temps en temps, m'ont permis de reprendre souffle. Dimanche matin, par contre, quand Odile a voulu recommencer, je n'en pouvais plus et j'ai demandé grâce.

Dimanche après-midi, nous avons été faire, Odile et moi, une promenade romantique sur les quais de la Seine et dans l'Ile St Louis, nous avons dîné au restaurant, puis nous sommes rentrés et nous avons vécu notre dernière nuit d'amants, mais elle fut un peu triste, comme je l'ai déjà écrit, d'abord parce que ce fut la dernière et aussi parce que deux soirs de rang, à mon âge, c'est un peu trop demander.

Il me reste maintenant deux jours, ici, à Kerilis, pour préparer mon retour chez moi après mon opération, c'est-à-dire pour remplir mes placards et le congélateur, car, quand je rentrerai de la clinique, je n'aurai sans doute pas envie d'aller faire mes courses, même en voiture. Je ne suis d'ailleurs pas sûr d'en avoir la possibilité, bien que Cornec m'ait assuré que je serai « rétabli ». De plus, il fait un temps affreux et l'on approche des jours les plus courts de l'année : le soir, il fait nuit à cinq heures et c'est à peine s'il fait jour à neuf heures du matin.

Mercredi 22 décembre.

Eunuque. Cette fois, ça y est et c'est irrémédiable. Je suis assis dans ma chambre à Kerilis ; je regarde la pluie qui tombe par intermittence, les nuages qui se bousculent, poussés par un vent violent, la rue où passe une voiture toutes les dix minutes, soulevant des gerbes d'eau... Et puis mes yeux se déplacent vers mon bureau, devant la fenêtre, s'arrêtent sur le dossier de mes *Croquis* que je n'ouvre plus, et je me dis : « *Te voilà impuissant pour toujours. Tu es un eunuque.* »

Je repense à François Mitterrand, mort il y aura bientôt quatre ans. J'ai lu (ou j'ai entendu dire, je ne me souviens plus bien) qu'il a appris qu'il avait un cancer de la prostate peu de temps après sa

première élection, en 81. Il aurait dû subir une « prostatectomie radicale », lui aussi, aussi radicale que la mienne. C'est, paraît-il, lui qui a refusé. Il aurait déclaré : « *Ce n'est pas maintenant que j'accède au pouvoir politique que je vais me condamner à l'impuissance sexuelle* ». Ce faisant, à défaut d'impuissance, c'est à une mort lente qu'il se condamnait, au terme de souffrances cruelles, de séances de rayons et de chimiothérapie, rendues plus pénibles encore par les obligations écrasantes de sa charge. Si bien que les médecins ont, paraît-il, été très surpris qu'il réussisse à survivre quatorze ans. Il y a bien des jours où sa vie a dû être un calvaire. Mais il a préféré cela à l'impuissance. J'en viens à me demander si, finalement, il n'a pas eu raison, si même les souffrances des derniers mois ou des dernières années ne sont pas préférables à la condition d'eunuque qui est désormais la mienne. Quelle réaction aurait été celle de Cornec si j'avais refusé, moi aussi, l'opération ? Il ne m'a même pas demandé si j'acceptais de subir cette ablation : pour lui, cela allait de soi, exactement comme, pour une femme, l'ablation d'un sein, voire des deux, et même des ovaires, en cas de tumeur cancéreuse. Aurais-je pu refuser, comme l'a fait François Mitterrand ? Aurais-je dû le faire ?

Quand j'ai quitté la clinique, l'infirmière m'a autorisé à emporter une provision de « protections », c'est-à-dire de couches que je dois changer fréquemment car, outre l'impuissance sexuelle, je suis, comme prévu, affligé d'incontinence, ce qui est d'ailleurs parfaitement normal après une opération de ce genre. L'incontinence est évidemment beaucoup moins grave que l'impuissance et surtout elle n'est pas définitive, du moins sous sa forme aiguë. Combien de temps durera-t-elle ? Cela est variable selon les « *sujets* », m'a dit Cornec. Mais, même si elle n'est que passagère, elle est terriblement humiliante. Chaque fois que je change une couche toute trempée, je me dis : « *Celle-ci, il va absolument falloir que tu la gardes propre plus longtemps.* » Et puis une « fuite » se produit, puis une autre, et ça recommence. Chez certains « *sujets* », m'a dit Cornec, l'incontinence peut se prolonger très longtemps ! Le réflexe à acquérir, selon lui, pour éviter les « fuites », c'est de les *anticiper*, chaque fois qu'elles risquent de se produire, c'est à dire quand, pour une raison ou une autre, la vessie est pliée ou comprimée. Cela se « sent » instinctivement assez vite, m'a-t-il dit, et alors, il faut « retenir » la fuite avant qu'elle n'ait lieu. Plus facile à dire qu'à faire.

Le jour de l'opération, c'est à dire le 11, un samedi, quand je suis progressivement sorti de l'anesthésie et que je suis revenu à la conscience, Odile était assise dans ma chambre, près de la fenêtre. J'ai eu juste le temps de l'apercevoir et de bredouiller quelques mots avant de sombrer à nouveau dans le sommeil. Je la revois ensuite, debout près de moi, me passant la main sur le front, et je l'entends encore me demander :

- Comment te sens-tu ? Est-ce que tu souffres ?
- Je suis assommé. Je ne peux pas tenir les yeux ouverts.
- Repose-toi, c'est le plus utile.

Quand j'ai été à peu près réveillé, en fin d'après-midi, et que j'ai pu soulever draps et couvertures, j'ai constaté qu'une sonde me sortait de la verge pour évacuer l'urine, et que deux drains sanguinolents me sortaient du ventre par deux trous rougis de sang... Il faisait nuit. Odile n'était plus là. Je l'ai revue le lendemain matin dimanche (bien que les visites ne fussent théoriquement autorisées que l'après-midi) et elle me confirma que deux gros bouchons se trouvaient sous mon lit, l'un pour recueillir l'urine, l'autre le sang :

- Tu n'as pas mauvaise mine, me dit-elle

Après avoir posé la main sur mon front, elle ajouta :

- Et je ne crois pas que tu sois fiévreux.

Elle partit dans l'après-midi après avoir appelé un taxi pour la conduire à la gare.

- Remets-toi vite, me dit-elle. Je t'appellerai régulièrement. Et je viendrai passer le week-end de Noël avec toi.
- Ne te dérange pas, va ! Ne change pas ton programme à cause de moi.
- Veux-tu bien ne pas dire de bêtises ! Allez, reprit-elle, en me déposant un petit bécot sur les

lèvres, à Noël !

J'avais l'esprit un peu confus. C'est quand elle fut sortie que je réalisai que leur fameuse partouse était prévue pour le réveillon du premier de l'an, pas pour celui de Noël, et qu'elle pourrait donc revenir sans bouleverser son programme.

Le moment le plus désagréable, ce fut quand on me retira la sonde et peut-être surtout les drains, qui avaient été collés par le sang. Dès que la sonde m'eut été enlevée, les fuites ont commencé. Cependant, je me suis levé dès le mardi (ou le mercredi, je ne me souviens plus bien) et j'ai pu très vite me promener dans les couloirs en robe de chambre, le sexe emmailloté dans mes couches. Chaque fois que j'en changeais et que j'avais l'impression d'avoir gagné une heure ou deux par rapport à la fois précédente, cela devenait une petite victoire dont j'étais fier. Odile m'a appelé plusieurs fois pendant tout le temps que j'ai passé à la clinique et, chaque fois, sur le ton de la dérision, je lui racontais mes progrès qui étaient effectivement dérisoires.

Comme je suis seul chez moi (il va d'ailleurs falloir que je songe à me chercher une femme de ménage), j'ai demandé (et obtenu) de Cornec de rester à la clinique le plus longtemps possible, jusqu'à ce que je sois autonome et même en état de sortir, ne serait-ce que pour faire mes courses, bien que j'eusse tout prévu avant mon hospitalisation. C'est donc seulement mardi que je suis rentré à Kerilis, avec, bien entendu, une couche entre les cuisses.

En arrivant, j'ai trouvé dans la boîte aux lettres une très gentille carte de vœux signée de Yutaka et de Sonoko. Elle était évidemment arrivée pendant mon hospitalisation. Je me suis souvenu que, l'an dernier, c'est des Etats-Unis que Yutaka m'avait envoyé ses vœux et je les avais trouvés à mon retour d'Italie, en janvier. Une occasion supplémentaire d'évoquer mes espoirs littéraires envolés... Sur l'ordinateur, j'ai trouvé aussi un message de vœux, sonore et animé, envoyé par Yutaka par l'intermédiaire de Yahoo. J'y répondrai par mail car je me suis aperçu que, l'été dernier, à Tokyo, j'avais omis de lui demander son adresse, comme d'ailleurs celle de sa mère (Je suppose que ce n'est plus la même). J'en profiterai pour lui annoncer mon opération et lui parler de la solitude qui va sans doute en résulter pour moi. Il faudra quand même que je prenne garde de ne pas tomber dans les larmoiements. Yutaka ne me dit rien de ses projets professionnels ni de ceux de Sonoko. Ont-ils trouvé un emploi ? En cherchent-ils ? Ils n'en soufflent mot. En repensant à tout cela et aux « fiançailles » de l'an dernier, je me suis dit que, décidément, Nukada n'aura désormais plus aucune raison de redouter que Uiko ne le trahisse en essayant de renouer avec moi !

Le soir de mon retour, j'ai écouté la radio et les journaux télévisés, régional et national, pour être au courant de ce qui s'était passé en mon absence. Il est surtout question des suites du naufrage de l'*Erika*, un pétrolier-poubelle qui a fait naufrage au large du Finistère pendant que j'étais à la clinique, et de la marée noire que ce naufrage a provoquée. Il semble, pour l'instant que ce soient les côtes de la Vendée qui soient menacées, mais, si le vent changeait de direction, le pétrole pourrait bien arriver ici aussi.

Odile m'a téléphoné hier qu'elle arriverait vendredi soir tard en gare de Vannes. Je lui ai dit que je serais à l'arrivée du train. Elle repartira dimanche 26 en fin d'après-midi. Je vais lui préparer la chambre qui donne sur la cour, cette cour où elle aimait se bronzer nue pendant les vacances de l'an dernier. Que c'est loin, tout ça ! Aujourd'hui, je suis un eunuque, et il n'est pas question que nous fassions chambre commune dans l'état d'impuissance, et surtout d'incontinence, où je suis encore, même si ça s'améliore sensiblement. Samedi soir, ce sera le réveillon de Noël : j'ai réservé par téléphone une table dans un bon restaurant que je connais, installé dans un ancien manoir, sur la route de Pluneven. Nous n'allons pas, ce soir-là, rester ici à nous morfondre tous les deux, surtout par le temps détestable qu'il fait. Demain matin, j'irai quand même jusqu'au bourg acheter un petit sapin et je le décorerai pour donner un vague air de fête à la maison et, au pied du sapin, je déposerai le petit cadeau que j'ai prévu pour Odile.

Lundi 27 décembre.

Odile est repartie hier soir, après les deux jours du week-end. Je l'ai reconduite au train, malgré le temps affreux : une formidable tempête a balayé toute la France, et même une grande partie de l'Europe, et ce n'est pas fini. La radio et la télé ne parlent que de cela et diffusent des images des dégâts, qui semblent considérables. Il paraît qu'en Bretagne, les arbres, qui sont habitués aux assauts du vent, ont mieux résisté qu'ailleurs, mais les images que j'ai vues du parc de Versailles, par exemple, sont terribles. Et, comme prévu, la tempête a fini par pousser la marée noire sur nos côtes. J'ai entendu, sur une radio locale, qu'il y a même des galettes de mazout sur la plage de Keravelo, bien que nous soyons protégés, ici, par Belle-Ile, Houat et Hoedic, qui ont pris le plus gros de la pollution.

Nous n'avons guère mis les pieds dehors pendant tout le séjour d'Odile, sauf vendredi soir pour le réveillon de Noël au manoir de Kerglao (le bien nommé : ça veut dire «Village de la pluie »). Il y avait du monde et l'ambiance était chaleureuse. Mais quel temps, en sortant ! La nuit dernière, il y a eu de telles trombes d'eau et un tel vent que, ce matin, nous avons découvert des infiltrations le long d'un des murs de la cuisine ! « *C'est sinistre* », disait Odile en regardant par la fenêtre. Nous étions dans ma chambre, au premier étage. J'étais assis dans un fauteuil et je la voyais de dos : elle était en contre-jour, devant la fenêtre.. Je pensais au prochain réveillon, la semaine prochaine : je ne regrettais certes pas d'être privé de l'orgie à laquelle elle participerait. Je me demandais même si j'y serais allé, si je n'avais pas été opéré... Mais j'avais un petit pincement au cœur en pensant qu'elle y prendrait du plaisir, avec Mona, Stéphane, Eric et les autres. Et sans moi. Je n'avais pas à me plaindre : aujourd'hui elle était venue faire la charité de sa présence au handicapé que je suis, un eunuque incontinent avec son sexe emmaillotté dans une couche de bébé.

Un moment, je me suis levé et je suis allé vers elle. Elle me tournait toujours le dos. J'ai entouré sa taille de mes bras et j'ai posé mes lèvres à la jonction de son cou et de son épaule :

- Eh bien voilà ! dis-je. Que veux-tu, tout a une fin...

Odile ne s'était pas retournée vers moi. Elle continuait à regarder la rue que balayait la pluie, poussée par la tempête. Il y a eu un assez long silence.

- Je ne trouve rien à te dire, me dit-elle enfin.

- Ne cherche pas, va. Il n'y a rien à dire. Ni à faire.

A trois heures de l'après-midi, nous sommes sortis de la maison pour monter dans la voiture et prendre la route de la gare.

Samedi 1^o janvier 2000.

Il n'y a pas eu de bug informatique. Pas de coupure d'électricité, pas de blocage des aéroports, pas de rupture de stocks. Ce midi, la télé a montré des images de réjouissances, un peu partout dans le monde et d'abord, bien sûr, là où le troisième millénaire a commencé plusieurs heures avant l'Europe : en Australie, en Nouvelle-Zélande, où l'on est en plein été, mais aussi au Japon, « pays du soleil levant ». Et ça m'a rappelé que j'ai un mail à envoyer à Yutaka. Seuls, paraît-il, les pays musulmans n'ont pas fêté l'entrée dans le nouveau millénaire, car, officiellement, ils ne suivent pas le calendrier « occidental ».

A l'heure des douze coups de minuit, j'étais couché, mais je ne dormais pas... C'est seulement ce soir qu'Odile a appelé pour me souhaiter la bonne année. Elle a eu l'intelligence de ne pas me souffler mot de sa soirée. Je ne lui en ai moi-même rien dit, naturellement. Nous n'avons parlé que de ma santé, autrement dit : de rien du tout. Car il n'y a évidemment rien de nouveau. Si ce n'est que ça s'améliore du côté de l'incontinence. Cornec m'avait prescrit un médicament que je prends régulièrement, trois fois par jour, et qui commence à faire son effet. Je n'ai jamais parlé de

mon incontinence à Odile : je trouve ce sujet trop humiliant pour moi. Curieusement, je suis plus libre avec elle pour lui raconter mon impuissance. Ma délectation morose m'a poussé à en faire l'expérience, cet après-midi. J'avais enregistré, il y a plusieurs mois, je ne me souviens plus sur quelle chaîne (ARTE probablement), un film vaguement inspiré du *Chef d'œuvre inconnu* de Balzac. On y voyait l'actrice posant nue pour le peintre, longuement et à plusieurs reprises, dans des poses que j'avais, à l'époque, trouvées érotiques.. Aujourd'hui, cela ne m'a rigoureusement rien fait. J'ai pris une sorte de plaisir malsain à raconter cela à Odile, en pensant à sa partouse de la nuit dernière.

- Le pire, lui dis-je, c'est que ça ne procure nullement l'*ataraxie*, comme auraient dit les Grecs.
- C'est à dire?
- Disons « la sérénité », si tu veux. Mot à mot : l' « absence de trouble ». Bien au contraire : c'est l'absence de trouble qui cause le trouble. Tu n'as plus de désirs, mais tu as le regret, la nostalgie du désir. Ça crée une sorte d'exaspération ou, comme dit Montesquieu de ses eunuques, un *désespoir inutile*.

J'avais relu, (toujours ma « délectation morose »), dans *Les lettres persanes*, les passages où Montesquieu évoque (très superficiellement d'ailleurs) la psychologie des eunuques et en particulier celle de Cosrou, l' « eunuque blanc », qui, malgré sa mutilation, veut épouser une des esclaves de Zélis,

- Ne te torture pas l'esprit, va ! me dit Odile. Essaie de penser à autre chose.
- Crois-tu vraiment que je puisse penser à autre chose ?

Le mercredi 12, un mois après mon opération, j'ai un rendez-vous de contrôle avec Cornec. C'est sans doute alors qu'il me parlera des fameuses injections qui sont censées remédier à l'impuissance provoquée par l'ablation de la prostate. Même la sexologue que connaissait Mona avait l'air de croire à leur efficacité. J'avoue que moi, je n'y crois guère.

Samedi 15 janvier.

Il est tard. Je n'ai rien envie de lire... Aucune émission télévisée ne m'intéresse...Je crains de sombrer lentement dans la démence, tout seul ici, définitivement, sans compagnie et surtout sans projet... Je réalise de plus en plus combien mon manuscrit m'a aidé à vivre, pendant deux ans, en me donnant une raison de vivre, ou du moins un prétexte, l'illusion d'une raison... Au point que j'en viens à me demander si je ne vais pas chercher un sujet, sinon de nouveau livre (car sans espoir de publication, cela n'a pas grand sens, et mes « *Croquis* » n'intéresseront sans doute pas plus un éditeur que mes « *Rêves des Sages* »), du moins de recherche. J'ai pensé aussi à adhérer à une Association caritative, histoire de me rendre utile, de faire quelque chose, d'avoir un emploi du temps, des horaires à respecter, des tâches à accomplir...

Le seul coin de ciel bleu est venu du Japon. Dans le mail que je lui avais envoyé, j'avais demandé à Yutaka s'ils avaient, Sonoko et lui, des projets professionnels, des espoirs d'embauche. Dans sa réponse, il ne m'en parle pas directement, mais il me laisse entendre qu'ils commencent à penser au mariage. Aucune date n'est indiquée. Ce sera, me dit-il, « quand leur situation sociale, ou, à tout le moins, la sienne, sera définitivement réglée. » Cela semble vouloir dire que pour lui, au moins, c'est en bonne voie... Mélancoliquement je me suis dit que, si mariage il y a et si j'y suis invité, il est douteux que, cette fois, Odile m'y accompagne. A la fin de son mail, Yutaka fait une allusion à ma santé et il me souhaite, évidemment, un rétablissement rapide et complet. Mais je doute qu'il réalise exactement ce que représente une ablation de la prostate et qu'il se rende compte du traumatisme que je suis en train de vivre.

Mercredi dernier, comme prévu, je suis allé à mon rendez-vous chez Cornec et, comme prévu, il m'a prescrit les fameuses injections intracaverneuses. Je suis allé faire exécuter

l'ordonnance dans une pharmacie de Vannes et non ici, où je suis connu, au moins de nom et de vue, et où j'aurais dû subir les petits ricanements qui ne m'ont évidemment pas été épargnés à Vannes. J'ai tenté l'expérience dès mon retour : j'ai lu et relu le mode d'emploi du « stylo injecteur » qui est finalement d'un usage très facile. Comme me l'avait dit l'urologue, l'injection elle-même est très peu douloureuse, quoique pas tout à fait indolore. Le produit injecté doit être un vasodilatateur très efficace car une érection se produit presque tout de suite. Une « belle » érection, si l'on veut, bien que médiocrement « rigide », pour employer un mot que Cornec avait utilisé devant moi. Mais l'on n'éprouve strictement rien. C'est le produit qui fait son effet, un point c'est tout. L'érection est purement mécanique. Par acquit de conscience, je me suis masturbé. Energiquement. Rien. Si Odile avait été là, sa présence aurait-elle changé quelque chose? J'en doute. Cornec m'avait dit : « *Il n'est pas impossible d'atteindre l'orgasme. Cela dépend beaucoup de la qualité du rapport.* » Hum ! C'est un optimisme de commande. A partir du moment, d'ailleurs, où il n'y a pas (et où il ne peut pas y avoir) d'éjaculation, en quoi pourrait bien consister l'orgasme ? De toute façon, je ne me vois pas proposer à Odile de faire l'amour après avoir été me faire une petite injection pour provoquer une érection artificielle. Comparées aux performances de son Stéphane, les miennes seraient dérisoires et, de plus, elles ne me procureraient, à moi non plus, aucun plaisir. Je devais me rendre à l'évidence : ma vie sexuelle était bel et bien terminée.

Au bout d'un moment, l'injection provoque une douleur. A la verge et, surtout peut-être, aux testicules. C'est un peu la douleur qu'on éprouve, quand on est jeune, le lendemain matin, quand on a passé la nuit à copuler sans relâche. Je suis descendu en robe de chambre, par curiosité. J'ai mis dans le magnétoscope la cassette de mon film de l'autre jour et j'ai recherché les passages que j'avais trouvés érotiques, la première fois. Rien Rien d'autre que la sourde douleur qui continuait, qui n'a diminué que lentement.

Cornec m'a dit : « *Pas plus d'une fois par semaine.* » Conseil superflu. Je ne suis même pas sûr d'avoir envie de recommencer.

Mardi 18 janvier.

Le ciel était nuageux, et même couvert, en début d'après-midi, mais il ne pleuvait pas. La météo avait effectivement annoncé une journée sans pluie. Je me suis donc emmitouflé dans une succession de blousons et je suis sorti.

Quand le ciel, bas et lourd, pèse comme un couvercle...

Hum !... Pas très original... Mais il est vrai que l'atmosphère était baudelairienne et que j'avais le spleen... Une voiture est passée, quand je sortais de chez moi, roulant dans la direction du bourg. J'ai tourné dans la petite rue qui mène à la place du village. Grand silence. Toutes les maisons étaient vides, tous les volets clos... Les grands sapins qui entourent la chapelle avaient perdu beaucoup de leurs aiguilles pendant la tempête : elles jonchaient le goudron humide de la place et pourrissaient lentement. Un nuage plus bas et plus sombre que les autres est passé.

*Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres
Adieu, vive clarté de nos étés trop courts...*

Il y a seulement un an, je serais vite rentré chez moi, j'aurais appelé Odile, je lui aurais demandé si je pouvais faire un saut jusqu'à Paris et elle m'aurait reproché de lui poser la question, me répétant une fois de plus : « Je t'ai déjà dit que je suis toujours libre ou que je peux toujours m'arranger pour l'être... » Aujourd'hui...

J'ai continué ma promenade en me disant que si un étranger visitant la région, passait à

Kerilis et me voyait, il se disait : « *Il n'y a plus que des petits vieux dans ces villages...* » Car, quand je me promène ainsi, je dois avoir l'air d'un petit vieux. Combien d'années encore avant la maison de retraite ou, pire, le « long séjour » ?

Plus loin, une des belles maisons de pierres de taille du village, une « maison de capitaine », comme on disait autrefois, celle où est sculptée une ancre de marine sur le fronton triangulaire de la fenêtre, à l'étage, cette maison avait ses volets ouverts, mais il n'y avait pas de voiture dans la cour et il n'y avait pas d'éclairage à l'intérieur. Elle devait donc être vide car, s'il y avait eu quelqu'un, il n'aurait pu se passer de lumière, même en ce début d'après-midi. Les occupants avaient dû sortir, momentanément. Pourquoi me posais-je cette question ? Elle n'avait pas la moindre importance.

Je suis arrivé au croisement du Raker. Au loin, sur ma gauche, un type à casquette que je ne connaissais pas (ou que je n'ai pas reconnu), remontait le chemin qui va vers le camping. Il tourna à droite dans une ruelle et disparut. J'ai pris la minuscule venelle qui descend vers la petite baie et le port de Kerfragan. Elle aussi était jonchée d'aiguilles de pins que le vent avait poussées jusque là. Quand je suis arrivé en vue du Golfe, j'ai cru que la marée était haute. Mais non : elle était à mi-hauteur et devait descendre. La vieille épave en bois du *Jacques Cartier*, qui faisait encore le service des îles quand j'étais jeune, achevait de pourrir là, penchée sur le flanc, son mât brisé. La mer immobile découvrait un sable vaseux recouvert d'un tapis d'algues noirâtres et gluantes. Des oiseaux de mer tournaient autour de la jetée massive, et des mouettes venaient se poser sur les bateaux que la marée descendante déposait insensiblement sur la vase. Pas une ride sur l'eau grise. Le silence n'était troublé que par les cris déchirants des oiseaux de mer.

Je suis resté longuement immobile, debout sur la jetée, fixant le golfe dans une espèce d'hébétude... Et puis j'ai quitté le petit port de Kerfragan et je suis remonté vers le village . A l'angle d'une rue, sur ma droite, est passé un chien, suivi de la vieille Marie Le Gorse qui cheminait à petits pas. « Vieille »..., façon de parler. Est-elle tellement plus vieille que moi ?

Je suis rentré chez moi. J'ai pris sur une étagère *Les fleurs du Mal* et je les ai feuilletées. Cela s'appliquait si bien à mon état d'âme que c'en était presque caricatural :

Tout l'hiver va rentrer dans mon être...

Mais la tristesse en moi monte comme la mer...

*O fins d'automne, hivers, printemps trempés de boue,
Endormeuses saisons...*

« Dix ans utiles »... Je me donnais dix ans « utiles », quand j'ai pris ma retraite, dix ans que je voyais évidemment comme dix siècles... J'en ai eu cinq. Je n'ai pas encore soixante-six ans et je suis fini : un petit vieux impuissant, à demi incontinent. Je ne sais pas pour combien de temps j'en ai encore, mais ça n'a pas beaucoup d'importance : je n'ai aucun projet. Je ne laisserai rien après moi. J'ai bien un fils, mais il vit à dix mille kilomètres d'ici et ses enfants me connaîtront à peine. Tout au plus apprendront-ils avec curiosité qu'ils ont eu un grand-père français. De tout ce que j'ai pu vivre, il ne restera strictement rien.

Il y a 28 mois que j'ai commencé ce journal. Je vais cesser de le tenir. Je n'aurai sans doute désormais plus rien à y noter.

FIN